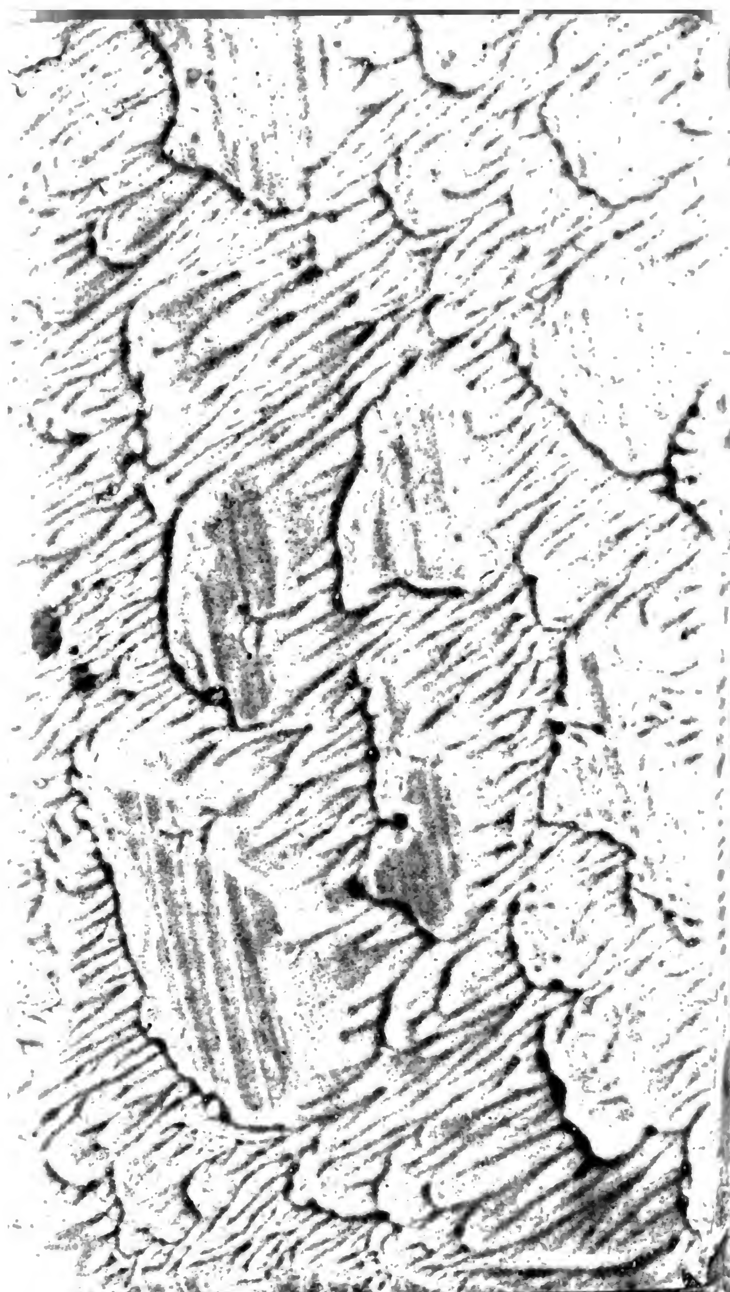
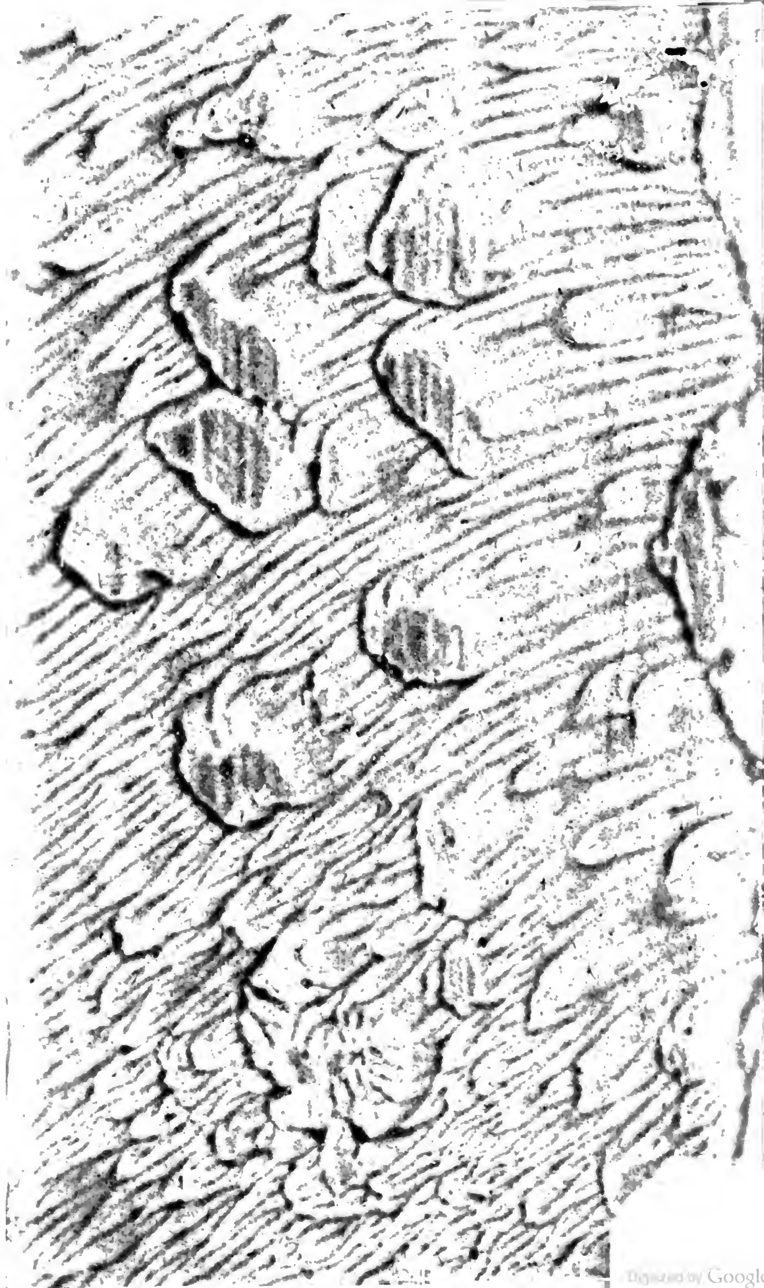
SERMONS DE M. MASSILLON, ÉVÊQUE DE CLERMONT, CI-DEVANT PRÊTRE...





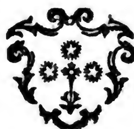


SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

AVENT.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.
Les Freres ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Sermons prêchés pendant l'Avent par feu* M. MASSILLON, *Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire*. La réputation que ce célébre Orateur s'est acquise dans la Chaire, & le fruit qu'il y a fait, ne laissent aucun lieu de douter, que le Public ne les reçoive avec joie. La Parole sainte y est annoncée avec dignité, & d'une manière propre à faire les plus heureuses impressions : une onction vive, une piété tendre & soutenue, en font le principal caractère : la force, l'exactitude, & l'éloquence ne s'y font pas moins admirer : enfin l'esprit est convaincu, & le cœur est touché. Quel avantage les Fidèles ne tireront-ils pas de la lecture de ces discours, pour se disposer à célébrer saintement la naissance de Jesus-Christ, notre Sauveur ? A Paris ce 20 Novembre 1744.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

SERMON



SERMON
POUR LA FÊTE
DE
TOUS LES SAINTS.

Sur le bonheur des Justes.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils eront consolés. Matth. 5. 5.

SIRE,



I le monde parloit ici à la place de Jesus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à VOTRE MAJESTÉ le même langage.

Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour

vaincre ; qui n'a vû tant de Puiſſances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuſe; & qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un régne long & floriſſant, jouit à loiſir des fruits de ſa gloire, de l'amour de ſes peuples, de l'eſtime de ſes ennemis, de l'admiration de l'Univers, de l'avantage de ſes conquêtes, de la magnificence de ſes ouvrages, de la ſageſſe de ſes loix, de l'eſpérance auguſte d'une nombreuſe poſtérité ; & qui n'a plus rien à deſirer que de conſerver long-tems ce qu'il poſſéde.

Ainſi parleroit le monde. Mais, SIRE, Jeſus-Chriſt ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de ſon ſiécle: mais celui qui fait ſa principale occupation du ſiécle à venir, & qui vit dans le mépris de ſoi-même & de tout ce qui paſſe; parceque le royaume du Ciel eſt à lui. *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.*

Matth. c. 5.

Heureux, non celui dont l'hiſtoire va immortaliſer le régne & les actions dans le ſouvenir des hommes : mais celui dont les larmes auront effacé l'hiſtoire de ſes péchés du ſouvenir de Dieu même ; parcequ'il ſera éternellement conſolé. *Beati qui lugent,* Ibid. 5.
quoniam ipſi conſolabuntur.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de ſon Empire : mais celui qui aura ſû renfermer ſes deſirs & ſes paſſions dans les bornes de la loi de Dieu ; parcequ'il poſſédera une terre plus durable que l'empire de l'Univers. *Beati mites, quoniam ipſi poſſide-* Ibid. 4.
bunt terram.

Heureux, non celui qui élevé par la voix des peuples au-deſſus de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loiſir de ſa grandeur & de ſa gloire : mais celui qui ne trouvant rien ſur le trône même digne de ſon cœur, ne cherche de parfait bonheur ici bas que dans la vertu & dans la juſtice ; parcequ'il ſera raſſaſié. *Beati qui eſu-* Ibid. 6.
riunt & ſitiunt juſtitiam, quoniam ipſi ſaturabuntur.

Heureux, non celui à qui les hom-

mes ont donné les titres glorieux de grand & d'invincible : mais celui à qui les malheureux donneront devant Jesus-Christ le titre de père & de miséricordieux ; parcequ'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Ibid. 7.

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre : mais celui qui a pu se la donner à soi-même, & bannir de son cœur les vices & les affections déréglées qui en troublent la tranquillité; parcequ'il sera appellé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Ibid. 9.

Voilà, SIRE, ceux que Jesus-Christ appelle heureux : & l'Evangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu & l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouies dont vous avez favorisé la gloire de son régne, qui peut le rendre le plus heureux des Rois. C'est par là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété

a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vuide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude; & une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes Frères, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solemnité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des Saints a été triste & désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter; l'Eglise, en renouvellant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même tems, que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre; *Beati*, *&c.* & que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble & la frayeur; & que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce & plus tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des Justes en cette vie? Il consiste premiérement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde : secondement, dans le goût de la charité refusée aux amateurs du monde. Dans les lumières de la Foi qui adoucissent toutes les peines de l'ame fidèle, & qui rendent celles du pécheur plus amères : c'est mon premier point. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions, & qui refusées à un cœur corrompu le laissent en proie à lui-même: c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, & les exemples des Saints utiles. Mais, avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs; & nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parceque nous jugeons mal des biens & des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* Les Justes, qui sont des enfans de lumière, sont donc

S. Ambr.

bien plus heureux que les pécheurs, parcequ'ils ſont plus éclairés. Les mêmes lumières, qui corrigent leurs jugemens, adouciſſent leurs peines; & la foi, qui leur montre le monde tel qu'il eſt, change en des ſources de conſolation pour eux, les mêmes événemens, où les ames livrées aux paſſions, trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, mes Frères, dans une vérité ſi honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que ſoit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le paſſé, & ces tems d'égarement qui précédèrent ſa pénitence; ſoit qu'elle ſoit attentive à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux dans le monde; ſoit enfin qu'elle jette ſa vûe dans l'avenir, tout la conſole, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend ſa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le déſordre, & qui ne trouve dans ces trois ſituations que des amertumes & des terreurs ſecrettes.

Car, en premier lieu, quelque livré que ſoit un pécheur à tout l'em-

portement de ſon cœur, les plaiſirs préſens ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amaſſe derrière lui. Ces jours de ténébres qu'il a conſacrés à la diſſolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoiſſent en certains momens à ſon ſouvenir. Images importunes, qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de tems en tems de ſon aſſoupiſſement, en lui montrant comme réunis en un point de vûe, cet amas monſtrueux de crimes, qui frappent moins lorſqu'il ſe les permet, parcequ'il ne les voit alors que ſucceſſivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des graces toujours mépriſées, des inſpirations toujours rejettées, un uſage indigne d'un naturel heureux, & formé ce ſemble, pour la vertu; des foibleſſes dont il rougit, des monſtres & des horreurs ſur leſquels il n'oſe preſque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laiſſe derrière lui. Il eſt malheureux, s'il tourne les yeux vers le paſſé. Toute ſa félicité eſt comme renfermée dans le mo-

ment préſent : & pour être heureux, il faut qu'il ne penſe point ; qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets préſens ; & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité. Et de là ces maximes ſi indignes de l'humanité, & ſi répandues dans le monde ; que trop de raiſon eſt un triſte avantage ; que les réflexions gâtent tous les plaiſirs de la vie ; & que pour être heureux, il faut peu penſer. O homme ! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raiſon qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui ſeule peut te rendre heureux ? Cette lumière divine qui embellit ton être, ſeroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur ? & ne te diſtingueroit-elle ſi glorieuſement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle ?

Oui, mes Frères, telle eſt la deſtinée d'une ame infidèle. Ce n'eſt que l'ivreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon, qui la rend heureuſe ; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe

calme & revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, & l'homme se trouve seul avec sa conscience & ses crimes.

Mais, que le sort d'une ame qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu ! & que le monde qui ne vous connoît pas, est à plaindre ! En effet, mes Frères, les plus douces pensées d'une ame juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde & les passions ont toute occupée : ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, & lui arrache des larmes de componction & de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes & dans sa douleur !

Car, mes Frères, une ame revenue à Dieu, ne sauroit rappeller toute la suite de ses égaremens passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle. Les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite comme par dégrés, au moment heureux de sa conversion. Tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrace, de

perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction; toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes. Ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes. Ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs. Ces invitations secrettes qui la rappelloient sans cesse au devoir & à la vertu. Cette voix intérieure qui la suivoit par tout, & qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin: Insensé, jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux: quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, & de ton propre malheur en le servant? Essayes s'il n'est pas plus doux d'être à moi, & si je ne suffis pas à l'ame qui me posséde.

Voilà ce qu'offre le passé à une ame touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux éga-

remens du monde & des passions ; & elle seule choisie, séparée, appellée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Frères, remplit une ame fidèle de paix & de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophéte ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère : vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, & manifester la sévérité de vos jugemens & de votre justice ! O Dieu ! que vos œuvres sont admirables ! & que mon ame connoît bien ce qu'elle vous doit, & ce que vous avez fait
Ps. 138. 14. pour elle ! *Mirabilia opera tua, & anima mea cognoscit nimis.* Premier avantage des ames justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile

au bonheur de la vie, & comment le même monde qui forme toutes les passions, & par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux & le plus consolant exercice de la foi des Justes.

En effet, mes Frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événemens, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des crain es amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs & par ses caprices: les conversations ennuyent par les oppositions d'humeur & la contrariété des

ſentimens : les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-tems, leurs bruits déſagréables : les ſpectacles ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſiérement diſſolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'eſpèrent rien, ſe croyent encore plus miſérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-tems ; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le monde, mes Frères ; & ce n'eſt pas ce monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence : c'eſt le monde dans ſon beau ; c'eſt le monde de la cour ; c'eſt vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères. Voilà le monde,

& ce n'eſt pas ici une de ces peintures imaginées, & dont on ne trouve nulle part la reſſemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur; c'eſt-à-dire, tel que vous le connoiſſez & le ſentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'eſt là leur patrie. C'eſt là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniſer. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, & à toutes les promeſſes de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juſte de punir l'homme par ſes paſſions mêmes, & de permettre que ne voulant pas chercher ſon bonheur en vous, qui ſeul êtes la paix véritable de ſon cœur, il ſe faſſe une félicité bizarre de ſes craintes, de ſes dégoûts, de ſes ennuis & de ſes cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Frères, c'eſt que le même monde ſi ennuyeux, ſi inſupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une ſource de réflexions conſolantes pour les Juſtes, qui le regardent comme un exil & une terre étrangère.

Car premiérement, l'inconſtance

du monde, ſi terrible pour ceux qui ſe ſont livrés à lui, fournit mille motifs de conſolation à l'ame fidèle. Rien ne lui paroît conſtant ni durable ſur la terre ; ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une ſageſſe ſouveraine, qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant ; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à l'Univers. Elle voit les hommes paſſer toute leur vie dans des agitations, des projets & des meſures ; toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris ; toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurrens ; & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nou-

veaux motifs d'ambition & de cupidité ; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances ; toujours inquiets ou sur le présent, ou sur l'avenir ; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une ame fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne sortez pas de vous-même, & vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Frères, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins, & aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se fait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos & de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions & des espérances humaines ! Ainsi les Israélites autrefois échappés de la mer rouge, voyant de loin Pharaon & tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient le

plaiſir de leur ſureté, trouvoient les voies arides du déſert douces & agréables, ne ſentoient plus les incommodités du chemin; & comparant leur deſtinée à celle des Egyptiens, loin de ſe plaindre & de murmurer, chantoient avec Moyſe ce Cantique divin de louange & d'actions de graces, où ſont célébrées avec tant de magnificence les merveilles & les miſéricordes du Seigneur.

En ſecond lieu, l'injuſtice du monde ſi déſolante pour ceux qui l'aiment, lorſqu'ils ſe voyent oubliés, négligés, éloignés des graces, ſacrifiés à des concurrens indignes, eſt encore un fonds de réflexions conſolantes, pour une ame qui le mépriſe & qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle reſſource pour un pécheur, lequel après avoir ſacrifié au monde & à ſes maîtres ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujettiſſemens pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit

méritées, & qu'il croyoit déja tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il posséde; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, & trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; & d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveller ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image & le souvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, & dans la force de son esprit? mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté. On peut être Philosophe pour le public; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir & aux infâmes voluptés? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cher-

chera-t-il dans l'indolence & dans la pareſſe, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions ? une conſcience criminelle peut devenir indifférente ; mais elle n'en eſt pas plus tranquille. On peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs ; on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes. Non, mes Frères, le pécheur malheureux, l'eſt ſans reſſource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le Juſte apprend à mépriſer le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injuſtice des hommes à ſon égard le fait ſeulement ſouvenir qu'il ſert un maître plus équitable, qui ne peut être ni ſurpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y eſt en effet ; qui ne décide de nos deſtinées que ſur nos cœurs, & avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conſcience : qu'ainſi on eſt heureux de le ſervir ; qu'il ne faut pas appréhender ſon ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui eſt compté ; que loin de diſſimuler ou d'oublier nos peines & nos ſervices,

il nous tient même compte de nos desirs ; & que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or dans ces lumières de la Foi, quelle nouvelle source de consolation pour une ame fidèle ! Que le monde dans ce point de vûe avec tous ses rebuts & tous ses mauvais traitemens pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que se jettant dans le sein de Dieu,& regardant avec des yeux chrétiens le néant & la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ces inquiétudes inséparables de la nature, se changer en une douce paix ; un rayon de lumière luire dans son ame, & y rétablir la sérénité ; un trait de consolation pénétrer son cœur, & en adoucir toute l'amertume. Ah, mes Frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste & désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, &

en adoucir toutes les peines?

Enfin les jugemens du monde, ſource de tant de chagrins pour les mondains, achévent encore de conſoler une ame fidèle. Car le ſupplice des amateurs du monde, c'eſt d'être ſans ceſſe expoſés aux jugemens, c'eſt-à-dire, à la cenſure, à la dériſion, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriſer les hommes; on veut être eſtimé de ceux mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au deſſus des autres : l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger de ces cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes : la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur; & d'ailleurs on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin dès que vous ne vivez que pour le monde, & que vos

plaiſirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne ſauroient vous être indifférens.

Cependant c'eſt au milieu de ces contradictions, qu'il faut ſe plaire. On vous diſpute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naiſſance, vos talens, votre réputation, vos ſervices, vos ſuccès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le diſpute à vos ancêtres : ſi vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté : ſi vous réuſſiſſez, on en fait honneur au hazard ou au mérite de vos ſubalternes: ſi vous jouiſſez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus ſenſés : ſi vous avez tous les talens pour plaire, on dit bientôt que vous avez ſû en faire uſage, & que vous avez trop plû : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant ſur votre humeur. Enfin, qui que vous ſoyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la ſituation la plus à ſouhaiter pour votre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe. Voilà la vie du monde. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous

désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris : comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plû. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, & qui la console en même tems des jugemens des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice ; & sans faire même attention à ses jugemens, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Frères ? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent & le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable Juste, je

ne ſai quelle dignité, je ne ſai quoi de divin qui lui attire la vénération, & preſque le culte des ames mondaines : il ſemble que ſon union intime avec Jeſus-Chriſt, fait rejaillir ſur lui, comme autrefois ſur les trois Diſciples dans la montagne ſainte, une partie de cet éclat céleſte que le Père répandit ſur ſon Fils bien-aimé, & qui ne laiſſe pas la liberté de lui refuſer des hommages. C'eſt un droit inaliénable que la vertu a ſur le cœur des hommes ; & par une bizarrerie déplorable, le monde mépriſe les paſſions qu'il inſpire, & il reſpecte la vertu qu'il combat. Ce n'eſt pas que l'eſtime du monde, ſi digne lui-même d'être mépriſé, ſoit une grande conſolation pour l'ame fidèle. Mais ce qui la conſole, c'eſt de voir le monde condamné par le monde même, les plaiſirs décriés par ceux qui les pourſuivent, les pécheurs devenus les apologiſtes de la vertu ; & la vie du monde ſe paſſer triſtement à faire ce que l'on condamne, & à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le ſiécle préſent devient une ſource de réflexions conſo-

lantes pour une ame chrétienne ; mais elle trouve encore dans la penſée de l'avenir, des conſolations qui ſe changent en des terreurs ſecrettes & continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les Juſtes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ſes promeſſes les ſoutient & les conſole. Ils attendent la bienheureuſe eſpérance, & ce moment heureux où ils ſeront aſſociés à l'Egliſe du Ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus ſur la terre, reçus citoyens éternels de la céleſte Jéruſalem, incorporés dans cette aſſemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité ſera la loi qui les unira ; la vérité, la lumière qui les éclairera ; l'éternité, la meſure qui bornera leur félicité.

Ces penſées ſont d'autant plus conſolantes pour les gens de bien, qu'elles ſont fondées ſur la vérité de Dieu même. Ils ſavent qu'en ſacrifiant le préſent, ils ne ſacrifient rien ; que dans un clin d'œil tout ſera paſſé ; que tout ce qui doit finir, ne ſauroit être long ; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rap-

proché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare ; & que la rapidité des choſes préſentes, ne mérite pas même que l'on compte les années & les ſiécles.

Je ſai que la foi peut ſubſiſter avec des mœurs criminelles; & qu'on perd tous les jours la grace ſanctifiante, ſans perdre la ſoumiſſion ſincère aux vérités que l'Eſprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, ſi conſolante pour l'ame juſte, n'eſt plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuiſable de troubles ſecrets & de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroiſſent certaines, à vous qui portez ſur la conſcience les abîmes d'une vie entière de déſordre ; plus les ſupplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables ; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine ſainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles allarmes. Ces lumières divines, ſource de toute conſolation pour les ames fidèles, ſont au-dedans de vous des lumières vengereſſes, qui vous trou-

blent, qui vous déchirent, qui vous jugent; qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vûe pendant quelque tems. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; & plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, & de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher Auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une ame criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siécle à venir, voyez si dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie: ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé

& ſur l'avenir ſombres & funeſtes ; ſa foi fait toute ſa peine ; ſes lumières, ſon déſeſpoir. Quelle ſituation ! quelle triſte deſtinée ! que de changemens affreux un ſeul péché fait au-dedans & au-dehors de l'homme ! Qu'il en coûte pour ſe préparer des malheurs éternels ! Et n'eſt-il pas vrai que la voie du monde & des paſſions eſt encore plus pénible que celle de l'Evangile ; & que le Royaume de l'enfer, ſi l'on peut parler ainſi, ſouffre encore plus de violence que celui du ciel ? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! ô homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ! Vous perdez toutes les conſolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des Juſtes ; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui achévent de rendre ici-bas la deſtinée des gens de bien ſi digne d'envie.

QUand on promet aux ames mondaines, dit ſaint Auguſtin, des conſolations & des douceurs dans l'obſer- II. PARTIE.

vance de la loi de Dieu, elles regardent nos promeſſes, comme un langage pieux dont on ſe ſert pour faire honneur à la vertu ; & comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chaſtes plaiſirs, ne peut auſſi les comprendre, nous ſommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous que nous vous perſuadions ? nous ne pouvons pas vous
Pſ. 33. 9. dire : *Goûtez, voyez combien le Seigneur eſt doux ;* puiſqu'un cœur malade & déréglé ne ſauroit goûter les choſes du Ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, & il ſentira tout ce que nous diſons.

Mon deſſein donc ici n'eſt pas tant d'expoſer toutes les opérations ſecrettes de la grace dans le cœur des Juſtes, que d'oppoſer la ſituation heureuſe où elle les établit ici-bas, à la triſte deſtinée des pécheurs ; & par ce parallèle achever de confondre le vice, & d'encourager la vertu. Or je dis que la grace ménage ici-bas aux gens de bien deux ſortes de conſolations : les unes intérieures & ſecrettes, les autres extérieures & ſenſibles ; toutes deux ſi eſſentielles au bonheur de

cette vie, que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, & de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Frères, nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier panchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir; & qu'au fond, des panchans que la nature a mis en nous, & que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'ame criminelle. C'est un desir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment.

Ainſi nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers panchans; qui mêle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir; & qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

Tel eſt l'état d'une conſcience impure & ſouillée. Le pécheur eſt l'accuſateur ſecret & continuel de lui-même : il traîne par-tout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ſes panchans déréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe, rappellé par ſes lumières, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet : il ſe reproche le plaiſir injuſte, dans le tems même qu'il le goûte. Que fera-t-il? Combattra-t-il ſes lumières pour appaiſer ſa conſcience? doutera-t-il de ſa foi pour jouir plus tranquillement de ſes crimes? mais l'incrédulité eſt un état encore plus affreux que le crime même. Vivre ſans Dieu, ſans culte, ſans

principe, sans espérance! croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures, ne sont que des noms! regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres qu'on fait mouvoir & parler sur un théâtre comique, & qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hazard, & la possession éternelle du néant! ces pensées ont je ne sai quoi de sombre & de funeste, que l'ame ne peut envisager sans horreur; & il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur, que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? Obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vuide & leur insuffisance: il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures: tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin: Ne t'abuse point en nous aimant: nous ne sommes pas

la félicité que tu cherches : nous ne ſaurions te rendre heureux : éléve-toi au-deſſus des créatures ; & va chercher dans le ciel, ſi celui qui nous a formées, n'eſt pas plus grand & plus aimable que nous. Telle eſt la deſtinée du pécheur.

Ce n'eſt pas que le cœur des Juſtes jouiſſe d'une tranquillité ſi inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts & des inquiétudes. Mais ce ſont des nuages paſſagers, qui n'occupent, pour ainſi dire, que la ſurface de leur ame. Au-dedans, régne toujours un calme profond ; cette ſérénité de conſcience, cette ſimplicité de cœur, cette égalité d'eſprit, cetre confiance vive, cette réſignation paiſible, ce calme des paſſions, cette paix univerſelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous ſur un cœur que vous n'avez pas fait, & qui n'eſt pas fait pour vous ? Premiére conſolation de la grace : la paix du cœur.

La ſeconde, c'eſt l'amour, qui adoucit aux Juſtes les rigueurs de la loi,

& change, ſelon la promeſſe de Jeſus-Chriſt, ſon joug qui paroît inſupportable aux pécheurs, en un joug doux & conſolant pour eux. Car, une ame fidèle aime ſon Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus ſolidement, qu'elle n'avoit aimé le monde & les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à ſon cœur, ou en fait même le plus doux ſoin. Car tel eſt le caractère du ſaint amour, lorſqu'il eſt maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cauſe, ou de les changer même en de ſaints plaiſirs. Ainſi une ame épriſe de ſon Dieu, ſi j'oſe parler ainſi, pardonne avec joie, ſouffre avec confiance, ſe mortifie avec plaiſir, fuit le monde avec goût, prie avec conſolation, remplit ſes devoirs avec une ſainte complaiſance. Plus ſon amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle eſt heureuſe : car rien n'eſt plus heureux que d'aimer ce qui nous eſt devenu néceſſaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il eſt malheureux : car plus il aime le monde, plus ſes paſ-

ſions ſe multiplient, plus ſes deſirs s'allument, plus ſes projets s'embarraſſent, plus ſes inquiétudes s'aigriſſent. Son amour fait tous ſes malheurs: ſa vivacité eſt la ſource de toutes ſes peines, parceque le monde qui en fait le ſujet, ne peut jamais lui en offrir le reméde. Plus il aime le monde, plus ſon orgueil eſt bleſſé d'une préférence, plus ſa fierté ſent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un deſir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaiſirs lui deviennent néceſſaires; & comme aucun ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, plus ſon ennui devient inſoutenable: car l'ennui eſt le retour de tous les plaiſirs; & avec tous ſes amuſemens, le monde, depuis qu'il eſt monde, ſe plaint qu'il s'ennuye.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici les malheurs des ames mondaines. Je ſai que le monde paroît avoir ſa félicité; & qu'au milieu de ce tourbillon de ſoins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on y voit

toujours un petit nombre d'heureux, dont on envie le bonheur, & qui semblent jouir d'une destinée douce & tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur & de réjouissance; & vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre; & vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens sérieux & tranquilles où les passions plus refroidies, laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, & ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs & de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure & véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer & le connoître; & qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui savent s'en passer & servir Dieu. Les

uns ſoupirent après les occaſions d'une retraite honorable : les autres ſe propoſent tous les jours des mœurs plus régulières & plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien : tous ſouhaitent de le devenir : tous rendent témoignage contr'eux-mêmes. Ils ſont entraînés par les plaiſirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'eſt plus le goût, c'eſt la coutume, c'eſt la foibleſſe, qui les retient dans les liens du monde & du péché. Ils le ſentent ; ils s'en plaignent ; ils en conviennent : & ils ſe livrent au cours d'une ſi triſte deſtinée. Monde trompeur ! rends heureux, ſi tu le peux, ceux qui te ſervent ; & alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promeſſes.

Vous même qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous ſervez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité ? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours & tous les momens agréables que vous y avez paſſés, & de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées ; & voyez lequel

des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaisir, d'excès, de fureur : Il fait bon ici : *Bonum est nos hìc esse* ; mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, & dont l'instant qui a suivi, vous a découvert l'illusion & vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille ? ne manque-t-il rien à votre bonheur ? ne craignez-vous rien ? ne souhaitez-vous rien ? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous ? voudriez-vous vivre & mourir tel que vous êtes ? êtes-vous content du monde ? êtes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords ? il y a douze heures dans le jour ; vous sont-elles toutes également agréables ? & avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime ?

Math. 17. 4.

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, & que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le

Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son Prophéte, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jetté pour l'éviter; & n'y avez-vous pas senti la morsure secrette du ver
Amos. 9. 3. dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, & mordebit eos.* N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; & que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, & que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le Prophéte avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons, n'est pas un Dieu trompeur, ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; & nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-
Deut. 32. 31. mêmes: *Non enim est Deus noster ut dii eorum, & inimici nostri sunt judices.*

Grand Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heu-

reux ſans vous, malgré vous, en ſe déclarant contre vous; de ſentir ſon infortune, & de l'aimer; de connoître ſon véritable bonheur, & de le fuir? Qu'eſt-ce que l'homme, ô mon Dieu? & qui comprendra la profondeur de ſes voies, & l'éternelle contradiction de ſes égaremens?

Mais que ne puis-je, mes Frères, achever ce que je m'étois propoſé, & vous montrer que ce qui rend la deſtinée des gens de bien encore plus digne de tous nos ſouhaits, c'eſt que lorſque les conſolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les ſecours extérieurs de la piété: le ſoutien des Sacremens, qui ne ſont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triſte bienſéance qui le gêne & qui l'embarraſſe: les exemples des Saints, & l'hiſtoire de leurs merveilles, que l'Egliſe nous met ſans ceſſe devant les yeux, & dont le pécheur détourne la vûe de peur d'y voir ſa condamnation: les Myſtères adorables, offerts tous les jours ſur nos Autels, & qui ne laiſſent ſouvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés, par ſa préſence: les Canti-

ques ſaints & les prières de l'Egliſe, qui ſe changent pour le pécheur en un triſte ennui ; & enfin la conſolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

Quel délaſſement en effet, mes Frères, pour une ame fidèle, lorſqu'au ſortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'Univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui ſont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuſe tous les jours le Gouvernement ; enfin, où terreſtre, on n'a parlé que de la terre ; quel délaſſement au ſortir de là, lorſque pour reſpirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidèle prend le livre de la loi entre les mains, & qu'elle y trouve par tout : Qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre ſon ame ; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans ; que le ciel

& la terre passeront ; que les Royaumes du monde & toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, & qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher ! Les insensés m'ont raconté Ps. 118.
des fables, ô mon Dieu, dit alors cette 85.
ame avec le Prophéte ; mais qu'elles sont différentes de votre loi !

Et certes, mes Frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces Livres saints ! que de motifs puissans de vertu ! que d'heureuses précautions contre le vice ! que d'événemens instructifs ! que de traits heureux qui blessent l'ame ! quelles idées de la grandeur de Dieu, & de la misère de l'homme ! quelles peintures de la laideur du péché, & de la fausse félicité des pécheurs ! Nous n'avons I. Matt.
pas besoin de votre alliance, écrivoit 12. 9.
autrefois Jonathas, & tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parcequ'ayant entre nos mains les Livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et sa-

vez-vous, mes Frères, qui ſont ces hommes qui parlent de la ſorte ? Ce ſont les reſtes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens & de leurs fortunes : chaſſés de Jéruſalem & du Temple, où l'abomination des idoles avoit ſuccédé au ſacrifice du Dieu ſaint ; & à peine ſortis d'un état ſi affligeant, ils n'ont beſoin de rien, parcequ'ils ont entre les mains les Livres ſaints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes ſolatio ſanctos libros qui ſunt in manibus noſtris.* Et dans une extrémité ſi nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée, ni l'Arche d'Iſrael, ni le Tabernacle ſaint ; répandant encore des larmes ſur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le ſalut du peuple & la terreur des incirconcis ; ayant vû égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans ; eux-mêmes tous les jours ſur le point de ſuccomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embuches de leurs ennemis, le livre de la loi tout ſeul ſuffit pour les conſoler & pour les dé-

ſendre ; & ils croyent pouvoir ſe paſſer d'un ſecours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes ſolatio ſanctos libros qui ſunt in manibus noſtris.*

Je ne ſuis plus ſurpris après cela, mes Frères, ſi les premiers Diſciples de l'Evangile oublioient dans la conſolation des Ecritures, toute la fureur des perſécutions ; & ſi n'ayant pu ſe réſoudre à perdre de vûe durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât auſſi, comme pour y ſervir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promiſe ; & pour le préſenter, ce ſemble, à Jeſus-Chriſt au jour de la révélation, comme le titre ſacré qui leur donnoit droit aux biens céleſtes, & aux promeſſes faites aux Juſtes.

Telles ſont les conſolations des ames fidèles ſur la terre. Qu'il eſt donc terrible, mes Frères, de vivre loin de Dieu ſous la tyrannie du péché; toujours aux priſes avec ſoi-même ; ſans aucune joie véritable

dans le cœur ; ſans goût ſouvent pour les plaiſirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la baſſeſſe de nos paſſions ; inſupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos deſirs ; déteſtés de Dieu par les horreurs de notre conſcience : ſans la douceur des Sacremens, puiſque nos crimes nous en éloignent ; ſans la conſolation des Livres ſaints, puiſque nous n'y trouvons que des anathêmes & des menaces ; ſans la reſſource de la prière, puiſqu'une vie toute diſſolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'uſage. Qu'eſt-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel & de la terre ?

Auſſi, mes Frères, ſavez-vous quels ſeront les regrets des réprouvés au grand jour où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité paſſée, & qu'ils diront : Nos beaux jours ſe ſont écoulés; & le monde, où nous avions paſſé de ſi doux momens, n'eſt plus : la durée de nos plaiſirs a imité celle des ſonges : notre bonheur a fini, & nos ſupplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce

ne ſera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sageſſe, & comme l'Eſprit de Dieu nous aſſure qu'ils parleront un jour. Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies triſtes & difficiles : hélas ! & ce n'eſt là cependant que le commencement de nos malheurs & de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles*. Nous nous Sap. 5. 7.
ſommes laſſés dans les voies de l'iniquité : nos paſſions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'euſſent pu être les vertus les plus auſtères ; & il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous ſauver, & mériter de monter aujourd'hui avec les Elus dans le ſéjour de l'immortalité : *Laſſati ſumus in via iniquitatis & per-* Ibid.
ditionis. Inſenſés ! d'avoir acheté par une vie triſte & malheureuſe, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos inſenſati !* Ibid. 5. 4.

Voulez-vous donc vivre heureux ſur la terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété eſt utile à tout. L'innocence du cœur eſt la

ſource des vrais plaiſirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'eſt point de paix pour l'impie, dit l'Eſprit de Dieu. Eſſayez de tous les plaiſirs, ils ne guériront pas ce fonds d'ennui & de triſteſſe que vous traînez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la deſtinée des gens de bien, comme une deſtinée triſte & déſagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main inviſible qui les eſſuye : vous voyez gémir leur chair ſous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs triſtes & auſtères ; mais vous ne voyez pas une conſcience toujours joyeuſe & tranquille. Ils ſont ſemblables à l'Arche d'Iſrael dans le déſert : elle ne paroiſſoit revétue que de peaux d'animaux : les apparences en ſont viles ou rebutantes ; c'eſt la condition de ce triſte déſert. Mais ſi vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce ſanctuaire divin ; que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez

riez

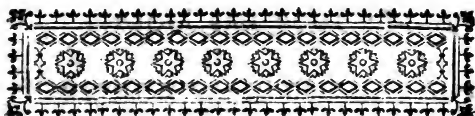
riez revétu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums, & la ferveur des prières qui montent ſans ceſſe vers le Seigneur ; le feu ſacré qui ne s'éteint jamais ſur cet autel ; ce ſilence, cette paix, cette majeſté qui y régnent ; & le Seigneur lui-même qui l'a choiſi pour ſon ſéjour, & qui en fait ſes plus chères délices.

Que leur deſtinée vous touche d'une ſainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur reſſembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaiſirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Etabliſſez enfin une paix ſolide dans votre cœur : commencez à vous laſſer de vous-même. Juſqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'eſt pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec ſoi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, & qui vous attend : banniſſez l'iniquité de votre ame ; vous en bannirez la ſource de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux ſur la terre ; &

ce bonheur temporel ne ſera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
POUR LE JOUR
DES MORTS.

La mort du Pécheur, & la mort du Juste.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

LEs passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie : & cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Ils ſe promettent tous qu'ils mourront de la mort des Juſtes : ils l'eſpèrent ; ils le déſirent. Ne pouvant ſe flater d'être immortels ſur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les paſſions, qui actuellement les ſouillent & les captivent, ſeront éteintes. Ils ſe repréſentent la deſtinée d'un pécheur qui meurt dans ſon péché & dans la haine de Dieu, comme une deſtinée affreuſe ; & cependant ils ſe la préparent à eux-mêmes tranquillement & ſans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui eſt la mort dans le péché, les ſaiſit & les épouvante ; & cependant ils marchent en danſant comme des inſenſés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, & mourir pourtant de la mort des Juſtes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Frères, non pas vous détromper d'une illuſion ſi commune & ſi groſſiére ; (réſervons ce ſujet pour une autre occaſion :) mais puiſque la mort du Juſte vous paroît ſi déſirable, &

celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une & l'autre, & réveiller sur l'une & sur l'autre vos désirs & votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle ; afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une & l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, & prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs & toute sa gloire : dans le récit de la mort du Juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : & qu'il vous paroîtra vain & frivole, & différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juste qui expire : & qu'elle vous paroîtra grande & estimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame

qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le ſervir & pour lui plaire. En un mot, le ſpectacle de la mort du pécheur, vous fera ſouhaiter de vivre de la vie du Juſte ; & l'image de la mort du Juſte, vous inſpirera une ſainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. NOus avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeuneſſe s'éteint : les années ſe précipitent : & ſemblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre : *Et quaſi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* 2. Reg. 14. 14.

Je ſai que nous parlons tous les jours de la briéveté & de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos ſujets, de nos amis, de nos maîtres ; ſouvent ſoudaine, toujours inopinée,

nous fournit mille réflexions ſur la fragilité de tout ce qui paſſe. Nous rediſons ſans ceſſe que le monde n'eſt rien; que la vie eſt un ſonge; & qu'il eſt bien inſenſé de tant s'agiter pour ce qui doit durer ſi peu. Mais ce n'eſt là qu'un langage, ce n'eſt pas un ſentiment: ce ſont des diſcours qu'on donne à l'uſage, & c'eſt l'uſage qui fait qu'en même-tems on les oublie.

Or, mes Frères, faites-vous ici-bas une deſtinée à votre gré: prolongez-y vos jours dans votre eſprit au-delà même de vos eſpérances; je veux vous laiſſer jouir de cette douce illuſion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenu tous vos pères: vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne ſuccédera plus: & ce jour ſera pour vous le jour de votre éternité; heureuſe, ſi vous mourez dans le Seigneur; malheureuſe, ſi vous mourez dans votre péché. C'eſt l'une de ces deux deſtinées qui vous attend: il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la déciſion finale du ſort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, & que

je vous y expoſe le double ſpectacle de cette dernière heure, ſi terrible pour le pécheur, & ſi conſolante pour le Juſte.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines eſpérances de converſion, arrive enfin à ce dernier moment; plein de deſirs, vuide de bonnes œuvres; ayant à peine connu Dieu, & ne pouvant lui offrir que ſes crimes, & le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, mes Frères, je dis que rien n'eſt plus affreux que la ſituation de cet infortuné dans les derniers momens de ſa vie; & que de quelque côté qu'il tourne ſon eſprit, ſoit qu'il rappelle le paſſé, ſoit qu'il conſidère tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux, ſoit enfin qu'il perce juſques dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les ſeuls alors qui puiſſent l'occuper & ſe préſenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de déſeſpérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus ſombres & les plus funeſtes.

Car, mes Frères, que peut offrir le paſſé à un pécheur, qui étendu dans

le lit de la mort, commence à ne plus compter ſur la vie, & lit ſur le viſage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout eſt fini pour lui ? Que voit-il dans cette longue ſuite de jours qu'il a paſſés ſur la terre ? Hélas ! il voit des peines inutiles ; des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant ; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute ſa vie paſſée en un clin d'œil s'offre à lui, & il n'y voit qu'une contrainte & une agitation éternelle & inutile. Il rappelle tout ce qu'il a ſouffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ; pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne ſera écrit que ſur les cendres de ſon tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute ſa vie, & qu'il n'a rien fait pour lui ! Quel regret de s'être fait tant de violences, & de n'en être pas plus avancé pour le ciel ; de s'être toujours cru trop foible pour le ſervice de Dieu, &

d'avoir eu la force & la constance d'être le martyr de la vanité, & d'un monde qui va périr ! Ah ! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement & de sa méprise ; ne trouvant plus qu'un grand vuide dans une vie que le monde seul a toute occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu ; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monumens publics chargés des événemens de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, & ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, & qui puisse le suivre devant Dieu : c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! Hélas ! falloit-il tant d'agitations & de peines pour se perdre ? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, & je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été

pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contrainte; & tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; & d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste & insoutenable; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, & de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles :.... erravimus à viâ veritatis.* Sap. 5. 6. 7.

Oui, mes Frères, c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingué; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; la distinction de vos commandemens: tout cela vous paroît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le

publie ; les diſtinctions qui y ſont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours paſſés,que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, & par des événemens dignes d'être conſervés à la poſtérité. Vous vous diſtinguez même dans votre eſprit de ces hommes oiſeux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obſcure, lâche, inutile ; & deshonoré leur nom par l'oiſiveté & par des mœurs efféminées, qui les ont laiſſés dans la pouſſière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit & l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la ſcène changera ; l'illuſion qui vous groſſit ces objets, ſe diſſipera : vous verrez tout au naturel ; & ce qui vous paroiſſoit ſi grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos ſuos*, dit Job, *& nihil inveniet*. Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi & de la piété ; rien de grand que ce qui ſera di-

Job. 27. 19.

gne de l'éternité : & un verre d'eau froide donné au nom de Jesus-Christ, & une seule larme répandue en sa présence, & la plus légère violence soufferte pour lui ; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, & qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs ; mais c'est ce souvenir même qui le consterne & qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant : il voit qu'il a sacrifié son ame & son éternité à un moment fugitif de volupté & d'ivresse. Hélas ! la vie lui avoit paru trop longue pour être toute entière consacrée à Dieu : il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs & les suites : il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres

chrétiennes : cette ſeule penſée avoit toujours ſuſpendu tous ſes bons deſirs ; & il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la perſévérance eſt plus sûre. Quelle ſurpriſe dans cette dernière heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru ſi long n'a duré qu'un moment ; que ſon enfance & ſa vieilleſſe ſe touchent de ſi près, qu'elles ne forment preſque qu'un ſeul jour ; & que du ſein de ſa mère il n'a fait, pour ainſi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'eſt pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le ſouvenir de ſes plaiſirs : ils ont diſparu comme un ſonge ; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en eſt maintenant couvert de honte & de confuſion. Tant d'emportemens honteux ; tant de foibleſſe & d'abandonnement ! Lui qui s'étoit piqué de raiſon, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il ſe retrouve alors le plus foible, le plus mépriſable de tous les pécheurs ! Une vie ſage peut-être en apparence ; & cependant toute dans l'infamie des ſens & la puérilité des paſſions ! une vie glorieuſe peut-être devant

les hommes; & cependant aux yeux de Dieu la plus honteuſe, la plus digne de mépris & d'opprobre! une vie que le ſuccès avoit peut-être toujours accompagnée; & cependant en ſecret la plus inſenſée, la plus frivole, la plus vuide de réflexions & de ſageſſe! Enfin des plaiſirs, qui ont été même la ſource de tous ſes chagrins; qui ont empoiſonné toute la douceur de ſa vie; qui ont changé ſes plus beaux jours en des jours de fureur & de triſteſſe: des plaiſirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, & dont il n'a preſque jamais ſenti que le déſagrément & l'amertume: voilà à quoi ſe réduit cette vaine félicité. Ce ſont ſes paſſions, qui l'ont fait vivre malheureux; & il n'y a eu de tranquille dans toute ſa vie, que les momens où ſon cœur en a été libre. Les jours de mes plaiſirs ſe ſont enfuis, ſe dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des diſpoſitions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, & changé même pour moi le calme de la nuit en des penſées noires & inquiettes: *Dies mei*

Job. 17. 11. *transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum.* Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins & les inquiétudes de ma vie infortunée ! Vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; & vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin & sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, & consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ !* Ibid. 13. 26.

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé ; des crimes qui dureront éternellement : les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions & les scandales d'un âge plus avancé ; que sai-je ? peut-être encore les déréglemens honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes Frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappellons de notre vie qu'un souvenir vague & confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous pa-

roît qu'un crime ſeul. Mais au lit de la mort, les ténébres répandues ſur la conſcience du pécheur ſe diſſipent. Plus il approfondit ſon cœur, plus de nouvelles ſouillures ſe manifeſtent : plus il creuſe dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monſtres. Il ſe perd dans ce cahos : il ne ſait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir : il lui faudroit une vie entière, hélas ! & le tems paſſe ; & à peine reſte-t-il quelques momens ; & il faut précipiter une confeſſion à laquelle le plus grand loiſir pourroit à peine ſuffire, & qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la juſtice de Dieu. Hélas ! on ſe plaint ſouvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un Confeſſeur ſupplée à notre inattention, & nous aide à nous juger & à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas beſoin de ce ſecours ; la juſtice de Dieu, qui l'avoit livré durant la ſanté à toute la profondeur de ſes ténébres, l'éclairera alors dans ſa colère. Tout ce qui environne le lit de ſa

mort fait revivre dans ſon ſouvenir quelque nouveau crime; des domeſtiques qu'il a ſcandaliſés; des enfans qu'il a négligés; une épouſe qu'il a contriſtée par des paſſions étrangères; des Miniſtres de l'Egliſe qu'il a mépriſés; les images criminelles de ſes paſſions encore peintes ſur ces murs; les biens dont il a abuſé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres & ſes créanciers ont ſouffert; l'orgueil de ſes édifices, que le bien de la veuve & de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel & la terre, dit Job, s'élévent contre lui, & lui rappellent l'hiſtoire affreuſe de ſes paſſions & de ſes crimes: *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, & terra conſurget adversùs eum.* *Job.* 20. 27.

Voilà comme le ſouvenir du paſſé forme une des plus terribles ſituations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant, & des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui ſe paſſe à ſes yeux n'eſt pas moins triſte pour cet infortuné: ſes ſurpriſes, ſes ſéparations, ſes changemens.

Ses ſurpriſes. Il s'étoit toujours flaté, que le jour du Seigneur ne le ſurprendroit point. Tout ce qu'on diſoit là-deſſus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de ſe promettre qu'il mettroit ordre à ſa conſcience avant ce dernier moment : & cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ſes crimes, ſans préparation, ſans avoir fait aucune démarche pour appaiſer ſon Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore penſé, & il va être jugé.

Ses ſurpriſes. Dieu le frappe au plus fort de ſes paſſions, dans le tems que la penſée de la mort étoit plus éloignée de ſon eſprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit juſques-là vivement deſirées ; & que ſemblable à l'inſenſé de l'Evangile il exhortoit ſon ame à ſe repoſer, & à jouir en paix du fruit de ſes travaux. C'eſt dans ce moment, que la juſtice de Dieu le ſurprend, & qu'il voit en un clin d'œil, ſa vie & toutes ſes eſpérances éteintes.

Ses ſurpriſes. Il va mourir ; & Dieu permet que perſonne n'oſe lui dire qu'il ne doit plus compter ſur la

vie. Ses proches le flatent : ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déja en secret comme mort, & on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu ! & vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux & à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flate, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'employe à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes ; on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort ; & ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, & non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, & que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin, ſes ſurpriſes. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illuſion en illuſion, & d'eſpérance en eſpérance; que les choſes ne ſont jamais arrivées comme il ſe les étoit promiſes, & qu'il a toujours été la duppe de ſes propres erreurs. Il ne comprend pas que ſa mépriſe ait pu être ſi conſtante; qu'il ait pu s'obſtiner durant tant d'années à ſe ſacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promeſſes; & que toute ſa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, & une ivreſſe de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'eſt que la mépriſe n'a plus de reſſource; c'eſt qu'on ne meurt qu'une fois; & qu'après avoir mal fourni ſa carrière, on ne revient plus ſur ſes pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juſte, ô mon Dieu; & vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par ſa propre bouche.

Les ſurpriſes du pécheur mourant ſont donc alors accablantes; mais les ſéparations qui ſe font dans ce der-

nier moment ne le ſont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de ſéparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ſes biens qu'il avoit accumulés avec des ſoins ſi longs & ſi pénibles ; par des voies peut-être ſi douteuſes pour le ſalut ; qu'il s'étoit obſtiné de conſerver, malgré les reproches de ſa conſcience ; qu'il avoit refuſés durement à la néceſſité de ſes frères. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ſes yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne ; de l'orgueil de ſes édifices, où il croyoit s'être bâti un azile contre la mort ; du luxe & de la vanité de ſes ameublemens, dont il ne lui reſtera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau ; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit,

tout l'abandonne : il commence à ſe regarder comme étranger au milieu de ſes palais, où il auroit dû toujours ſe regarder de même ; comme un inconnu qui n'y poſſéde plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ſes yeux, & qu'on ne laiſſe jouir encore quelque tems de la vûe de ſes dépouilles, que pour augmenter ſes regrets & ſon ſupplice.

Séparation de ſes charges, de ſes honneurs, qu'il va laiſſer peut-être à un concurrent ; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de baſſeſſes, & dont il avoit joui avec tant d'inſolence. Il eſt déja dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ſes dignités, & ne conſervant de tous ſes titres que celui de pécheur qu'il ſe donne alors en vain & trop tard. Hélas ! il ſe contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grace l'état le plus obſcur & le plus rampant, ſi l'on vouloit prolonger ſes jours : il envie la deſtinée de ſes eſclaves qu'il laiſſe ſur la terre : il marche à grands pas vers la mort, &

il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de ſon corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaiſons ſi vives, ſi étroites, en favoriſant toutes ſes paſſions. Il ſent que cette maiſon de boue s'écroule : il ſe ſent mourir peu à peu à chacun de ſes ſens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ſes maux lui font ſentir, par l'amour exceſſif qui l'y attache, & qui devient plus vif à meſure qu'il eſt plus près de s'en ſéparer.

Séparation de ſes proches, de ſes amis, qu'il voit autour de ſon lit, & dont les pleurs & la triſteſſe achévent de lui ſerrer le cœur, & de lui faire ſentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places ; où il s'étoit établi, aggrandi, étendu, comme ſi ç'avoit dû être le lieu de ſa demeure éternelle : du monde ſans lequel il n'avoit jamais pu vivre ; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs ; aux événemens duquel il avoit

eu tant de part ; où il avoit paru avec tant d'agrémens & tant de talens pour lui plaire. Son corps en va ſortir ; mais ſon cœur, mais toutes ſes affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui ; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, ſéparation de toutes les créatures. Tout eſt anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; & il ne ſaiſit que des phantômes, qu'une fumée qui ſe diſſipe, & qui ne laiſſe rien de réel dans ſes mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſ. 75. 6.

C'eſt alors que Dieu eſt grand aux yeux du pécheur mourant. C'eſt dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, diſparoiſſant à ſes yeux, il ne voit plus que Dieu ſeul qui demeure, qui remplit tout, qui ſeul ne paſſe & ne change point. Il ſe plaignoit autrefois d'un ton d'ironie & d'impiété, qu'il étoit bien difficile de ſentir quelque choſe de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; & de ne pas aimer des créatures qu'on

voyoit, & qui occupoient tous nos ſens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu ſeul ; l'inviſible ſera viſible pour lui : ſes ſens déja éteints ſe refuſeront à toutes les choſes ſenſibles : tout s'évanouira autour de lui ; & Dieu prendra la place de tous ces preſtiges qui l'avoient abuſé pendant ſa vie.

Ainſi tout change pour cet infortuné ; & ces changemens font avec ſes ſurpriſes & ſes ſéparations, la dernière amertume du ſpectacle de ſa mort.

Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité. Dès qu'on n'eſpère plus rien de ſa vie, le monde commence à ne plus compter ſur lui : ſes amis prétendus ſe retirent : ſes créatures ſe cherchent déja ailleurs d'autres protecteurs & d'autres maîtres : ſes eſclaves mêmes ſont occupés à s'aſſurer après ſa mort une fortune qui leur convienne ; à peine en reſte-t-il auprès de lui pour recueillir ſes derniers ſoupirs. Tout l'abandonne ; tout ſe retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empreſſé d'adulateurs : c'eſt peut-être un ſucceſſeur qu'on lui déſigne déja, chés qui tout

ſe rend en foule, tandis que lui, dit Job, ſeul dans le lit de ſa douleur, n'eſt plus environné que des horreurs de la mort, entre déja dans cette ſolitude affreuſe que le tombeau lui prépare, & fait des réflexions amères ſur l'inconſtance du monde, & ſur le peu de fonds qu'il y a à faire ſur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo ſuo.* Job. 20. 26

Changement dans l'eſtime publique dont il avoit été ſi flaté, ſi enivré. Hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déja oublié. Le changement que ſa mort va faire ſur la ſcène, réveillera encore durant quelques jours les diſcours publics : mais ce court intervalle paſſé, il va retomber dans le néant & dans l'oubli ; à peine ſe ſouviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne ſera peut-être occupé que des merveilles d'un ſucceſſeur, qu'à l'élever ſur les débris de ſa réputation & de ſa mémoire. Il voit déja cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vuide ſera bientôt rempli ; qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de lui dans le monde ; & que les gens de bien tout ſeuls, qui l'avoient vû environné de tant de

gloire, ſe diront à eux-mêmes : Où eſt-il maintenant ? que ſont devenus ces applaudiſſemens que lui attiroit ſa puiſſance ? voilà à quoi conduit le monde, & ce qu'on gagne en le ſervant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi eſt ?*

Job. 20. 7.

Changement dans ſon corps. Cette chair qu'il avoit tant flatée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, & corrompu tant de cœurs, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur, dont on peut à peine ſoutenir la vûe : ce n'eſt plus qu'un cadavre dont on craint déja l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de paſſions injuſtes, hélas ! ſes amis, ſes proches, ſes eſclaves mêmes la fuyent, s'écartent, ſe retirent, n'oſent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienſéance & de contrainte ; elle-même ne ſe ſouffre plus qu'avec peine, & ne ſe regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, ſe dit-elle avec Job ; mes eſclaves que j'appelle refuſent maintenant de m'approcher ; & mon ſouffle même eſt

devenu une infection, & un souffle de mort pour mes enfans & pour mes proches : *Servum meum vocavi, & non respondit..... halitum meum exhorruit uxor mea, & orabam filios uteri mei.* Ibid. 19. 16. 17.

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, & ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé & le spectacle du présent ; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir, qui le jette dans un saisissement d'horreur & de désespoir. Cet avenir, cette région de ténébres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd & se confond, & où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres & les cadavres de ses ancêtres :

cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut ſoutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, & rendre compte d'une vie, dont tous les momens preſque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il ſe faiſoit une gloire affreuſe de ne pas le craindre : il demandoit ſans ceſſe d'un ton de blaſphême & de dériſion : Qui en eſt revenu ? il ſe mocquoit des frayeurs vulgaires, & ſe piquoit là-deſſus de fermeté & de bravoure. Mais dès qu'il eſt frappé de la main de Dieu ; dès que la mort ſe fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, & qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru ſi raſſuré : ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains ſuppliantes ; ou, ſombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des penſées affreuſes, & n'attendant pas plus de reſſource du côté de Dieu de la foibleſſe de ſes lamentations & de ſes larmes, que de ſes fureurs & de ſon déſeſpoir.

Oui, mes Frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres; toujours flaté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour appaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne: en vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce-qu'il sent bien que la charité de l'Eglise, qui ne désespère jamais du salut de ses enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes: une voix secrette & terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie; & qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remédes que la Religion offre aux mourans: il les regarde comme ces remédes désespérés qu'on hazarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, &

qu'on donne plus pour la consolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jesus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; & tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, & détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des Livres saints, & les sentimens d'un Roi pénitent ; & il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines ; & que des paroles qu'une charité ardente & une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis & ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; & il en détourne les yeux, parcequ'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant ; & cet objet si consolant & si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, & l'abus perpétuel de ses graces. Cependant la mort approche ; le Prêtre tâche de soutenir par les prières des mourans, ce reste de vie qui

l'anime encore. *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiſcere, anima chriſtiana*. Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant ſa vie les monumens publics pouvoient à peine ſuffire au nombre & à l'orgueil de ſes titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout ſeul qu'il avoit reçu dans le batême, le ſeul dont il ne faiſoit aucun cas, & le ſeul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiſcere, anima chriſtiana : Partez, ame chrétienne.* Hélas! elle avoit vécu, comme ſi le corps eût été tout ſon être : elle avoit même tâché de ſe perſuader que ſon ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair & de ſang, & que tout mouroit avec nous : & on vient lui déclarer, que c'eſt ſon corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va ſe diſſoudre ; & que tout ſon être immortel, c'eſt cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence ſeule capable de l'aimer & de le connoître, qui va ſe détacher de ſa maiſon terreſtre, & paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame chrétienne* : vous aviez regardé la terre comme

votre patrie ; & ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir : l'Eglise croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre éxil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! & elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre & effroyable, & le commencement de vos malheurs & de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiscere, anima christiana :* ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jesus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la Foi, que vous avez toujours rejettée ; comblée de toutes les miséricordes du Ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, ame chrétienne ;* allez porter devant Jesus - Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, & qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé

que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent: ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même: il sort de ses yeux mourans, je ne sai quoi de sombre & de farouche, qui exprime les fureurs de son ame: il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi; & qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, & qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment: il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissoud, ou l'ame qui sent

l'approche de ſon Juge : il ſoupire profondément ; & l'on ne ſait ſi c'eſt le ſouvenir de ſes crimes, qui lui arrache ces ſoupirs, ou le déſeſpoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces triſtes efforts, ſes yeux ſe fixent, ſes traits changent, ſon viſage ſe défigure, ſa bouche livide s'entrouvre d'elle-même ; tout ſon eſprit frémit ; & par ce dernier effort, ſon ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, & ſe trouve ſeule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Frères, ainſi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainſi mourrez-vous vous-mêmes, ſi vos crimes vous accompagnent juſqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, & vous ne changerez pas vous-même. Vous mourrez ; & vous mourrez pécheur, comme vous avez vécu ; & votre mort ſera ſemblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des Juſtes ; & votre mort ſemblable à la leur, ne ſera accompagnée que de joie, de douceur & de conſolation ; c'eſt ce que nous allons voir dans la ſuite de ce Diſcours.

JE ſai que la mort a toujours quelque choſe de terrible pour les ames même les plus juſtes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les ſecrets impénétrables; les ténébres de leur propre conſcience, où elles ſe figurent toujours des ſouillures cachées & connues de Dieu ſeul; la vivacité de leur foi & de leur amour, qui groſſit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin, la diſſolution toute ſeule du corps terreſtre, & l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laiſſe toujours à la mort, je ne ſai quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus juſtes mêmes, comme dit ſaint Paul, voudroient, à la vérité, être revétus de l'immortalité qui leur eſt promiſe, mais ſans être dépouillés de la mortalité qui les environne. II. PARTIE.

Il n'en eſt pas moins vrai cependant, que la grace ſurmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; & que dans ce moment, ſoit qu'ils rappellent le paſſé, dit ſaint Bernard, ſoit qu'ils conſidèrent ce qui ſe paſſe à leurs yeux, ſoit qu'ils

ſe tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le ſouvenir du paſſé la fin de leurs peines, *Requies de labore ;* dans tout ce qui ſe paſſe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie ſainte, *Gaudium de novitate ;* dans la penſée de l'avenir, l'aſſurance de l'éternité qui les tranſporte, *Securitas de æternitate :* de ſorte que les mêmes ſituations qui forment le déſeſpoir du pécheur mourant, deviennent alors une ſource abondante de conſolations pour l'ame fidèle.

Je dis, ſoit qu'ils rappellent le paſſé. Et ici, mes Frères, repréſentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis long-tems ſe préparoit à ce dernier moment, amaſſoit par la pratique des œuvres chrétiennes un tréſor de juſtice pour ne pas aller paroître vuide devant ſon Juge, & vivoit de la foi pour mourir dans la paix & dans la conſolation de l'eſpérance : repréſentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe, & à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous

les événemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncemens, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes Frères, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la Religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abbat & vous rebute : la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui & dans la tristesse : vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de Jesus-Christ, & qui renoncent au monde & à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, & combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin & sans mesure. Car ce qui la console, c'est

qu'elle n'a ſacrifié que des plaiſirs d'un inſtant, & dont il ne lui reſteroit alors que la confuſion & la honte : c'eſt que tout ce qu'elle auroit ſouffert pour le monde, ſeroit perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a ſouffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée une vaine ſatisfaction ſacrifiée, tout cela ne ſera jamais oublié, & durera autant que Dieu même. Ce qui la conſole, c'eſt que de toutes les joies & les voluptés humaines, hélas ! il n'en reſte pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au Juſte qui s'en eſt toujours abſtenu : que les plaiſirs ſont également paſſés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré ; & l'autre, la gloire d'avoir ſû les vaincre.

Voilà ce qu'offre le paſſé à l'ame fidèle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement conſolées : le tems des dangers & des tentations paſſé ; les attaques que le monde livroit à ſa foi, enfin termi-

nées; les périls où son innocence avoit couru tant de risques, enfin disparus; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avoit eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair & le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis: *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port; qu'il est doux de rappeller le souvenir des orages & de la tempête! quand on est sorti vainqueur de la course; qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas; & à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célébres: *Requies de labore.* Il me semble que le Juste est alors comme un autre Moyse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau: *Ascende in montem, & morere;* *Deut.* 32.
lequel avant d'expirer, tournant la 49.
tête du haut de ce lieu sacré, & jettant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de Royaumes, qu'il vient de parcourir & qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls in-

nombrables ausquels il est échappé: les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embuches de Madian; les murmures & les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Egypte évités; les eaux de la mer rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; & touchant au terme heureux de tant de travaux, & saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de graces; meurt transporté, & par le souvenir de tant de dangers évités, & par la vûe du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin, & regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, & le terme heureux de sa course: *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappellant au Juste mourant, les combats & les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités & ses chûtes: mais ce sont des chûtes expiées par les gémissemens de la pénitence; des chûtes heureuses

par le renouvellement de ferveur & de fidélité dont elles ont été toujours ſuivies ; des chûtes qui lui rappellent les miſéricordes de Dieu ſur ſon ame, lequel a fait ſervir ſes crimes à ſa pénitence, ſes paſſions à ſa converſion, & ſes chûtes à ſon ſalut. Ah ! la douleur de ſes fautes dans ce dernier moment, n'eſt plus pour elle qu'une douleur de conſolation & de tendreſſe : les larmes que ce ſouvenir lui arrache encore, ne ſont plus que des larmes de joie & de reconnoiſſance. Les anciennes miſéricordes de Dieu ſur elle la rempliſſent de confiance, & lui en font eſpérer de nouvelles ; toute la conduite paſſée de Dieu à ſon égard la raſſure, & ſemble lui répondre de l'avenir. Elle ne ſe le repréſente plus alors, comme dans les jours de ſon deuil & de ſa pénitence, ſous l'idée d'un Juge terrible, qu'elle avoit outragé & qu'il falloit appaiſer ; mais comme un père de miſéricordes, & un Dieu de toute conſolation, qui va la recevoir dans ſon ſein, & l'y délaſſer de toutes ſes peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit

alors en ſecret ſon Seigneur & ſon
Iſ. 51. 17. Dieu : *Elevare, conſurge, Jeruſalem.* Vous qui avez bû toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos lar-
Ibid. mes & vos peines paſſées : *Quæ bibiſti calicem uſque ad fundum.* Le tems des pleurs & des ſouffrances eſt enfin
Ibid. ✝. 22. paſſé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà.* Dépouillez-vous donc, fille de Jéruſalem, de ce vétement de deuil & de triſteſſe, dont vous avez été juſqu'ici environnée : laiſſez-là les triſtes dépouilles de votre mortalité : revétez-vous de vos habits de gloire & de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité ſainte, dans laquelle j'ai pour tou-
Ibid. 52. 1. jours choiſi ma demeure : *Induere veſtimentis gloriæ tuæ, Jeruſalem, civitas ſancti.* Briſez enfin les liens de votre captivité : ſortez du milieu de Babylone, où vous gémiſſiez depuis ſi long-tems des rigueurs & de la durée
Ibid. ✝. 2. de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les ſcandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il eſt tems enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que

je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, & qui n'étoit pas digne de vous ; & que je vous réunisse à l'Eglise du ciel, dont vous étiez une portion pure & immortelle : *Non adjiciet ultrà, ut pertranseat per te incircumcisus & immundus.* Ibid. ✝. 1.

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort ; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui disparoissent ; tout ce phantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens ; & voilà précisément toute la consolation de l'ame fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour

du Seigneur ne la ſurprend point : elle l'attendoit ; elle le deſiroit. La penſée de cette dernière heure entroit dans toutes ſes actions, étoit de tous ſes projets, régloit tous ſes deſirs, animoit toute la conduite de ſa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juſte Juge alloit lui demander ce compte terrible où les Juſtices elles-mêmes ſeront jugées. C'eſt ainſi qu'elle avoit vécu, préparant ſans ceſſe ſon ame à cette dernière heure : c'eſt ainſi qu'elle meurt tranquille, conſolée, ſans ſurpriſe, ſans frayeur, dans la paix de ſon Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vûe ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour ; & ne trouvant rien de différent entre le jour de ſa mort, & les jours ordinaires de ſa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la ſurpriſe & le déſeſpoir du pécheur au lit de la mort, c'eſt de voir que le monde, en qui il avoit mis toute ſa confiance, n'eſt rien, n'eſt qu'un ſonge qui s'évanouit & qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah !

elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû ; comme une figure qui passe ; comme une fumée qui ne trompe que de loin, & qui de près n'a rien de réel & de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger ; de n'avoir pas pris le change ; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant ; & de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que lui seul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en moquoit ; & on trouvoit bizarre & singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, & lequel des deux avoit raison, ou le mondain, ou le Fidèle.

Ainsi voit le monde & toute sa

gloire, une ame juſte au lit de la mort. Auſſi lorſque les miniſtres de l'Egliſe viennent l'entretenir de diſcours de Dieu, & du néant de toutes les choſes humaines ; ces vérités ſaintes, ſi nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, ſont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe. Ces vérités conſolantes ſont alors ſa plus douce occupation : elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de ſon cœur où elles avoient toujours été, pour ſe les remettre devant les yeux. Ce n'eſt pas un langage nouveau & étranger que le miniſtre de Jeſus-Chriſt lui parle : c'eſt le langage de ſon cœur ; ce ſont les ſentimens de toute ſa vie. Rien ne la conſole alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours deſirés ; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours ſoupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours mépriſé. Tout autre langage lui devient inſupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miſéricordes du Dieu de ſes pères ;
&

& regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maiſon terreſtre, & à diſpoſer de la ſucceſſion de ſes ancêtres. Grand Dieu! que de lumière! que de paix! que de tranſports heureux! que de ſaints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grace ſe paſſent alors dans cette ame fidèle! ſa foi ſe renouvelle; ſon amour s'enflamme; ſa ferveur s'excite; ſa componction ſe réveille. Plus la diſſolution de l'homme terreſtre approche, plus l'homme nouveau s'achéve & s'accomplit. Plus ſa maiſon de boue s'écroule, plus ſon ame s'éléve & ſe purifie. Plus le corps ſe détruit, plus l'eſprit ſe dégage & ſe renouvelle. Semblable à une flamme pure qui s'éléve & paroît plus éclatante, à meſure qu'elle ſe dégage d'un reſte de matière qui la retenoit, & que le corps où elle étoit attachée ſe conſume & ſe diſſipe.

Ah! les diſcours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort: ils aigriſſent ſes maux; ſa tête en ſouffre; ſon repos en eſt altéré: il faut ménager ſa foibleſſe en ne coulant

que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune ; choisir ses momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, & qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, & le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les Ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parcequ'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des Prophétes tristes & désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort & des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires & des vanités du siécle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! & vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; & qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir & de connoître.

Mais ne perdons pas de vûe l'ame fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne,

mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette. Car, mes Frères, de quoi la mort pourroit-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets & des larmes ? Du monde ? Hélas ! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel & la terre : on ne regrette guères ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens & de ses richesses ? Hélas ! son trésor étoit dans le ciel ; ses biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas ; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres & de ses dignités ? Hélas ! c'est un joug qu'elle secoue ; le seul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, & qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches & de ses amis ? Hélas ! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment ;

que la mort ne ſépare pas ceux que la charité avoit unis ſur la terre ; & que réunis bientôt dans le ſein de Dieu, ils formeront avec elle la même Egliſe & le même peuple, & jouiront des douceurs d'une ſóciété immortelle. De ſes enfans ? Elle leur laiſſe le Seigneur pour père, ſes exemples & ſes inſtructions pour héritage, ſes vœux & ſes bénédictions pour dernière conſolation ; & comme David, elle meurt en demandant pour ſon fils Salomon, non pas des proſpérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, & la crainte du
1. Paral. 29. 19. Dieu de ſes pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*. De ſon corps ? Hélas ! de ſon corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme ſon ennemi ; qui la faiſoit encore dépendre des ſens & de la chair ; qui l'accabloit ſous le poids de tant de néceſſités humiliantes : de cette maiſon de boue qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de ſon exil & de ſa ſervitude, & l'empêchoit de s'aller réunir à Jeſus-Chriſt : ah ! elle ſouhaite, comme Paul, ſa diſſolution. C'eſt un vête-

ment étranger dont on la débarrasse: c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, & en état de prendre son essort, & de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avoit déja séparée de tout.

Je n'ajoûte pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, & éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu & la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent, & se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis long-tems elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie & s'épaissit; mais depuis long-tems elle y avoit mis une garde de circonspection, & méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent, & perdent leur usage naturel; mais depuis long-tems elle se l'étoit interdit à elle-même; & dans

un ſens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, & ne voyoit pas; des oreilles, & n'entendoit pas; un odorat, & ne s'en ſervoit pas; un goût, & ne goûtoit plus que les choſes du Ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis long-tems toute ſa beauté étoit au-dedans, & elle n'étoit occupée qu'à embellir ſon ame des dons de la grace & de la juſtice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps ſe détruit; toutes les créatures s'évanouiſſent; la lumière ſe retire; toute la nature retombe dans le néant: & au milieu de tous ces changemens elle ſeule ne change pas; elle ſeule eſt toujours la même. Que la foi, mes Frères, rend le Fidèle grand au lit de la mort! que le ſpectacle de l'ame juſte en ce dernier moment eſt digne de Dieu, des Anges & des hommes! C'eſt alors que le Fidèle paroît maître du monde & de toutes les créatures: c'eſt alors que cette ame participant déja à la grandeur & à l'immutabilité du Dieu auquel elle va ſe réunir, elle eſt élevée au-deſſus de tout: dans le monde,

ſans y prendre part ; dans un corps mortel, ſans y être attachée ; au milieu de ſes proches & de ſes amis, ſans les voir & ſans les connoître ; parmi les larmes & les gémiſſemens des ſiens, ſans les entendre ; au milieu des embarras & des mouvemens que ſa mort fait naître à ſes yeux, ſans rien perdre de ſa tranquillité : *elle eſt libre parmi les morts :* elle eſt déja immobile dans le ſein de Dieu au milieu de la deſtruction de toutes choſes. Ps. 87. 6.
Qu'il eſt grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'obſervance de la loi du Seigneur, & de mourir dans ſa crainte ! Que l'élévation de la foi ſe fait bien ſentir en ce dernier moment de l'ame fidèle ! C'eſt le moment de ſa gloire & de ſes triomphes ; c'eſt le point auquel ſe réunit tout l'éclat de ſa vie & de ſes vertus. Qu'il eſt beau de voir alors le Juſte marcher d'un pas tranquille & majeſtueux vers l'éternité ! & que ce Prophéte infidèle avoit bien raiſon autrefois, en voyant Iſrael entrer dans la terre de promeſſe, le triomphe de ſa marche, & la confiance de ſes cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meurt de la mort*

des Justes, & que ma fin leur soit semblable!

Et voilà, mes Frères, ce qui achéve en dernier lieu, de remplir l'ame fidèle au lit de la mort, de joie & de consolation : la pensée de l'avenir : *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement & en terreur. L'ame juste au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit son salut avec crainte & tremblement ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les Justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, & se changent en une douce espérance. Elle perce déja avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; & voit comme Etienne le sein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite

de ſon Père tout prêt à la recevoir: cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant ſoupiré, & où elle avoit toujours habité en eſprit; cette ſainte Sion, que le Dieu de ſes pères remplit de ſa gloire & de ſa préſence, où il enivre ſes Elus d'un torrent de délices, & leur fait goûter tous les jours les biens incompréhenſibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le ſéjour des Saints, la demeure des Juſtes & des Prophétes, où elle retrouvera ſes frères que la charité lui avoit unis ſur la terre, & avec leſquels elle bénira éternellement les miſéricordes du Seigneur, & chantera avec eux les louanges de ſa grace.

Ah! auſſi quand les Miniſtres de l'Egliſe viennent enfin annoncer à cette ame que ſon heure eſt venue, & que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire au nom de l'Egliſe qui les envoye: *Partez, ame chrétienne; Proficiſcere, anima chriſtiana:* ſortez enfin, de cette terre où vous avez été ſi long-tems étrangère & captive: le tems des épreuves & des tribulations eſt fini; voici enfin le juſte Juge

qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints & les portes éternelles : partez, ame fidèle ; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations & aux orages : laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jesus-Christ, & qui vous voit partir avec envie : sollicitez la fin de sa captivité, & sa réunion entière avec son Epoux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jesus-Christ dans le royaume de ses Saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers & à la pourriture, vous suivra bientôt immortel & glorieux : pas un cheveu

de votre tête ne périra : il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, & paroîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse & tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; & d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

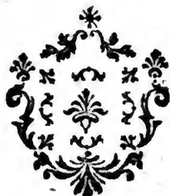
Quelle nouvelle de joie & d'immortalité alors pour cette ame juste ! Quel ordre heureux ! Avec quelle

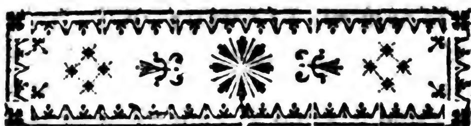
paix, quelle confiance, quelle action de graces l'accepte-t-elle ? Elle léve au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; & regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore : j'attends dans la paix & dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte & chrétienne, fortifiée par les derniers remédes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrette de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, & s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jus-

qu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs eſt abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché ; vous mourrez dans les horreurs & dans les regrets inutiles du pécheur, & votre mort ſera une mort éternelle. Si vous vivez dans la juſtice ; vous mourrez dans la paix & dans la confiance du Juſte, & votre mort ne ſera qu'un paſſage à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le Jugement universel.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum poteſtate magna, & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra ſur une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté. Luc. 21. 27.

SIRE,

TEL doit être le dernier ſpectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux; & qui, ou nous amuſent par leur nouveauté, ou nous ſéduiſent par leurs charmes. Tel ſera l'avénement du Fils de l'homme, le jour de ſa révé-

lation, l'accompliſſement de ſon régne, l'entière rédemption de ſon corps myſtique. Tel le jour de la manifeſtation des conſciences, ce jour de calamité & de déſeſpoir pour les uns; pour les autres, de paix, de conſolation, & d'allégreſſe : l'attente des Juſtes, la terreur des méchans; le jour déciſif de la deſtinée de tous les hommes.

C'eſt l'image toujours préſente que les prédictions du Sauveur ſur ce jour terrible, en avoient laiſſé aux premiers Fidèles, qui les rendoit patiens dans les perſécutions, joyeux dans les ſouffrances, glorieux dans les opprobres. C'eſt elle qui depuis ſoutint la foi des Martyrs, anima la conſtance des Vierges, adoucit aux Anacorétes les horreurs des déſerts; c'eſt elle qui encore aujourd'hui peuple ces ſolitudes Religieuſes, que la piété de nos pères éleva contre la contagion du ſiécle.

Vous mêmes, mes Frères, rappellant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuſer à ce ſouvenir des ſentimens de componction & de crainte. Mais

ce n'ont été là que des frayeurs passagères ; des idées plus douces & plus riantes les ont à l'instant effacées, & ramené votre premier calme. Hélas! dans les tems heureux de l'Eglise, ç'eût été renoncer à la foi, de ne pas desirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers Disciples de la foi étoit de l'attendre, & il falloit même que les Apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des Fidèles ; & aujourd'hui il faut que l'Eglise employe toute la terreur de notre ministère pour en rappeller le souvenir aux Chrétiens, & tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, & n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ;

aux autres, par ses dissimulations & par ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, & il sera connu. Le pécheur montré à lui-même ; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples & édifiantes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, *& demeure ici-bas incertain, parceque tout arrive également au juste & à l'injuste, au bon & au méchant, au pur & à l'impur ; à celui qui immole des victimes, & à celui qui méprise les sacrifices.* (Ecclef. 9. 2.) Quelle idée en effet, mes Frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, si nous ne jugions de sa sagesse & de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes ? Quoi ! les biens & les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction ? Le Juste gémiroit presque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir & d'abondance ; & après des fortunes si différentes,

& des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ; & le Dieu juste & vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, & discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, & vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'Univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; & voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arréte pas à vous faire observer tous les titres dont sera revétu celui qui vous examinera, & qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres & vos pensées. Ce sera un Législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, & qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissemens,

toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront; l'éclat de la loi les dissipera; les ressources dont elles avoient flaté le pécheur tomberont; & le Législateur irrité examinera presque plus rigoureusement, les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un Juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu & l'homme; & ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est dûe: un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous; son sang, le prix de votre salut, élevera sa voix & demandera votre perte; & ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes: le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés, & les plus secrettes pensées seront découvertes: enfin, un Dieu d'une majesté terri-

ble, devant lequel les cieux ſe diſſoudront, les élémens ſe confondront, toute la nature ſe bouleverſera ; & dont le pécheur tout ſeul ſera obligé de ſoutenir l'examen, & la terreur de ſa préſence.

Or, voici les circonſtances de cet examen redoutable. Premiérement, il ſera le même à l'égard de tous les
Matth. hommes : *Et congregabuntur ante eum*
25. 32. *omnes gentes*, dit un autre Evangéliſte. La différence des ſiécles, des âges, des pays, des conditions, de la naiſſance, du tempérament, n'y ſera plus comptée pour rien ; & comme l'Evangile ſur lequel vous ſerez jugés, eſt la loi de tous les tems & de tous les états ; & n'a que les mêmes régles à propoſer au noble & au roturier ; au Prince, & au Sujet ; aux Grands, & au Peuple ; au Solitaire, & à l'homme engagé dans le tumulte du monde ; au Fidèle qui vivoit dans la ferveur des premiers tems, & à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des ſiécles : on n'uſera d'aucune diſtinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuſes ſur le rang, ſur

la naiſſance, ſur les périls de ſon état, ſur les mœurs de ſon ſiécle, ſur la foibleſſe du tempérament, vous ne ſerez plus alors écoutées; & ſur la chaſteté, ſur la modeſtie, ſur l'ambition, ſur le pardon des offenſes, ſur le renoncement à ſoi-même, ſur la mortification des ſens, le juſte Juge demandera un compte auſſi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puiſſant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au Prince, qu'au ſimple citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers tems, qu'aux premiers Diſciples de l'Evangile: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous ſerez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la nobleſſe du ſang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la diſtinction des talens, & de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhauſſer leur baſſeſſe, & ſur leſquels ils fondent tant de diſtinctions & de priviléges: lorſque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souve-

rain confondu avec l'esclave ; les Grands, avec le Peuple ; les Savans placés au hazard parmi les ignorans & les simples ; les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles & glorieux qui avoient rempli l'Univers du bruit de leur nom, à côté du Vigneron & du Laboureur : que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité ; & que tous les titres de la vanité étant détruits & anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ses œuvres !

En second lieu, cet examen sera universel ; c'est-à-dire, qu'il rappellera les divers âges & toutes les circonstances de votre vie : les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir ; les emportemens de la jeunesse, dont tous les momens ont presque été des crimes ; l'ambition & les soucis d'un âge plus mûr ; l'endurcissement & les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez par-tout profane, dissolu,

voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres ; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colère, & ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événemens qui se succédent ici-bas les uns aux autres, & qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, & ne nous permettent pas de la rappeller toute entière, & de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vûe que notre état présent nous offre : la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années : un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre souvenir, & elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience

que le préſent. Mais devant le Juge terrible tout ſe préſentera à la fois : l'hiſtoire ſe dépliera toute entière. Depuis le premier ſentiment que forma votre cœur juſqu'à ſon dernier ſoupir, tout ſe raſſemblera ſous vos yeux : toutes les iniquités diſperſées dans les différens âges de votre vie ſeront ici réunies ; pas une action, pas un deſir, pas une penſée, pas une parole, n'y ſera omiſe : car ſi nos cheveux ſont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, & qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu : & nous retrouverons là, non pas ces hiſtoires périſſables, où nos vaines actions devoient être tranſmiſes à la poſtérité ; non pas ces récits flateurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, & épuiſé tant de louanges ; non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naiſſance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illuſtrés, l'éclat que nous avons ajoûté à leur nom,

nom, & toute l'hiſtoire, pour ainſi dire, des illuſions & des erreurs humaines; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, ſera enſevelie dans les ruines & les débris de l'Univers : mais nous y verrons l'hiſtoire la plus affreuſe & la plus exacte de notre cœur, de notre eſprit, de notre imagination, c'eſt-à-dire, cette partie intérieure & inviſible de notre vie, auſſi inconnue à nous-mêmes qu'au reſte des hommes.

Oui, mes Frères : outre l'hiſtoire extérieure de nos mœurs qui ſera toute rappellée ; ce qui nous ſurprendra le plus, ce ſera l'hiſtoire ſecrette de notre cœur, qui ſe dépliera alors toute entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais ſondé, jamais connu ; de ce cœur qui ſe déroboit ſans ceſſe à nous-mêmes, & qui nous déguiſoit la honte de ſes paſſions ſous des noms ſpécieux ; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le déſintéreſſement, la bonté ; que l'erreur publique & l'adulation avoient regardé comme tel, & qui nous avoit fait placer au-deſſus des

autres hommes. Tant de desirs honteux & qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes ; tant de projets ridicules de fortune & d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse ; tant de jalousies basses & secrettes que nous nous dissimulions par fierté, & qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis ; tant de haines & d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insû ; tant d'intentions souillées & vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flater ; tant de projets de crimes ausquels l'occasion seule avoit manqué, & que nous n'avions compté pour rien, parcequ'ils n'étoient pas sortis de notre cœur ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au-dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme

d'une embuſcade, des crimes ſans nombre dont nous ne nous ſerions jamais cru coupables : *Prodient ex improviſo, & quaſi ex inſidiis*. On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes : on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière ſoudaine éclairera cet abyme : ce myſtère d'iniquité ſera révélé ; & nous verrons que ce que nous connoiſſions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, ſuccédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omiſſions infinies dont notre vie a été pleine, & ſur leſquelles nous n'avions pas eu même de remords ; tant de circonſtances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, & où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de baſſes complaiſances ; tant d'occaſions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, & que nous avons preſque toujours négligées ; tant d'ignorances coupables & volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, & fui ceux

qui pouvoient nous inſtruire ; tant d'événemens ſi capables de nous ouvrir les yeux, & qui n'ont ſervi qu'à augmenter notre aveuglement ; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, & que nous avons empêché par nos vices ; tant d'ames dont nous aurions pu préſerver l'innocence par nos largeſſes, & que nous avons laiſſé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profuſions ; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de ſages remontrances & des conſeils utiles, que l'indolence, la lâcheté, & peut-être des vûes plus coupables nous ont fait ſupprimer ; tant de jours & de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, & que nous avons paſſés dans l'inutilité & dans une indigne molleſſe. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'eſt que c'étoit-là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, & qui n'offroit tout au plus à notre ſouvenir qu'un grand vuide.

Quel regret alors pour l'ame infidèle, de voir une ſi longue ſuite de

jours perdus, ſacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'eſt plus, tandis qu'un ſeul moment conſacré à un Dieu fidèle dans ſes promeſſes, eût pu lui mériter la félicité des Saints ! de voir tant de baſſeſſes, tant d'aſſujettiſſemens pour des biens & une fortune miſérable, qui ne devoient durer qu'un inſtant, tandis qu'une ſeule violence ſoufferte pour Jeſus-Chriſt eût pu lui aſſurer un Royaume immortel ! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de ſoins & de peines pour ſe ſauver, qu'elle en a ſouffert pour ſe perdre ; & qu'un ſeul jour de cette longue vie toute employée pour le monde, eût ſuffi pour l'éternité !

A cet examen ſuccédera en quatriéme lieu, celui des graces dont vous avez abuſé ; tant d'inſpirations ſaintes ou rejettées, ou ſuivies à demi ; tant de ſoins & de ménagemens de la Providence ſur votre ame, rendus inutiles ; tant de vérités entendues par notre miniſtère qui ont opéré en pluſieurs Fidèles la pénitence & le ſalut, & qui ſont toujours tombées en vain dans votre cœur ; tant d'afflictions & de contre-tems, que le Sei-

gneur vous avoit ménagés pour vous rappeller à lui, & dont vous avez toujours fait un ſi indigne uſage; tant de dons mêmes naturels, qui étoient en vous comme des eſpérances de vertu, & dont vous avez fait des reſſources de vice. Ah! ſi le ſerviteur inutile eſt jetté dans les ténébres extérieures, pour avoir ſeulement caché ſon talent; de quelle indulgence pourrez-vous vous flater, vous qui en avez tant reçus, & qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés?

C'eſt ici, où le compte ſera terrible. Jeſus-Chriſt vous redemandera le prix de ſon ſang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas aſſés pour vous; qu'il vous a fait naître foible, & d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, & qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez beſoin pour réſiſter aux occaſions qui vous entraînent! ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ſes graces: vous verrez, que parmi tant de nations infidelles qui ne le con-

noiſſoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appellé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, & de la vertu des Sacremens; ſoutenu ſans ceſſe de ſes inſpirations & de ſes graces : vous ſerez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui ; & vos plaintes ſe changeront en une confuſion profonde, qui ne trouvera plus de reſſource que dans votre déſeſpoir.

Juſques ici, le juſte Juge ne vous a examiné que ſur les crimes qui vous ſont propres ; mais que ſera-ce lorſqu'il entrera en compte avec vous ſur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occaſion, ou la cauſe dans les autres, & qui par conſéquent vous ſeront imputés ? Quel nouvel abîme! On vous préſentera toutes les ames à qui vous avez été un ſujet de chûte & de ſcandale ; toutes les ames que vos diſcours, vos conſeils, vos exemples, vos ſollicitations, vos immodeſties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les ames dont vous avez, ou ſéduit la foibleſſe, ou corrompu l'innocence,

ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jesus-Christ à qui elles appartenoient & qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie; & si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son ame.

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public, & élevé en autorité, que d'abus autorisés! que d'injustices dissimulées! que de devoirs sacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux passions & aux intérêts d'autrui! que d'acceptions de personnes contre l'équité & la conscience! que d'entreprises injustes conseillées! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme

la ſource fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre ſiécle, de ces maux qui ſe perpétuent & qui paſſent des pères aux enfans; & vous ſerez ſurpris de voir que vos iniquités vous ont ſurvécu; & que long-tems même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes & de déſordres, qui ſe paſſoient ſur la terre! Et c'eſt ici, mes Frères, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité; & combien l'Evangile avoit raiſon d'appeller heureux ceux qui vivent dans l'obſcurité d'une condition privée; combien la Religion étoit ſage de nous inſpirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'eſt élevé qu'aux yeux des hommes, & de nous recommander ſi ſouvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exemt de tous ces vices que nous venons de parcourir, & attaché depuis long-tems aux devoirs de la vie chrétienne, vous pré-

ſumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce ſera là le jour du triomphe & de la gloire des Juſtes; le jour qui juſtifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modeſtie, de délicateſſe de conſcience, qui avoient fourni au monde tant de cenſures & de dériſions profanes : ſans doute le Juſte paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur; mais il y paroîtra, & ſes juſtices mêmes ſeront jugées : vos vertus, vos œuvres ſaintes ſeront expoſées à cette diſcuſſion rigoureuſe. Le monde, qui refuſe ſouvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde auſſi quelquefois légérement aux ſeules apparences de la vertu. Il eſt tant de Juſtes qui s'abuſent eux-mêmes, & qui ne doivent ce nom & cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement Tyr & Sidon que je viſiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'eſt-à-dire, ces pécheurs dont les crimes

ſembloient les confondre avec les infidèles & les habitans de Tyr & de Sidon; je porterai la lumière de mes jugemens juſques dans Jéruſalem: c'eſt-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je ſonderai les motifs de ces œuvres ſaintes, qui ſembloient vous égaler aux ames les plus fidelles de la ſainte Jéruſalem: *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.* *Sophon. 1. 12.*

Je remonterai juſqu'au premier motif de cette converſion qui fit tant de bruit dans le monde; & l'on verra ſi je n'en trouverai pas la ſource dans quelque dépit ſecret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vûes ſecrettes de faveur & d'élévation, plutôt que dans la haine du péché, & dans l'amour de la juſtice: *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'oppoſerai ces libéralités répandues dans le ſein des pauvres, ces viſites de miſéricorde, ce zèle pour les entrepriſes de piété, cette protection accordée à mes ſerviteurs; avec les complaiſances, les deſirs d'eſtime, l'oſtentation, les vûes humaines qui les ont infectées: & peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront

plutôt les fruits de l'orgueil, que les ſuites de la grace, & l'ouvrage de mon Eſprit : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

Je rappellerai cette ſuite de Sacremens, de prières, de pratiques ſaintes, dont vous aviez fait une ſorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun ſentiment de foi & de componction ; & vous ſaurez ſi la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de diſpoſition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi, autant d'infidélités pour leſquelles vous ſerez jugé ſans miſéricorde : *Scrutabor Jeruſalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde & des plaiſirs, cette ſingularité de conduite, cette affectation de modeſtie & de régularité : & peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament, & de pareſſe, que de foi, & que dans une vie plus régulière & plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conſervé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicateſſes de ſenſualité, & en

un mot, tous les panchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur & de confiance, & à éclater si vivement contre les déréglemens & les foiblesses de vos frères : & peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un panchant de censurer & de médire, une ardeur indiscrette, un zèle d'ostentation & de vanité; & loin de vous trouver zélé pour ma gloire & pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi, qu'injuste, dur, malin, & téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, & pour l'instruction des Fidèles, & qui vous avoient attiré les bénédictions des Justes, & les acclamations même des mondains; & peut-être que la complaisance, la recherche éternelle

de vous-même, le desir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissemens humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme & les fruits de l'orgueil ; & que je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! & alors que d'œuvres sur lesquelles j'avois compté, se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ! & de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, & qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes Frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre, mes Frères ? il n'est venu que pour les sauver, & ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces ames justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la prati-

que des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin ; ces ames exposées à la lumière de Dieu, paroîtront tiédes, sensuelles, imparfaites, & peut-être criminelles : & vous qui vivez dans les périls & les plaisirs du monde ; vous qui ne donnez à la Religion & au salut, que les momens les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation & d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejettés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois verd est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec ? & si le juste est à peine sauvé ; je ne dis pas le pécheur, car il est déja jugé ; mais l'ame mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mau-

vais, & que votre ſeul péché c'eſt l'indolence & la pareſſe. Ah! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jeſus-Chriſt. Vous verrez ſi le témoignage de votre conſcience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit preſque rien à dire aux pieds d'un Confeſſeur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la juſtice de Dieu vous avoit toujours livré. Vous verrez par la frayeur où ſont les Juſtes, ce que vous devez craindre pour vous-même; & ſi la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conſcience, ou la fauſſe ſécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie ſaint Auguſtin, ſi je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme vous me le découvrirez alors! *O ſi jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* ſi je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent; me défier de ces exemples qui me raſſurent, de ces uſages qui me calment, de ces louanges qui me ſéduiſent, de cette élévation & de ces titres qui m'abuſent, de ces talens qui

m'éblouiſſent, de ces complaiſances d'un guide ſacré, qui font toute ma ſureté; de cet amour de moi-même, qui eſt la ſource de toutes mes erreurs, & que je puſſe m'enviſager tout ſeul à vos pieds dans votre lumière: ô mon Dieu! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même? *O ſi jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* & quelles meſures ne prendrois-je pas en me confondant en votre préſence, pour prévenir la confuſion publique de ce jour redoutable, où les conſeils des cœurs & les ſecrets des penſées ſeront manifeſtés? Car, mes Frères, non-ſeulement le pécheur ſera montré à lui-même, il ſera encore montré à toutes les créatures.

DEUX déſordres naiſſent dans le monde du mélange des bons & des méchans inévitable ſur la terre. Premiérement, à la faveur de ce mélange, le vice caché ſe dérobe à la honte publique qui lui eſt dûe; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur eſt ſouvent élevé en hon- II. PARTIE.

neur, & occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abbaiſſement & rampe à ſes pieds comme un eſclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifeſtation, qui réparera ce double déſordre. En premier lieu, les pécheurs ſeront diſcernés des Juſtes, par l'expoſition publique de leur conſcience. En ſecond lieu, ils ſeront diſcernés par leur ſéparation d'avec eux, & par la différence des rangs & des places qui leur ſeront aſſignées dans les
Matth. 25. 32. airs : *Et ſeparabit eos ab invicem, ſicut paſtor ſegregat oves ab hœdis.* Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confuſion dont ſera couverte l'ame criminelle, lorſqu'elle ſera montrée à toutes les créatures, & que tous ſes vices les plus ſecrets ſeront expoſés au grand jour; il n'y a qu'à faire attention : premiérement, au nombre & au caractère des ſpectateurs qui ſeront témoins de ſa honte; ſecondement, aux ſoins qu'elle avoit pris de cacher ſes foibleſſes & ſes diſſolutions aux yeux des hommes lorſqu'elle

étoit ſur la terre ; troiſiémement enfin, à ſes qualités perſonnelles qui rendront encore ſa confuſion plus profonde & plus accablante.

Repréſentez-vous donc ici, mes Frères, l'ame criminelle devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, environné des Anges & des hommes ; les Juſtes, les pécheurs, ſes proches, ſes ſujets, ſes maîtres, ſes amis, ſes ennemis, tous les yeux attachés ſur elle, préſens à la diſcuſſion terrible que le juſte Juge fera de ſes actions, de ſes deſirs, de ſes penſées ; forcés malgré eux d'aſſiſter à ſon jugement, & d'être témoins de la juſtice de la ſentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les reſſources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confuſion, manqueront en ce jour à l'ame infidelle.

Première reſſource. Sur la terre, lorſqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris; tout a roulé ſur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naiſſance : on a pu même s'éloigner d'eux dans la ſuite des tems, pour ne pas

retrouver ſans ceſſe dans leurs yeux, le ſouvenir & le reproche de notre honte paſſée : on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déja perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes aſſemblés entendront l'hiſtoire ſecrette de vos mœurs & de votre conſcience : vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des ſpectateurs, chercher de nouvelles contrées & fuir comme Caïn dans le déſert. Chacun ſera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant ſur ſon front l'écrit de ſa condamnation & l'hiſtoire de toute ſa vie, obligé de ſoutenir les yeux de l'Univers & toute la honte de ſes foibleſſes. Il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puiſſe aller ſe cacher aux regards publics : la lumière de Dieu, la gloire ſeule du Fils de l'homme remplira le ciel & la terre; & dans ces vaſtes eſpaces qui feront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde reſſource. Sur la terre,

lors même que notre honte eſt publique, & qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'eſprit des hommes, il ſe trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'eſtime & le commerce nous dédommage en quelque ſorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à ſoutenir le déchaînement de la cenſure publique. Mais aujourd'hui la préſence de nos amis ſera l'objet le plus inſupportable à notre honte. S'ils ſont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaiſirs communs, & nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence : s'ils ſont juſtes, comme les ſaints ont l'œil ſimple & qu'ils nous avoient cru des enfans de lumière, ah ! ils nous reprocheront leur bonne-foi abuſée, leur amitié ſéduite. Vous aimiez le Juſte, nous diront-ils, & vous haïſſiez la juſtice : vous protégiez la vertu, & dans votre cœur vous mettiez le vice ſur le trône : vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la ſureté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, & vous ne cherchiez pas

le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur : ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé & plus recherché que nous-mêmes !

Et voilà la troisiéme ressource, qui manquera à la confusion de l'ame criminelle. Car s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent; du moins il est des personnes indifférentes, que nos fautes ne blessent pas, & ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférens. Les Justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, & à les adoucir aux yeux des hommes, lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente : les Justes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence & de cette miséricorde, qu'ils avoient exercée envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophéte ; l'insulteront ; demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant ; entreront dans le

zèle & dans les intérêts de sa justice; & devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se mocquant, dit le Prophéte: Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours & sa confiance dans le Seigneur, & qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité & dans le mensonge: *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.* Voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des Justes comme une folie; & qui se faisoit dans la faveur des Grands, dans la vanité des titres & des dignités, dans l'étendue des terres & des possessions, dans l'estime & les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair & de sang, ausquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins & ses peines? qu'ils paroissent ici pour le soutenir & pour le défendre; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam?.... surgant, & opitulentur vobis, & in necessitate*

Ps. 51. 9.

Deut. 32. 37. 38.

vos protegant. Les pécheurs ne feront pas plus indulgens à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils feront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera ; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentimens de cruauté & de fureur pour leurs frères : & ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages ausquels le nom de Jesus-Christ n'a pas été annoncé ; arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'éleveront contre vous, & vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile, & soutenus des secours de la foi & des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice ; & mis à profit pour leur salut, des graces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle

Telle ſera la confuſion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle ſe verra en même-tems le rebut du ciel & de la terre, l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui ſont inanimées, qu'il avoit forcées de ſervir à ſes paſſions, & qui gémiſſoient, dit ſaint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuſe ſervitude, s'éleveront contre elle à leur manière. Le ſoleil, de la lumière duquel elle avoit abuſé, s'obſcurcira, comme pour ne plus luire à ſes crimes ; les aſtres diſparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été aſſés long-tems témoins de ſes paſſions injuſtes : la terre s'écroulera ſous ſes pieds, comme pour jetter hors de ſon ſein un monſtre qu'elle ne pouvoit plus porter ; & l'Univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra inſenſatos*. Hélas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs ; la ſeule indifférence nous aigrit & nous bleſſe : ici, non-ſeulement tous les cœurs ſeront fermés à nos maux ; mais tous les ſpectateurs inſulteront

Sap. 5. 21.

à notre honte, & le pécheur n'aura plus pour lui que ſa confuſion, ſon déſeſpoir & ſes crimes. Première circonſtance de la confuſion de l'ame criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la ſeconde, dans les ſoins qu'on avoit pris de ſe déguiſer aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit ſur la terre. Car, mes Frères, le monde eſt un grand théâtre ; où chacun preſque joue un perſonnage emprunté : comme nous ſommes pleins de paſſions, & que toutes les paſſions ont toujours quelque choſe de bas & de mépriſable, toute notre attention eſt d'en cacher la baſſeſſe, & de nous donner pour ce que nous ne ſommes pas ; l'iniquité eſt toujours trompeuſe & diſſimulée. Ainſi toute votre vie, vous ſur-tout qui m'écoutez, & qui regardez la duplicité de votre caractère, comme la ſcience du monde & de la Cour ; toute votre vie n'avoit été qu'une ſuite de déguiſemens & d'artifices ; vos amis même les plus ſincères & les plus familiers ne vous connoiſſoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde ; vous changiez de caractère, de

ſentiment, d'inclination ſelon les conjonctures, & le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté & de ſageſſe ; & on n'y verra qu'une ame vile, ſans droiture, ſans vérité, & dont la plus grande vertu avoit été de cacher ſon indignité & ſa baſſeſſe.

Vous encore, ame infidèle, qu'un ſexe plus jaloux de l'honneur avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foibleſſes à la connoiſſance des hommes, vous étiez ſi habile pour vous épargner la honte d'une ſurpriſe ; vous preniez de ſi loin & ſi ſurement vos meſures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne-foi peut-être d'un Confeſſeur : vous n'auriez pas ſurvécu à un accident qui eût trahi là-deſſus vos précautions & vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophéte, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme diſſipera en ce grand jour, du ſeul ſouffle de ſa bouche. J'aſſemblerai, dit le Seigneur, autour de vous devant les nations

assemblées tous vos amans profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.* Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; ce trafic honteux de protestations & de sermens, dont vous vous serviez pour fournir en même-tems à des passions différentes, & pour endormir leur crédulité : ils les verront, & remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader ; mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, & incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos,.... & videbunt omnem turpitudinem tuam.* Et tout cela se passera aux yeux de l'Univers ; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conservés ; de vos proches, qui ne connoissoient pas le deshonneur dont vous les couvriez ; de ce Confesseur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit si fort compté

Ezech. 16. 37.

Ibid.

ſur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abîmes aſſés profonds, où ne voulût alors ſe cacher l'ame infidèle ? Car dans le monde, les hommes ne voyent jamais de nos vices que les dehors & les ſcandales ; & cette confuſion nous eſt commune avec ceux qui ſe trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, on verra vos foibleſſes dans votre cœur même, c'eſt-à-dire, leur naiſſance, leurs progrès, leurs motifs les plus ſecrets, & mille circonſtances honteuſes & perſonnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce ſera là une confuſion qui vous ſera propre, & que vous ne partagerez avec perſonne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin, la dernière circonſtance qui rendra la honte du pécheur accablante, ſeront ſes qualités perſónnelles.

Vous paſſiez pour ami fidèle, ſincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéreſſé, ſans foi, ſans honneur, ſans probité, ſans conſcience, ſans caractère. Vous

vous étiez donné pour une ame forte, & au-dessus des foiblesses vulgaires ; & vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, & des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intégre, & d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs & la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique & rampante ; & des vûes de fortune & d'intérêt, avoient mille fois trahi en secret votre fidélité & corrompu votre innocence : vous paroissiez orné de sainteté & de justice : vous vous étiez toujours revétu de la ressemblance des Justes : on vous croyoit l'ami de Dieu & l'observateur fidèle de sa loi ; & cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez sous le voile de la Religion une conscience souillée, & des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus surement à vos fins. Ah ! vous

allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'Univers ; ceux qui vous avoient vû ſur la terre, ſurpris de votre nouvelle deſtinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'eſpérance de l'hypocrite ſera alors confondue : vous aviez joui injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſerez connu, & Dieu ſera vengé. Enfin, mais oſerai-je le dire ici, & révéler la honte de mes frères ? vous étiez peut-être diſpenſateur des choſes ſaintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié ; vous paroiſſiez tous les jours dans le ſanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs & des ſacrifices ſans tache ; on vous confioit le ſecret des conſciences ; vous ſouteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la ſageſſe parmi les parfaits : & ſous ce que la Religion a de plus auguſte & de plus ſaint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez un impoſteur, un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu ; vous enſeigniez les autres, & vous

ne vous enſeigniez pas vous-même : vous inſpiriez de l'horreur pour les idoles, & vous ne comptiez vos jours que par vos ſacriléges. Ah ! le myſtère d'iniquité ſera donc révélé, & l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathême du ciel, & la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Frères, toute la confuſion dont ſera accablée l'ame criminelle. Et ce ne ſera pas ici une confuſion paſſagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à eſſuyer que la première honte d'une faute : les bruits tombent peu à peu : de nouvelles avantures prennent enfin la place des nôtres, & le ſouvenir de nos chûtes s'éteint & s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement ſur l'ame criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événemens qui faſſent perdre de vûe ſes crimes & ſon opprobre : rien ne changera plus : tout ſera fixe & éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, elle le paroîtra durant l'éternité toute entière : le caractère même de ſes

tourmens publiera ſans ceſſe la nature de ſes fautes, & ſa honte recommencera tous les jours avec ſon ſupplicė. Mes Frères, les réflexions ſont ici inutiles ; & s'il vous reſte encore quelque foi, c'eſt à vous à ſonder votre conſcience, & à prendre dès ce moment des meſures pour ſoutenir la manifeſtation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confuſion publique dont ſera couvert le pécheur ; que ne puis-je vous expoſer ici quelle ſera la gloire & la conſolation du véritable Juſte, lorſqu'on étalera aux yeux de l'Univers, les ſecrets de ſa conſcience & tout le myſtère de ſon cœur ; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu ſeul ; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches & des ſouillures, & dont ſon humilité lui avoit dérobé toute la ſainteté & l'innocence ; de ce cœur, où Dieu ſeul avoit toujours fait ſa demeure, & qu'il avoit pris plaiſir d'orner & d'enrichir de ſes dons & de ſes graces ! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des ſpectateurs ce ſan-

ctuaire divin, juſques-là ſi impénétrable, lorſque le voile en ſera ôté ! que de fervens deſirs ! que de victoires ſecrettes ! que de ſacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémiſſemens ! que de tranſports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-deſſus de tous ces vains objets qui forment tous les deſirs, & toutes les eſpérances des hommes ! On verra alors que rien n'étoit plus grand & plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juſte, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles, parcequ'elles l'étoient à nos paſſions, & dont on mépriſoit tant la vie obſcure & retirée. On verra que ce qui ſe paſſoit dans le cœur d'une ame fidèle, avoit plus d'éclat & de grandeur que tous ces grands événemens qui ſe paſſent ſur la terre, méritoit ſeul d'être écrit dans les livres éternels, & offroit aux yeux de Dieu un ſpectacle plus digne des Anges & des hommes, que les victoires & les conquêtes qui rempliſſent ici-bas la vanité des hiſtoires, auſquelles on éléve des monumens pompeux

pour en éterniser le souvenir, & qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil & des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour: le vice dérobé ici-bas à la honte publique, & la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde, du mélange des bons & des méchans, est l'inégalité de leurs conditions, & l'injuste échange de leurs destinées. Il est du siécle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère: les Justes, comme un argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses & les plus méprisables; au lieu que les pécheurs & les mondains, figurés par l'or & par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, & dans les lieux les plus éminens. Or c'est un désordre; & quoique par-là les bons soient exercés, & les pécheurs endurcis; quoique cette confusion de biens & de maux entre dans l'ordre de la Provi-

dence ; & que par des routes & des ménagemens impénétrables, Dieu s'en ſerve pour conduire à ſes fins le juſte & le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétabliſſe toute
Ephes. 1. 10. choſe : *Per ipſum inſtaurare omnia ;* & qu'on voye enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui ſert le Seigneur, d'avec celui qui le mépriſe :
Malach. 3. 18. *Quid ſit inter juſtum & impium ; & inter ſervientem Deo, & non ſervientem ei.* Or voilà le ſpectacle de ce dernier jour : l'ordre ſera rétabli ; les bons ſéparés des méchans ; les uns placés à la droite, & les autres à la gauche :
Matth. 25. 33. *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hædos autem à ſiniſtris.*

Séparation, premiérement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable ſcène, votre nom, votre naiſſance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit-là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera ſeulement ſi vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne ſéparera pas le Prince, du Sujet ;

le Noble, du Roturier; le Pauvre, du Puiſſant; le Conquérant, du Vaincu: mais la paille, du bon grain; les vaſes d'honneur, des vaſes de honte; les boucs, des brebis: *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hœdos autem à ſiniſtris.*

On verra le Fils de l'homme, parcourant des yeux, du haut des airs, les Peuples & les Nations confondues & aſſemblées à ſes pieds; reliſant dans ce ſpectacle l'hiſtoire de l'Univers, c'eſt-à dire, des paſſions ou des vertus des hommes: on le verra raſſembler ſes élus des quatre vents; les choiſir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfans d'Iſrael diſperſés dans l'Univers; expoſer l'hiſtoire ſecrette d'un Peuple ſaint & nouveau; produire ſur la ſcène des héros de la Foi, juſques-là inconnus au monde; ne plus diſtinguer les ſiécles par les victoires des conquérans, par l'établiſſement ou la décadence des empires, par la politeſſe ou la barbarie des tems, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires ca-

chées des Justes sur leurs passions ; par l'établissement de son régne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel & une nouvelle terre, & réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint & un peuple réprouvé, aux boucs & aux brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père, de l'enfant; l'ami, de son ami; le frère, de son frère : l'un sera pris, & l'autre laissé. La mort qui nous ravit les personnes chères, & qui nous fait pousser tant de soupirs & verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami ; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisiémement, ignomi-

nieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule : on est si touché lorsque dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premières places ; nos services oubliés ; & ceux que nous avions toujours vûs audessous de nous, élevés & placés sur nos têtes ; mais c'est dans ce grand jour, où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, & la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un Juste dont vous aviez peut-être, ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies ; un Fidèle, qui peut-être étoit né votre sujet ; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins & de son indigence ; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, & sur les

ruines duquel vos intrigues & vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejetté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes Frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un Sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis; & le Chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le Laïque s'élevera comme un aigle autour du corps, & le Ministre de Jesus-Christ restera couvert de honte & d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, & le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siécle sera chassé du côté des animaux immondes; & l'idiot, qui ne savoit pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire & de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites;

& la sœur de Moyse, & l'épouse de Jesus-Christ, sera séparée du camp & des tentes d'Israel, & paroîtra couverte d'une lépre honteuse : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'ame infidèle. Ce ne sera pas assés de l'accabler sous le poids de son infortune; vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des Justes qui lui seront préférés, & qu'elle verra portés par les Anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'Univers, mes Frères! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du Royaume de Jesus-Christ, & les Justes entiérement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, & l'Eglise des premiers nés, dont les noms étoient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchans, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi, & trembler leur innocence. C'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles & les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'ê-

tre les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les miniſtres involontaires de leurs paſſions. C'eſt alors que tous les liens de ſociété, d'autorité, ou de dépendance qui les attachoient ici-bas aux impies & aux mondains, étant rompus, ils ne diſont plus avec le Prophéte : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil & notre demeure ? notre ame ſéche de douleur à la vûe des crimes & des prévarications dont la terre eſt infectée. C'eſt alors enfin que leurs pleurs ſe changeront en joie, & leurs gémiſſemens en actions de graces ; ils paſſeront à la droite comme des brebis, & la gauche ſera pour les boucs & pour les impies : *Et ſtatuet oves quidem à dextris ſuis, hædos autem à ſiniſtris.*

La diſpoſition de l'Univers ainſi ordonnée ; tous les peuples de la terre ainſi ſéparés ; chacun immobile à la place qui lui ſera tombée en partage ; la ſurpriſe, la terreur, le déſeſpoir, la confuſion peinte ſur le viſage des uns ; ſur celui des autres la joie, la ſérénité, la confiance ; les yeux des Juſtes levés en haut vers le Fils de l'homme d'où ils attendent leur déli-

vrance ; ceux des impies fixés d'une manière affreuſe ſur la terre, & perçant preſque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déja la place qui leur eſt deſtinée : le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; & ſe tournant du côté de ceux qui ſeront à ſa droite, avec un air plein de douceur & de majeſté, & ſeul capable de les conſoler de toutes leurs peines paſſées, il leur dira, *Venez, les bénis de mon Père, poſſéder le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement des ſiècles.* Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut & la portion la plus inutile du monde ; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne ſubſiſtoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, & que tout a fini dès que votre nom a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers & voyageurs ; ſuivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire & de ma félicité, comme vous m'aviez ſuivi dans celles de mes humiliations & de mes ſouffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un inſtant ;

Matth. 25. 34.

le bonheur dont vous allez jouir ne
Ibid. finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi.*

Puis se tournant à la gauche, la vengeance & la fureur dans les yeux, lançant çà & là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un Prophéte, qui entrouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il dira, non comme sur la croix, Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font: mais, Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à satan & à ses anges: vous étiez les élus du monde; vous êtes maudits de mon Père: vos plaisirs ont été rapides & passagers; vos peines seront éternelles:
Matth. 25. 41. *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.* Les Justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le Cantique céleste: Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, & vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront

l'auteur de leur être, & le jour fatal qui présida à leur naissance ; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs & de leur perte. Les abîmes s'ouvriront ; les cieux s'abaisseront : les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Voilà un partage qui ne changera plus. Ibid. ℣. 46.

Après un récit si formidable, & si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles, que Moyse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles & les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi. Enfans d'Israel, leur disoit ce sage Législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction & une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem & maledictionem* ; une bénédiction, si vous obéissez aux commandemens du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* ; Deut. 11. 26. Ibid. ℣. 27.

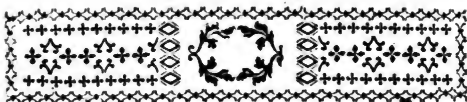
& une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, & ambulaveritis post deos alienos.*

Voilà, mes Frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter & à vous déclarer : voilà la gauche & la droite ; les promesses, & les menaces ; les bénédictions, & les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; ou vous serez du côté de satan & de ses anges, ou vous serez Elus avec Jesus-Christ & ses Saints ; il n'y a point ici de milieu : je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, & celle qui méne à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? & de quel côté vous trouveriez-vous, si vous paroissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable ? On meurt comme on a vécu ; craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les Justes, si vous vou-

lez dans ce dernier jour être placé à la droite, & monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les Afflictions.

Beatus, qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de chûte & de ſcandale. Matth. 11. 6.

SIRE,

C'EST donc un bonheur, & un bonheur rare, de n'être point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Mais qu'y avoit-il, & que pouvoit-il y avoir dans celui qui eſt la Sageſſe même, la ſplendeur du Père, & l'image ſubſtantielle de toutes les perfections; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour

pour les hommes un ſujet de ſcandale ? Sa croix, mes très-chers Frères, oui ſa croix, qui fut autrefois le ſcandale du Juif, & qui eſt & ſera, dans toute la ſuite des ſiécles, le ſcandale de la plupart des Chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur eſt le ſcandale de la plupart des Chrétiens, je n'entends pas ſeulement la croix qu'il a portée ; j'entends ſur-tout celle qu'il nous oblige de porter à ſon exemple, ſans laquelle il refuſe de nous reconnoître pour ſes diſciples, & de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'eſt entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, & ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que puiſqu'il falloit qu'il ſouffrît, ſes ſouffrances euſſent été pour nous comme un titre d'exemption, & nous euſſent mérité le privilége de ne point ſouffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Frères. La ſeule choſe qui dépende de nous, c'eſt de rendre nos ſouffrances méritoires : mais ſouffrir, ou ne pas ſouffrir, n'eſt point laiſſé à notre choix. La Providence a diſpen-

sé avec tant de sagesse les biens & les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix & des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parceque ce n'est pas ici le tems des consolations, mais le tems des peines : l'élévation a ses assujettissemens & ses inquiétudes ; l'obscurité, ses humiliations & ses mépris ; le monde, ses soucis & ses caprices ; la retraite, ses tristesses & ses ennuis ; le mariage, ses antipathies & ses fureurs ; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies ; la piété elle-même, ses répugnances & ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces & d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrettes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place : les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur : & de peur que notre exil ne nous devienne trop ai-

mable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances : toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines : jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauroient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la foiblesse de notre propre cœur, l'excuse de nos sensibilités & de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions ; tantôt enfin, dans les obstacles qu'elles nous paroissent mettre à notre salut : c'est-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop foibles pour soutenir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives ; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le

prétexte de la propre foiblesse ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les régles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, & apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement ; hélas ! ils sont si rares sur la terre, & le dégoût les suit de si près : c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, est d'alléguer leur propre foiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue & on se plaint, qu'on n'est pas né assés fort pour y conserver un cœur soumis & tranquille ; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible ; que ce caractère nous sauve bien des peines & des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un

cœur à notre gré ; que la religion ne rend pas durs & philoſophes, ceux qui ſont nés avec des ſentimens plus tendres & plus humains ; & que le Seigneur eſt trop juſte, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illuſion ſi commune, & ſi indigne de la piété ; remarquez d'abord, mes Frères, que lorſque Jeſus-Chriſt a ordonné à tous les Fidèles de porter avec ſoumiſſion & avec amour les croix que ſa bonté nous ménage, il n'a pas ajoûté que cet ordre ſi juſte, ſi conſolant, ſi conforme à ſes exemples, ne regarderoit que les ames dures & inſenſibles. Il n'a pas diſtingué entre ſes Diſciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions avoient rendus plus fermes & plus conſtans, de ceux que la tendreſſe & l'humanité avoient fait naître plus ſenſibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience & d'une inſenſibilité qui ne leur coûte preſque rien, & en diſpenſer les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ſes régles divines

ſont des remédes ; & plus nous en paroiſſons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles ſont faites pour nous, & nous deviennent néceſſaires. C'eſt parceque vous êtes foible, & que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, & plus révolté contre les ſouffrances, que le Seigneur doit vous faire paſſer par des tribulations & des amertumes ; car ce ne ſont pas les forts qui ont beſoin d'être éprouvés, ce ſont les foibles.

En effet, qu'eſt-ce qu'être foible & ſenſible ? C'eſt s'aimer exceſſivement ſoi-même ; c'eſt donner preſque tout à la nature, & rien à la foi ; c'eſt ſe laiſſer conduire par la vivacité de ſes panchans ; & ne vivre que pour jouir de ſon repos & de ſoi-même, comme de la ſeule félicité de l'homme. Or dans cet état, & avec ce fonds exceſſif d'amour du monde & de vous-même ; ſi le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foibleſſe ; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde inſipide ; s'il ne vous préparoit des pertes & des chagrins,

qui vous font une bienséance de la régularité & de la retraite ; s'il ne renversoit certains projets, qui laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls ; s'il ne vous plaçoit en certaines situations, où des devoirs tristes & inévitables occupent vos plus beaux jours ; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foiblesse & vous, une barrière qui vous retient & qui vous arrête : hélas ! votre innocence auroit bientôt fait naufrage : vous auriez bientôt abusé de la paix & de la prospérité ; vous, qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions & des peines. Et puisque affligé, & séparé du monde & des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu ; que seroit ce si une situation plus heureuse ne laissoit plus d'autre frein à vos desirs, que vous-même ? la même foiblesse, & le même poids d'amour propre, qui nous rend si sensibles à la douleur & à l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs & des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragemens & nos murmures, d'a-

vouer que nous ſommes foibles, & peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foibleſſe de notre cœur ne vient que de la foibleſſe de notre foi : une ame chrétienne doit être une ame forte ; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des perſécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne ſauroit être abbattue : on peut lui ravir ſes biens, ſa réputation, ſon repos, ſa fortune, ſa vie même ; mais on ne peut lui ravir le tréſor de la foi & de la grace, qu'elle porte caché au fond de ſon cœur, & qui la conſole abondamment de toutes ces pertes frivoles & paſſagères. On peut lui faire répandre des larmes de ſenſibilité & de triſteſſe ; car la Religion n'éteint pas les ſentimens de la nature : mais ſon cœur déſavoue à l'inſtant ſa foibleſſe, & fait de ſes larmes charnelles, des larmes de pénitence & de piété. Que dis-je ? une ame chrétienne ſe réjouit même dans les tribulations : elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu ſur elle, comme le

gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jesus-Christ, & qui dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre foible, & révolté contre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi & n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres & plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, & non pour excuser leur révolte & leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Evangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité, qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui soutient & qui console : les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parceque la grace y trouve plus d'accès : les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du

cœur ; & ne pouvoir ſe ſoumettre à Dieu, ni ſe conſoler dans ſes peines, ce n'eſt pas être tendre & ſenſible ; c'eſt être farouche & déſeſpéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force ; & ſi vous n'en avez pas aſſés pour ſoutenir avec ſoumiſſion les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas aſſés non plus pour l'obſervance des autres devoirs que la doctrine de Jeſus-Chriſt vous preſcrit. Il faut de la force pour pardonner une injure ; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient ; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît ; pour s'arracher à des plaiſirs où tous nos panchans nous entraînent ; pour réſiſter à des exemples que la foule autoriſe, & dont l'uſage a preſque fait des loix. Il faut de la force pour uſer chrétiennement de la proſpérité ; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périſſables, détaché de tout lorſqu'on poſſéde tout, plein de

desir pour le ciel au milieu de tous les plaisirs & de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même ; pour réprimer un desir qui s'éléve ; pour étouffer un sentiment qui plaît ; pour ramener sans cesse à la régle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul, qui ne suppose une ame forte & généreuse : par-tout, il faut se faire violence à soi-même : par-tout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher ; une vigne où il faut porter le poids du jour & de la chaleur ; une carrière où il faut vaillamment & continuellement combattre : en un mot, le Disciple de Jesus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu, & jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant; & si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous ; & qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais

encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Frères, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme ses faveurs, avec poids & avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier & nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, & non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile & le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs, & jusqu'où va notre foiblesse; & comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, & non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appésantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances

étoient trop légères, & pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie ? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures ? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur & sa sûreté que dans les larmes & le sang des sujets qui l'adorent? Est il un maître envieux & chagrin, & qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves ? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux ? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit & qu'il nous châtie : sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste & éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parcequ'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris & des souffrances de son malade, mais qui malgré ses cris,

coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux & plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère ; & il faut bien que les afflictions nous soient utiles & nécessaires, puisqu'un Dieu si bon & si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, & sentoit renouveller toute sa tendresse pour ses frères, dans le tems même qu'il affectoit de leur parler plus durement, & qu'il feignoit de ne pas les connoître: *Quasi ad alienos duriùs loquebatur, ... avertitque se parumper, & flevit.* C'est ainsi que Jesus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers & ses frères : il nous frappe & nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour : il ne peut soutenir long-tems ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger: ses graces viennent bientôt adoucir ses coups : il se montre bientôt tel qu'il est ; &

Gen. 42. 7. 24.

son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur & de colère : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur, ... avertitque se p●rumper, & flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie & si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse ?

N'accusons donc de nos impatiences & de nos murmures, que la corruption, & non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfans, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des vieillards, succombant déja sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveller leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre ? Vous êtes foible ? Mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la foi, & à la Religion de Jesus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connoître en vous combien la grace est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de

force & de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grace ; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins & à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles ; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, & pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des Sages & des Philosophes. Ses Disciples n'étoient que de foibles agneaux, lorsqu'il les envoya dans l'Univers, & qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luces, les Céciles, rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse à la force de sa grace, & à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumière & la puissance de la foi ; & si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde & de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos

murmures, feroit la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse, qui cherche dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines: je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les méprise. Laissez-moi, Seigneur, cette raison foible & timide, ce cœur tendre & sensible, qui paroît si peu propre à soutenir ses tribulations & ses peines; augmentez seulement vos consolations & vos graces. Plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foiblesse; plus les enfans du siécle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les ames les plus foibles & les plus timides, à ce point de constance & de fermeté où toute la philosophie n'avoit jamais pu atteindre, & tirer leur force de leur foiblesse même. Premier prétexte, pris dans la foiblesse de l'homme, confondu: il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès & du carac-

tere des afflictions elles-mêmes.

II. PARTIE. RIen n'eſt plus ordinaire aux perſonnes que Dieu afflige, que de juſtifier leurs plaintes & leurs murmures, par l'excès & le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne reſſemblent point à celles des autres; & de peur que l'exemple de leur fermeté & de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour juſtifier celle de nos diſpoſitions & de notre conduite. On ſe perſuade qu'on porteroit avec réſignation des croix d'une autre nature; mais que celles dont le Seigneur nous accable, ſont d'un caractère à ne recevoir aucune conſolation; que plus on examine ce qui ſe paſſe parmi les hommes, plus on trouve ſon malheur ſingulier, & ſa ſituation preſque ſans exemple; & qu'il eſt difficile de conſerver la patience & l'égalité dans un état, où le hazard paroît avoir raſſemblé pour nous ſeuls, mille circonſtances déſolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour propre une ſi foible défenſe, & ſi indigne de la foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroiſſent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard; plus nous devons y découvrir les ordres ſecrets & impénétrables d'un Dieu ſinguliérement attentif ſur notre deſtinée; plus nous devons préſumer que ſous des événemens ſi nouveaux, il cache ſans doute des vûes nouvelles, & des deſſeins ſinguliers de miſéricorde ſur notre ame; plus nous devons nous dire à nous-mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laiſſer périr avec la multitude, qui eſt le parti des réprouvés, puiſqu'il nous méne par des voies ſi ſingulières & ſi peu battues. Cette ſingularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une diſtinction qui nous conſole: il a toujours conduit les ſiens, en matière d'afflictions, comme ſur tout le reſte, par des voies nouvelles & extraordinaires. Quelles avantures triſtes & ſurprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joſeph, d'un Moïſe, d'un Job? Suivez de ſiécle en

ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, vous y trouverez toujours dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne ſai quoi d'incroyable & de ſingulier, qui a même révolté depuis, la crédulité des âges ſuivans. Ainſi, moins vos afflictions reſſemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des Elus de Dieu : elles ſont marquées du caractère des Juſtes : elles entrent dans cette tradition de calamités ſingulières, qui forment leur hiſtoire depuis le commencement des ſiécles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroiſſoit aſſurée ; des villes imprenables tombées à la préſence ſeule de nos ennemis ; des Etats, & des Provinces conquiſes ſur nous ; un Royaume le plus floriſſant de l'Europe frappé de tous les fléaux que Dieu peut verſer ſur les Peuples dans ſa colère ; la Cour remplie de deuil, & toute la Race royale preſque éteinte : voilà, SIRE, ce que le Seigneur, dans ſa miſéricorde, réſervoit à votre piété, & les malheurs ſinguliers qu'il vous préparoit, pour purifier les proſpérités d'un

régne le plus glorieux dont il ſoit parlé dans nos hiſtoires. Les événemens pompeux & ſinguliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la Monarchie & les autres Nations même ayent jamais vû ſur le trône ; la ſingularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne ſont deſtinés, par la ſoumiſſion & la conſtance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons ſoutenir, qu'à vous rendre un auſſi grand Saint, que vous avez été un grand Roi. Il falloit que tout fût ſingulier dans votre régne ; les proſpérités, & les malheurs ; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, & à votre piété devant Dieu. C'eſt un grand exemple que ſa bonté préparoit à notre ſiécle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous inſtruire & vous confondre en même-tems. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs & de vos peines : mais regardez au-deſſus de vous, & voyez ſi le ſujet eſt excuſable de ſe plaindre & de murmurer, tandis que le maître en-

core moins épargné, eſt ſoumis & tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime; plus il eſt attentif ſur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les ſuites des cauſes purement naturelles; & quoique tous les événemens ſoient conduits par les reſſorts ſecrets de ſa Providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire, que le Seigneur n'avoit pas des vûes particulières ſur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reſte des hommes. Mais dans la ſituation accablante & ſingulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous diſſimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux ſur vous ſeul, & que vous ne ſoyez l'objet ſingulier de ſes deſſeins de miſéricorde.

Or, quoi de plus conſolant dans nos peines? Dieu me voit: il compte mes ſoupirs; il péſe mes afflictions; il regarde couler mes larmes; il les rapporte à ma ſanctification éternelle. Depuis qu'il a appéſanti ſa main ſur moi d'une manière ſi ſingulière, & qu'il ſemble ne me laiſſer plus ici

bas de reſſource, je commence à devenir un ſpectacle plus digne de ſes ſoins & de ſes regards. Ah! ſi je jouiſſois encore d'une ſituation heureuſe & tranquille, il n'auroit plus les yeux ſur moi: il m'oublieroit; & je ſerois confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux ſur la terre. Aimables ſouffrances, qui, en me privant de tous les ſecours humains, me rendent mon Dieu, & en font l'unique reſſource de mes peines! précieuſes afflictions, qui en me faiſant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du ſouvenir & des miſéricordes de mon Seigneur!

Je pourrois vous répondre en ſecond lieu, que des calamités communes & paſſagères, n'auroient réveillé notre foi que pour un inſtant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille reſſources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune: les plaiſirs, les conſolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre ſans ceſſe à nos yeux, auroient bientôt charmé notre triſ-

tesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde & de ses vains amusemens; & notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flatent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs & de sa douleur. Mais le Seigneur en nous ménageant des chagrins où la Religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde : il a voulu mettre, entre notre foiblesse & nous, une barrière, que ni les tems, ni les événemens, ne pussent plus ébranler : il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il lisoit dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls, & à nous séparer du monde, n'iroit pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verroit consolés, nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; & que des afflictions passagères ne nous auroient fait que des Justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété

sur

ſur celle de nos ſouffrances : il a mis des peines fixes & conſtantes, pour garants de la conſtance de notre foi : & de peur qu'en laiſſant notre ame entre nos mains, nous ne la rendiſſions encore au monde, il a voulu la mettre en ſureté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous ſentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup, pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit juſques-là ſervi pour nous viſiter, n'avoient été pour nous, que des leçons foibles & impuiſſantes; & qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie ſi ſalutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu ! L'excès que je trouve dans mes peines eſt un excès de vos miſéricordes. Je ne penſe pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guériſon de ſes maux; & que la rigueur de vos coups, fait toute l'utilité & toute la ſureté de nos peines. Ce ſera donc déſormais ma plus douce conſolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Provi-

dence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas ; que vous mesurez vos rigueurs & vos remédes sur mes besoins, & non pas sur mes desirs ; & que vous avez plus d'égard à la sureté de mon salut, qu'à
Job. 6. 10. l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.*

Je pourrois vous répondre encore: Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines : mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions : mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses : comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir : voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité & la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes ; si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence & l'égarement de vos premières mœurs ; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois : reprochez hardiment au Seigneur son in-

justice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités: vous jugez de vos souffrances par vos panchans; mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel; & vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles, que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passagères, & ausquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, ame infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère: prenez garde, qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le tems de sa justice & de ses vengeances; & qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage, & qu'on n'engraisse avec tant

de ſoins, que parcequ'on les deſtine au ſacrifice, & que le glaive, qui va les égorger, & le bucher qui doit les conſumer, eſt déja tout prêt ſur l'autel. Il eſt terrible dans ſes dons comme dans ſa colère : & puiſqu'il faut que le crime ſoit puni, ou par des ſupplices paſſagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie ; rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur, & de vivre heureux ſur la terre.

Grand Dieu ! que ce ſoit donc ici pour moi le tems de vos vengeances: & puiſque mes crimes ne ſauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de ſatisfaire votre juſtice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions paſſagères, & dont la colère ne peut être appaiſée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, & les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ſes intérêts véritables. Je déſavoue, Seigneur, ces ſoupirs trop humains, que la triſteſſe de mon état

m'arrache tous les jours encore ; ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas : ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin & sans mesure. Soutenez seulement ma foiblesse ; & en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces graces qui consolent, & qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajoûter, mes Frères, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur ; que c'est la vivacité de nos passions, qui forme celle de nos souffrances ; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus ; qu'on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché ; & que l'excès de nos afflictions est toujours la peine

de l'excès de nos amours injuſtes. Je pourrois ajoûter, que tout ce qui nous regarde, nous le groſſiſſons toujours; que cette idée même de ſingularité dans nos malheurs, flate notre vanité, en même tems qu'elle autoriſe nos murmures; que nous ne voulons jamais reſſembler aux autres; que nous trouvons une manière de plaiſir ſecret à nous perſuader que nous ſommes ſeuls de notre eſpéce: nous voudrions que tous les hommes ne fuſſent occupés que de nos malheurs, comme ſi nous étions les ſeuls malheureux de la terre. Oui, mes Frères, les maux d'autrui ne ſont rien à nos yeux: nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne eſt preſque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille reſſources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, & dans le nombre des perſonnes attentives à nos beſoins, mille conſolations refuſées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une perſonne chère, il nous reſte dans la ſituation où la Pro-

vidence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse & dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs ; & que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes Frères, il n'est presque que les Grands & les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs & de leurs peines. Des infortunés, qui naissent & qui vivent dans la misère & dans l'accablement, passent dans le silence & dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de soulagement & de repos, leur redonne la sérénité & l'allégresse : les plus

légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances ; tandis qu'on voit ces ames heureuses & sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un seul desir contredit ; se faire de l'ennui & de la satiété même des plaisirs, un triste martyre ; trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels ; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent ; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes Frères, ce sont les Grands & les Puissans, qui seuls se plaignent; qui se croyent toujours les seuls malheureux ; qui n'ont jamais assés de consolateurs ; qui au plus léger contre-tems voyent rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang & leur fortune leur donne, mais encore tous ces Ministres pieux & éclairés, que l'estime publique distingue, & dont

les ſaintes inſtructions ſeroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auſquels toutes les reſſources du monde & de la Religion manquent, & auſquels auſſi elles ſeroient plus utiles. Mais, mes Frères, devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, & dont les malheurs ſont d'autant plus affreux, qu'ils ſont plus obſcurs & plus oubliés ; & alors on vous demandera, ſi c'étoit à vous à murmurer & à vous plaindre : on vous demandera, ſi vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des conſolations pour beaucoup d'autres : on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu, qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appeſantiſſoit ſa main ſur une infinité de malheureux : on vous demandera, s'ils avoient moins de droit aux biens & aux plaiſirs de la terre que vous ; ſi leur ame étoit moins noble & moins précieuſe devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous ?

Hélas! mes Frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toîts pauvres & dépourvûs, où la honte cache des misères si affreuses & si touchantes : allons dans ces aziles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées ; c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions ; c'est là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légéreté des nôtres ; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de graces, & que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoye, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu ! que le jugement des Grands & des Puissans sera formidable ; puisque outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions, qui auroient dû en sanctifier encore l'usage & en expier les abus, devien-

dront elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, & pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

IL est assés surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, & que des Chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse & la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste : & lorsque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel & de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit & révol- III. PARTIE.

tent le cœur, loin de rappeller à l'ordre & au devoir ; & qu'il faut être tranquille pour penſer à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſage peu chrétien des afflictions, c'eſt ici le plus inſenſé & le plus coupable. Le plus coupable; car c'eſt blaſphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des ſituations incompatibles avec votre ſalut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre deſtinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de ſalut & de ſanctification : tous ſes deſſeins ſur nous ſe rapportent à cette fin unique : tout ce que nous ſommes même dans l'ordre de la nature, notre naiſſance, notre fortune, nos talens, notre ſiécle, nos dignités, nos protecteurs, nos ſujets, nos maîtres, tout cela, dans ſes vûes de miſéricorde ſur nous, eſt entré dans les deſſeins impénétrables de notre ſanctification éternelle. Tout

ce monde viſible lui-même, n'eſt fait que pour le ſiécle à venir; tout ce qui paſſe a ſes rapports ſecrets avec ce ſiécle éternel, où rien ne paſſera plus: tout ce que nous voyons n'eſt que la figure & l'attente des choſes inviſibles. Le monde n'eſt digne des ſoins d'un Dieu ſage & miſéricordieux, qu'autant que par des rapports ſecrets & adorables, ſes diverſes révolutions doivent former cette Egliſe du ciel, cette aſſemblée immortelle d'Elus, où il ſera éternellement glorifié : il n'agit dans le tems que pour l'éternité : il eſt même en cela le modèle que nous devons ſuivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des ſituations, non-ſeulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui ſont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'eſt en faire un Dieu temporel, & blaſphémer contre ſa ſageſſe adorable.

Mais non-ſeulement rien n'eſt plus coupable que ce prétexte; je dis encore que rien n'eſt plus inſenſé : car une ame ne revient à Dieu, que lorſqu'elle ſe détache de ce monde miſérable; & rien ne la détache plus efficacement de ce monde miſérable, dit

ſaint Auguſtin, que lorſque le Seigneur répand ſur ſes plaiſirs dangereux des amertumes ſalutaires. Seigneur, diſoit un ſaint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la proſpérité & dans l'abondance; les plaiſirs de la Royauté, & l'éclat d'un régne long & glorieux, avoient corrompu mon cœur; les louanges & les diſcours empoiſonnés des méchans m'avoient jetté dans un ſommeil profond & funeſte: mais vous m'avez frappé, en répandant ſur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfans, & des ſujets que j'avois comblé de bienfaits; & je me ſuis éveillé: vous m'avez humilié, & j'ai eu recours à vous: vous m'avez affligé, & je vous ai cherché, & j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre ſa confiance dans les hommes: que la proſpérité étoit un ſonge; la gloire une erreur; les talens que les hommes admirent, des vices cachés ſous les dehors brillans des vertus humaines; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains phantômes, & qui ne laiſſe rien de réel dans le cœur; &

que vous ſeul méritez d'être ſervi, parceque vous ſeul ne manquez jamais à ceux qui vous ſervent : *In die* Pſ. 76. 3.
tribulationis meæ Deum exquiſivi.

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la Religion ; la haine du monde, en nous le rendant plus déſagréable ; le détachement des créatures, en nous faiſant éprouver, ou leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues ; la privation des plaiſirs, en y mettant des obſtacles ; le deſir des biens éternels, & les retours conſolans vers Dieu, en ne nous laiſſant preſque plus de conſolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'ame affligée ; ſes bons deſirs y trouvent moins d'obſtacles, ſa foibleſſe moins d'écueils, ſa foi plus de ſecours, ſa tiédeur plus de reſſources, ſes paſſions plus de freins, ſa vertu même plus d'occaſions de mérite.

Auſſi l'Egliſe elle-même ne fut jamais plus fervente & plus pure, que lorſqu'elle fut affligée : les ſiécles de ſes ſouffrances & de ſes perſécutions,

furent les siécles de son éclat & de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs : ses jours devinrent moins purs & moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés & plus paisibles : sa gloire finit presqu'avec ses malheurs ; & sa paix, comme dit le Prophéte, fut plus amère par le déréglement de ses enfans, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes :
Is. 38. 17. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent & vous refroidissent sur le desir de travailler à votre salut ; vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints & plus fidèles : vous savez bien qu'alors enivré du monde & de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu ; & que les douceurs de votre état, n'étoient que les aiguillons de votre corruption, & les instrumens de vos desirs injustes.

Mais telle est, mes Frères, l'illusion perpétuelle de notre amour propre. Quand nous sommes heureux,

que tout répond à nos deſirs, & que nous jouiſſons d'une fortune douce & riante, nous alléguons les dangers de notre état, pour juſtifier les égaremens de nos mœurs mondaines : nous diſons qu'il eſt bien difficile en un certain âge & en une certaine ſituation, quand on a un rang à ſoutenir & des bienſéances à garder dans le monde, de ſe condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaiſirs, & à tous les devoirs d'une vie triſte, & chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous ſommes affligés ; que le corps eſt frappé de langueur ; que la fortune nous abandonne ; que nos amis nous trompent ; que nos maîtres nous négligent ; que nos ennemis nous accablent ; que nos proches deviennent nos perſécuteurs : nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin & d'amertume ; que l'eſprit n'eſt pas aſſés tranquille pour penſer au ſalut ; que le cœur eſt trop ulcéré pour ſentir autre choſe que ſes propres malheurs ; qu'il faut chercher à étourdir ſa douleur par des diverſions & des plaiſirs devenus néceſſaires ; & ne pas ache-

ver de perdre la raiſon, en ſe livrant tout entier aux horreurs d'une profonde triſteſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous juſtifions les voies adorables de votre ſageſſe ſur les deſtinées des hommes, & que nous préparons à votre juſtice des raiſons puiſſantes, pour confondre un jour l'illuſion & la mauvaiſe-foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Frères, de quelque nature que ſoient nos peines, l'hiſtoire de la Religion nous propoſe des Juſtes, qui dans le même état que nous, ont poſſédé leur ame dans la patience, & ont fait de leurs afflictions une reſſource de ſalut. Si vous pleurez la perte d'une perſonne chère; Judith trouva dans une ſemblable douleur, l'accroiſſement de ſa foi & de ſa piété, & changea les larmes de ſa viduité, en des larmes de retraite & de pénitence. Si une ſanté languiſſante vous rend la vie plus triſte & plus amère que la mort même; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des deſirs d'éternité, & des

espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Susanne offrit une ame constante à la plus noire calomnie ; & sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices ; David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours ; Esther trouva dans les caprices & dans les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de sa vertu, & le mérite de sa douceur & de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des Justes qui y ont opéré leur salut ; & sans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, regardez autour de vous, (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie) & vous verrez des ames, qui chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, & trouvent des moyens de

ſalut dans les mêmes événemens, où vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des ames que la miſéricorde de Dieu a rappellées de l'égarement, en répandant des amertumes ſalutaires ſur leur vie; en renverſant une fortune établie; en refroidiſſant une faveur enviée; en frappant une ſanté qui paroiſſoit inaltérable; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattendues; en finiſſant, par une inconſtance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors témoin de leur changement, & de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur converſion, par les facilités que le chagrin & l'affliction leur avoit ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme néceſſaire; vous avez dit, qu'il étoit bien aiſé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaiſirs ſuccéder à tout cet appareil de dévotion, & qu'on ne ſe donnoit à

Dieu dans l'adversité, que parcequ'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes ! & aujourd'hui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible ; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume n'est capable de rien, & ne peut sentir que sa douleur ; & qu'on est plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement & d'infortune : & après avoir censuré & rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile, & qui n'avoit plus de mérite, parcequ'il ne coûtoit plus rien ; vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, & d'en faire un usage chrétien, parceque vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, & de vous fermer à vous-même toutes les

voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh ! quand ſera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élevant par la foi au-deſſus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles ; ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le ſeul auteur ; reconnoîtra dans les diverſes ſituations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence ; & au milieu de ſes croix même, goûtera cette paix inaltérable, que le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſauroit
Pſ. 118. 82. donner ? *Quando conſolaberis me ?*

Qu'il eſt triſte en effet, mes Frères, quand on eſt affligé & frappé de Dieu, de vouloir ſe conſoler en ſe révoltant contre la main qui nous frappe ; en murmurant contre ſa juſtice ; en s'éloignant de lui comme par une eſpéce de rage, de déſeſpoir, & de vengeance, & de chercher ſa conſolation dans ſes propres fureurs ! Quel état affreux que celui d'une ame inſenſée que Dieu afflige, & qui pour ſe conſoler s'en prend à Dieu même de ſon affliction ; cherche à ſoulager ſes peines, en multipliant ſes offenſes;

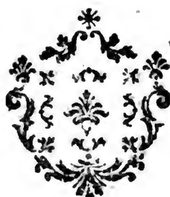
se livre au déréglement pour oublier ses chagrins ; & se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions!

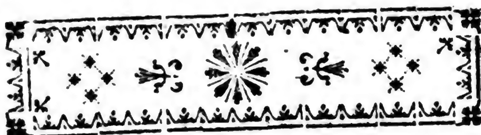
Non, mes Frères ; la Religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La Philosophie arrétoit les plaintes ; mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins ; mais il ne les guérit pas : & au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines : & en faut-il d'autre à une ame fidèle ? Foibles créatures ! vous pouvez bien par de vains discours, & par ce langage ordinaire de compassion & de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps ; mais il n'est que le Dieu de toute consolation, qui sache parler au cœur : en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissemens à l'excès de mes peines ; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, & vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, & non inveni.* Ps. 68. 21.

Grand Dieu! c'eſt à vos pieds déſormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur: c'eſt avec vous ſeul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Juſques ici je me ſuis livré à des chagrins & à des triſteſſes toutes humaines: mille fois j'ai ſouhaité que les projets inſenſés de mon cœur ſerviſſent de régle à votre ſageſſe: je me ſuis égaré dans mes penſées: mon eſprit s'eſt formé mille ſonges flateurs; mon cœur a couru après ces vains phantômes: j'ai deſiré plus de naiſſance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de ſanté: je me ſuis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Inſenſé! comme ſi j'avois pu déranger au gré de mes ſouhaits, l'ordre immuable de votre Providence! comme ſi j'avois été, ou plus ſage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, ſur mes intérêts véritables! Je ne ſuis jamais entré dans les deſſeins éternels que vous aviez ſur moi: je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédeſtination éternelle;

éternelle ; & jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, & mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur ; & je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, & dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, & qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même tems la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.





SERMON
POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, & videbo visionem hanc magnam.

J'irai, & je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

LE prodige qui parut aux yeux de Moyse sur le mont Sinaï, avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, & qu'elles ne consument pas; qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard? pourquoi cet élément qui dévore par son ar-

deur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux? Qui n'eût dit comme Moyse : J'irai, & je verrai cette grande merveille. *Vadam, & videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Eglise présente aujourd'hui à la piété des Fidèles, est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tire son origine; malgré la dépravation du siécle, au milieu duquel elle habite; malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son ame sainte, & demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui est semblable à vous! vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les Justes même du premier ordre, malgré leurs craintes & leur vigilance, malgré les secours de la grace qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur foiblesse. Un seul instant de la vie où ils prétendroient être sans pé-

ché, ils mentiroient au Saint-Esprit & contre eux-mêmes : & Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son ame la justice & la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse ; Marie a toujours triomphé du péché, du monde, & de tout ce qu'il a de séduisant : du monde, & de ses fausses maximes, par lesquelles il fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition : du monde, & de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, & par lesquelles tant de ces Justes que l'Evangile appelle temporels, sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'environne de tous les côtés ; mais il ne sauroit lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inoui ! quelle gloire ! quel privilége singulier accordé à Marie ! J'irai, & je verrai cette grande merveille : *Vadam, & videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, & qui mettoit entre elle & le péché un intervalle presque infini ; Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité & par la vigi-

ſance. La même plénitude de grace, qui la mettoit ſi fort au-deſſus de tous les périls, les lui rendit, ce ſemble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de foibleſſe & de corruption, qui nous fait un danger de tout, & qui change en piéges nos vertus mêmes; les précautions les plus rigoureuſes lui parurent le ſeul azile, & toute la ſûreté de ſon innocence: la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les régles conſtantes de ſes mœurs; & quoique tant de faveurs reçues du Ciel lui donnaſſent une confiance ſi ferme, ſi bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme ſi elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle inſtruction & quel exemple! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chûtes ſi faciles, & preſque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement & dans la prière; nous flatons-nous de pouvoir conſerver au milieu de ſes plaiſirs & de ſes périls, une innocence qui trouve déja au-dedans de nous des ennemis ſi terri-

bles à combattre ? C'eſt la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce myſtère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui propoſer la fidélité pour modèle aux ames touchées de Dieu, & que la grace a retirées du vice : j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçûe ; une fidélité de précaution, & une fidélité de correſpondance : une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls : une fidélité de correſpondance, qui la rend attentive juſqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidèle à conſerver la grace reçûe ; fidèle à l'augmenter, & à la ſuivre juſqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adreſſons-nous à elle, pour obtenir par ſon entremiſe cette double fidélité. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. TRois écueils ſont à craindre pour les ames, qui touchées de leur ſalut, & vivement perſuadées, que tout ce qui n'eſt pas Dieu n'eſt qu'un ſonge, veulent commencer à lui être plus fidèles : premiérement, leur propre

ſragilité, qui les entraîne ; ſecondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens & des meſures ; enfin, l'oubli de la grace, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur & à la ſingularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, & éclairé leurs ténébres. Or, à ces trois écueils ſi dangereux à une piété naiſſante, Marie oppoſe trois précautions, qui vont aujourd'hui nous ſervir de modèle : premiérement, à la propre fragilité, une ſéparation entière du monde ; à une vaine délicateſſe ſur les jugemens publics, une inſenſibilité héroïque aux diſcours & aux penſées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grace, une reconnoiſſance continuelle, & proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'eſt nous-mêmes. Nos plus ſaintes réſolutions viennent preſque toujours échouer contre nos propres penchans : la même vivacité de cœur qui fait les larmes & les regrets de

notre pénitence, forme un moment après notre inconſtance & nos dégoûts ; & ſans que les objets extérieurs s'en mêlent & nous ſéduiſent, la vertu toute ſeule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illuſions les plus ordinaires dont le démon ſe ſert, pour ſéduire les ames qui commencent à ſervir Dieu, c'eſt de leur perſuader, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne : qu'on peut ſe trouver au milieu de ſes plaiſirs, ſans y prendre part ; que le cœur une fois changé, les occaſions auparavant funeſtes à l'innocence, deviennent des objets indifférens ; & qu'alors les dangers, même vûs de près, ne ſont plus que des inſtructions & des remédes.

C'eſt pour confondre une erreur ſi injurieuſe à la piété, que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grace, défendue par le privilége de ſa Conception miraculeuſe, ayant la promeſſe de

Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûreté que loin du monde & de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge, où les périls sont à craindre : la retraite de Nazareth, fut le premier azile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le trésor de la grace. Là, séparée du monde ; unie à Dieu par les plus saints mouvemens d'une charité déja consommée : héritière des desirs de tous les Patriarches ses ancêtres ; chargée des vœux de toute la Synagogue, elle soupiroit sans cesse après la venue du Libérateur : elle gémissoit sur la désolation de Jérusalem, & sur les infidélités de son peuple : elle conjuroit le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa miséricorde ; & en s'occupant sans cesse de celui qui devoit être le salut de Juda & la lumière des nations, elle le formoit déja dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-haut l'eût formé dans son sein, par l'opération secrette de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son tems, où le commerce des

nations, & la Royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la ſimplicité des premières mœurs, & l'obſervance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'auſtérité de ſes précautions & de ſa conduite. Fille de David, épouſe de Joſeph, mère du Meſſie, confiée enſuite au Diſciple bien-aimé : dans tous les différens états de ſa vie, elle ſe cache, elle vit loin du monde ſous les yeux de Dieu ſeul ; la prière & la retraite lui paroiſſent le ſeul moyen de conſerver la grace reçûe. Première inſtruction.

C'eſt en effet une erreur, de croire que le monde & ſes périls ſont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, & une ame qui s'en défie. Premiérement, vous expoſez la grace reçûe ; & c'eſt une témérité preſque toujours punie par la perte du bienfait que vous expoſez. Secondement, c'eſt une ingratitude, & une marque du peu de cas que vous faites des miſéricordes du Seigneur ſur vous : or l'ingratitude eſt toujours ſuivie du refroidiſſement, & ſouvent de l'indignation,

du bienfaiteur. Je pourrois ajoûter que plus la grace d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens & des passions, votre ame en étoit moins touchée : la familiarité des plaisirs en émoussoit, pour ainsi dire, la vivacité : vous voyiez mille fois le péril sans réflexion, & d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit presque lieu de sûreté : le crime, si j'ose parler ainsi, vous servoit de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi qui nous paroît redoutable, nous a déja à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre

innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaisirs ausquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible : vous comptez sur votre vertu ; & la vertu elle-même qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'ame fidèle.

Jéhu, Prince impie, regarde sans être touché, l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste & de volupté, & uniquement attentive à lui plaire ; & David juste & fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chûte que le vice même ; & vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui sont à vous, opèrent leur salut dans la fuite des périls, & dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez ? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, & vous pro-

mettre que les occaſions les plus ſéduiſantes ne vous ſurprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foibleſſe, qui voyent quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de pluſieurs années de vertu; qu'y trouvez-vous qui puiſſe encore vous plaire? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en ſecret? Qu'y entendez-vous, que des diſcours, ou qui combattent vos nouveaux ſentimens, ou qui les affoibliſſent? Que ſont pour vous ſes plaiſirs, que des complaiſances qui vous coûtent? ſes liaiſons les plus honorables, que des bienſéances qui vous gênent? ſes aſſemblées les plus agréables, que des ſcènes qui vous embarraſſent? Qu'eſt le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O ame fidèle! s'écrie ſaint Auguſtin, que faites-vous donc au milieu d'un monde, qui n'eſt plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Chriſti?* Que vous ſeriez malheureuſe, ſi vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes davantage, ſi ne l'aimant plus, vous vous obſtinez encore de vivre au

milieu de ses périls ! Sortez donc de ce monde corrompu : c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles : unissez-vous-y à ce petit nombre d'ames justes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; c'est dans leur société, dit saint Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure & paisible, cette sûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement, de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déja fait mépriser ; & ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoît pas Dieu, & qui est déja lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Frères, la crainte des jugemens humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grace. On sent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens

de ſalut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en mocquera, nous arrête : on le mépriſe & on le craint.

Or Marie, perſuadée qu'il eſt impoſſible d'allier ce que la grace exige de nous avec les uſages & les aſſujettiſſemens que le monde nous impoſe; & qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point ſi ſes démarches vont paroître ſingulières aux hommes; mais ſi elles ſont des moyens néceſſaires pour conſerver la grace reçûe. Ainſi quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue; & qu'on regardât comme des perſonnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'eſpérance d'être les mères du Meſſie : Marie connoiſſant que c'étoit la voie, par où Dieu vouloit la conduire, embraſſe cet état humiliant; & ſans avoir égard à ſa naiſſance, à l'eſpoir de ſes proches fruſtrés par cette réſolution, aux diſcours du monde, ravi de trouver

quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie & de foiblesse : elle consacre avec soi sa virginité à Dieu, qui la demande, & suit la voix du Ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes Frères, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus ; que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu ? Si vous prétendez par là éviter ses censures, & le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété ; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures : les mêmes complaisances, que vous ob-

tiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le ſujet de ſes dériſions : il ne blâme dans ceux qui ſe déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du ſien ; il ſe mocque de ces ames flotantes, qui ſont de tout, du monde & de la vertu, & qu'on ne ſauroit définir ; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire ; & tout ennemi qu'il eſt de la vertu, ſes cenſures tombent d'ordinaire, plutôt ſur les défauts de la vertu, que ſur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement ? qu'il ſoit ſincère & univerſel. Voulez-vous qu'il applaudiſſe à votre nouvelle pénitence ? qu'elle ſoit proportionnée à vos anciens égaremens : qu'il ne vous trouve pas un pénitent ſenſuel, indolent, tiéde, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, & déclaré ſans ménagement pour le vice : qu'il ne puiſſe pas dire de vous, qu'une vertu commode a ſuccédé à des paſſions extrêmes ; que vous avez mis la pareſſe à la place des plaiſirs

violens; & qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samſon vécut ennemi déclaré des Philiſtins, & loin de leurs villes, il paſſa parmi eux pour un homme ſuſcité de Dieu, & deſtiné à relever la gloire d'Iſraël : mais à peine ſe rapproche-t-il de ce Peuple infidèle; à peine fait-il alliance avec lui, & imite-t-il ſes mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, & ſert de jouet public à leurs aſſemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-ſeulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ſes uſages; mais il exige d'eux plus de modeſtie, plus de retenue, plus de charité, plus de déſintéreſſement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il eſt poſſible, que l'Evangile même. Il eſt ſévère juſqu'à l'excès dans les régles qu'il impoſe aux Juſtes; il leur diſpute les plus petits adouciſſemens; il leur fait un crime des fautes les plus légères; il ſe ſcandaliſe de leurs li-

bertés les plus innocentes ; il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts ; il voudroit, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Justes ; & son injustice va plutôt à outrer leurs obligations, qu'à justifier leurs foiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent d'intempérance les repas innocens de Jesus-Christ ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David ; les Grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes & les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux ; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, & à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin, la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grace

reçûe, eſt une précaution de reconnoiſſance continuelle ; & c'eſt ici le troiſiéme écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne ſent pas aſſés la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du déſordre : or ce défaut de reconnoiſſance prend ſa ſource ; premiérement, d'un orgueil ſecret, qui fait qu'on attribue en partie ſon changement, à un naturel heureux ; à un fonds de droiture & de probité, qui même au milieu de nos déſordres nous faiſoit rougir du vice, mettoit à nos paſſions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchiſſent, & nous rendoit le devoir reſpectable dans le tems même que nous le faiſions céder au plaiſir. Or Marie née avec tant d'avantages, & formée, ce ſemble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raiſons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choſes*, dit-elle, *parce qu'il s'eſt ſouvenu de ſa miſéricorde*. Tout retour ſur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude : & ne trouvant que ſa baſſeſſe qui ait pu attirer ſur elle les regards de ſon Dieu ; plus elle s'enviſage, plus elle découvre la

Luc. 1. 49. 54.

grandeur du bienfait, & ne trouve en elle-même que de nouvelles raiſons de reconnoiſſance.

Dieu aime qu'on ſente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il eſt jaloux de ſes dons, comme de ſa gloire; & rien ne ſuſpend ſes miſéricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raiſons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, & ſenſible au bien, eſt un don lui-même de la grace; quelle injuſtice de diminuer par là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, & la reconnoiſſance que nous en devons à notre bienfaiteur! D'où vient que tant d'autres pécheurs, nés encore plus heureuſement que nous; plus portés que nous par le caractère de leur cœur, à la pudeur & à l'innocence; plus touchés de la vertu, & des vérités ſaintes qui l'inſpirent: d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes; qu'ils continuent d'offenſer un Dieu qu'ils connoiſſent; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils reſpectent; qu'ils ſe prétent encore comme malgré eux à la deſtinée de

leurs panchans ; & que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeller au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, & au charme de ses plaisirs criminels ? Que dis-je ? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont portées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence : que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir ; que se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parcequ'ils n'avoient pas vécu endurcis ? Je n'en dis pas assés, mes Frères : examinez ce qui se passe dans le monde, & vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne & facile ; que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu ? Plus la nature sembloit vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du royaume de

Dieu ; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchans qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence ; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice ; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui ; vos sensibilités profanes en de saintes larmes : & s'il vous est permis de jetter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait servir si long-tems à l'injustice, & de n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, & dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu ! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes ? une infortuné que vos dons ont rendu plus coupable; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes misères ; un monstre d'ingratitude, qui ai pris

plaiſir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inſpirer de plus extrême pour le vice.

La ſeconde raiſon pourquoi ce ſentiment de reconnoiſſance qui doit être continuel dans les ames que Dieu a touchées, ſe rallentit en nous, c'eſt que le ſouvenir de nos misères paſſées s'affoiblit & s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'oſions preſque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre ame, encore toutes vives, pour ainſi dire, faiſoient frémir notre foi : nos déſordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un Confeſſeur prudent & charitable, les déguisât preſque à nos yeux pour raſſurer nos frayeurs, & ménager notre foibleſſe ; & notre ſeule tentation alors étoit de trop ſentir notre misère. Mais inſenſiblement nous nous ſommes familiariſés avec nous-mêmes : nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes paſſés ; & quelques jours conſacrés à des œuvres de pénitence, & des

larmes

lrmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnoissance du bienfait qui nous purifia, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, & de-là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les momens de la vie le prix inestimable de la grace qui changea notre cœur; & il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, & les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie, & le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis long-tems expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux ; & ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son régne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des Prophétes, qui sembloient avoir ou-

blié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété, & de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoient pu effacer le souvenir
Ps. 50. 5. de son esprit & de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.*

O Dieu! disoit sans cesse ce Roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités ; les graces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude & de scandale ; mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voyent plus avec plaisir tout cet éclat & toute
Ps. 37. 11. cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum.* Oui, Seigneur! tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon
Ibid. ame : *Afflictus sum.* Toute la gloire de mon régne ne sauroit remplacer l'humiliation secrette, que le souvenir de mes foiblesses me fait sentir devant
Ibid. vous : *Humiliatus sum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour tou-

tes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu ? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens ; vous m'avez suscité des Prophétes, qui m'ont annoncé vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race, & affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, & cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits ? & mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces ? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ?* C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin ; & fit du souvenir continuel de son péché, toute la sûreté de sa pénitence. Ps. 115. 12.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assés d'attention, que Dieu en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'ames, moins

criminelles que nous sans doute, & qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jetter les yeux sur la bassesse de sa Servante, la choisir, & la combler de dons & de graces. C'est cette préférence de miséricorde & de dilection de Dieu envers elle, qui faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Luc. 1. 53.

Rien en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde, & une horreur de ses égaremens passés; que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement, & à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu,

retirée de ses désordres, éclairée & appellée à la connoissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait: Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grace & de miséricorde? Qu'avois-je pardessus tant d'ames, que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir, & plus d'oppositions à votre grace? Que vous ai-je fait, pour être ainsi préférée? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai résisté plus longtems à vos inspirations saintes; j'étois liée par des chaînes plus pésantes & plus honteuses; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite: une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grace: vous avez choisi la plus foible & la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras, & les merveilles de votre miséricorde. O Dieu si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoissance le de-

mande, & que l'excès de votre bonté le mérite! Voilà, mes Frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grace reçûe; mais à la fidélité de précaution, Marie ajoûta une fidélité de correspondance.

II. PARTIE. CE n'est pas assés d'avoir évité par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grace nous appelle, & avancer sans cesse dans le chemin du salut, où nous sommes entrés.

Quelles sont en effet les sources les plus ordinaires de nos rechûtes? C'est premiérement, de ne pas suivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement: c'est en second lieu de sortir de la voie par où elle vouloit nous conduire: c'est enfin, de se décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre foiblesse nous oppose. Or Marie offre à la grace une correspondance de perfection, une correspondance d'état, & une correspondance

de perſéverance qui achévent de nous inſtruire.

Je dis, premiérement, une correſpondance de perfection : & c'eſt ici où Marie apprend aux ames touchées de leur ſalut, à ne pas mettre de bornes dangereuſes à la grace, qui les a retirées des égaremens du monde & des paſſions. Jamais aucune créature ne mena ſur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette ſainte Fille de Juda. Nul reſte d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans ſon cœur l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt; elle l'aima plus que ſa propre réputation, puiſque les ſoupçons de Joſeph ne purent tirer de ſa bouche, un aveu dont ſon humilité eût été bleſſée; plus que ſa patrie, puiſque ſans balancer, elle le ſuit en Egypte; plus qu'une gloire humaine, puiſque, comme ſes autres proches, elle ne le preſſe pas de ſe manifeſter au monde; plus que ſon repos, puiſqu'elle ne l'abandonne jamais dans ſes courſes; enfin plus qu'elle même, puiſqu'elle l'immole ſur le Calvaire, & que la tendreſſe naturelle y céde

à la grandeur de ſa foi. La grace l'appelloit aux ſéparations les plus rigoureuſes, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie & plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les perſonnes revenues de leurs égaremens, que cette ſorte de correſpondance à la grace. Je ſai que chacun a ſon propre don ; que la meſure de la grace n'eſt pas la même pour toutes les ames, & qu'on exigera moins du ſerviteur à qui on aura moins donné : mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grace, en vous abſtenant de vos anciens crimes, il eſt vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tiédes, ſenſuelles, & communes.

Et voici ſur quoi je fonde cette vérité. Sur les lumières dont Dieu vous favoriſe, & qui ont ſuivi votre pénitence : en ouvrant les yeux ſur l'énormité de vos fautes paſſées, vous les avez ouverts en même tems ſur l'étendue de vos devoirs : vous con-

noiſſez les régles de la foi : vous voyez juſqu'où l'Evangile pouſſe le détachement, la haine du monde, le mépris de ſoi-même, l'amour de la croix, la violence des ſens & de l'eſprit : vous voyez ſur la plupart des uſages les plus établis dans le monde, mille choſes que les mondains ne voyent pas : à chaque action vous diſcernez le meilleur, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, c'eſt-à-dire, ce qu'il faudroit faire, pour entrer dans l'eſprit de la foi. Or je dis, que vous ſerez jugé ſur ce que vous aurez connu ; & que devant Dieu vos lumières ſeront la meſure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité ſur les ſentimens que Dieu vous donne. Car, rappellez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à déteſter les égaremens de votre vie paſſée ; vous ſentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les ſaintes auſtérités. Vous gémiſſiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaiſirs qu'il falloit encore s'y permettre, des uſages

qu'une certaine bienséance vous obligeoit de suivre : vous vous disiez à vous-même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces restes de mondanité ; mais qu'une ame pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que malgré la foiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentimens de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, & votre infidélité aux graces reçûes ; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle ; & que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère ? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords ; que vous

ne goûtez pas cette paix de l'innocence, qui est le plus doux fruit de la grace ; & que vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu ?

Or, la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la situation où Dieu vous veut ; si la grace ne vous appelloit pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens ; vous seriez tranquille dans votre état ; vous n'y éprouveriez que ces desirs d'un état encore plus parfait, inséparables de la justice chrétienne ; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudroit prendre son essort pour s'élever au dessus de lui-même, & qui à l'instant est rentraîné par sa propre foiblesse : vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu, & de le servir : votre vertu n'est triste & inquiéte, que parcequ'elle est tiéde & infidèle. Un autre, peut-être appellé au moindre dégré de grace

& de juſtice, ſe préſervera de toute chute groſſière dans cet état d'imperfection; ſes panchans moins vifs; ſon caractère moins extrême; ſon cœur moins aiſé à émouvoir, ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu deſquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'ame plus ſuſceptible d'impreſſions, ne peut être en ſûreté que loin des périls, & défendue par toutes les précautions de la foi; vous ſentirez inſenſiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer: chaque jour ajoûtera un nouveau dégré à votre foibleſſe: chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impreſſions: chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces, & vous tomberez d'autant plus dangereuſement, que mille chûtes inviſibles avoient déja précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon ſenſible de Dieu vous eût fait appercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'eſt pas longtems fidèle, quand on n'eſt pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité ſur vos mœurs paſſées : voulez-vous ſavoir quelles doivent être les bornes de votre vertu ? rappellez quelle avoit été la meſure de vos vices. La régle eſt ſûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts & de votre gloire, ces délicateſſes dans vos engagemens profanes, ce cœur toujours occupé de ſes paſſions, & ſe faiſant une félicité de ſes peines ; voilà ce que vous aviez été pour le monde : ſoyez tel pour Jéſus-Chriſt ; donnez à votre cœur des objets plus ſaints ; mais laiſſez-lui pour un Dieu, qui ſeul eſt digne d'être aimé, la même vivacité, la même conſtance, la même délicateſſe, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne ſai quoi d'héroïque dans vos paſſions déplorables ; d'être plus ſincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reſte des hommes : ſervez Jeſus-Chriſt avec la même nobleſſe ; ſans crainte, ſans ménage-

ment, ſans partage, ſans baſſeſſe : portez la même grandeur d'ame aux pieds de ſes autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible & vulgaire, & ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jeſus-Chriſt ; lui dont la grace l'éléve & l'annoblit, lorſqu'il eſt rampant & timide.

Oui, mes Frères, les paſſions dans les perſonnes d'un certain rang ſurtout, ſont toujours vives, éclatantes, extrêmes ; la pénitence, foible, languiſſante, timide. On revient des égaremens groſſiers ; on régle ſes mœurs ; on ſe réconcilie avec les choſes ſaintes : mais on ne répare pas le paſſé. On protégera ſi vous voulez les gens de bien ; on les honorera de ſa familiarité ; on ſecondera leur zèle ; on protégera des entrepriſes utiles à la piété : mais on ne connoît pas les larmes, les rigueurs, les ſaints renoncemens, & les ſacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont l'amour propre ne ſouffre rien ; on n'a pas les perſonnelles, qui ſeules réforment l'homme intérieur, & opèrent le véritable changement du cœur. Telle eſt la pénitence des Grands

ſur-tout : ils deviennent plus favorables à la piété ; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes : ils ſont plus religieux ; mais ils ne ſont pas pénitens. Or, la première choſe que Dieu demande d'un pécheur, quelqu'élevé qu'il ſoit dans le monde, ſont ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſes ſouffrances. David ne ſe contenta pas de conduire l'Arche ſainte en triomphe à Jéruſalem ; d'avoir amaſſé à grands frais les matériaux d'un Temple magnifique, d'honorer la ſainteté de Nathan, & du Pontife Abiathar : il pleura ſon péché ſous la cendre & ſous le cilice : il interrompit mille fois ſon ſommeil, pour arroſer ſon lit de ſes larmes, & confeſſer devant le Seigneur l'énormité & l'ingratitude de ſa chûte : il paſſa le reſte de ſes jours dans des ſentimens de componction & d'amertume, & ne crut pas que ſon élévation le diſpenſât des régles eſſentielles de la pénitence. Il faut ſouffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles ; & vos paſſions ne ſont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne ſont pas encore punies.

Voilà des régles de foi & d'équité : jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assés d'être sorti de Sodôme, & des voies de l'iniquité ; il faut suivre la grace jusqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de sa vengeance ; mais ce n'étoit là que le commencement de son salut : l'Ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne ; il n'ose le suivre ; la difficulté du chemin allarme sa foiblesse ; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant :
Gen. 19. 19. 20. *Quia nec possum in monte salvari* : .... *est civitas juxtà.* Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité & le péril de Sodôme & la fatigue de la montagne ; mais les températmens en matière de devoir sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'ivresse, & donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose, & la vertu qui s'égare ; & quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Pre-

mière infidélité, qui rend la grace de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, & ne pas suivre celles par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Elevée au dégré le plus sublime de la grace, & en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple & naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth ; à rendre à Joseph les devoirs de respect & d'obéissance, qu'un lien sacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grace dans les divers événemens de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même, qu'une situation différente seroit plus favorable à la piété : elle ne trouve jamais dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; & la voie par où

la grace la conduit, lui paroît toujours la plus propre au ſalut. Or, c'eſt ici où les plus ſaintes intentions s'abuſent, & où la piété elle-même devient ſouvent notre plus dangereuſe illuſion : perſonne preſque ne veut aller à Dieu par la voie que ſa grace elle-même lui a marquée.

Il en eſt qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne ſeroient pas ſi touchés de la perte de leurs biens & de leur fortune ; mais ils ne peuvent ſe taire ſur la mauvaiſe-foi d'un ennemi, qui les flétrit, & qui les calomnie : ce ſont là des reſſentimens qui paroiſſent juſtes : on ſeroit fidèle par-tout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas ; ici, qui étoit la ſeule voie par où la grace vouloit nous ſanctifier, on ſort des mains de la Providence, & on ſe ſouſtrait à ſes ordres.

Au milieu du monde & de la Cour, où notre état nous appelle, on ſe dit à ſoi-même, que dans la retraite & loin des périls on ſeroit plus fidèle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on ſe perſuade

que la piété ſeule, & livrée à elle-même, languit & ſe relâche, & que le commerce des gens de bien, & les ſecours publics de la vertu l'amuſent & la ſoutiennent. Dans les ſoins publics, une condition privée paroît plus propre au ſalut : eſt-on perſonne privée ? l'inutilité devient un prétexte ſpécieux, & on croit qu'une vie déſocupée ne peut preſque être innocente. Sous le joug du mariage, on ſe plaint que les antipathies inſéparables preſque d'un aſſujettiſſement durable & mutuel, mettent un obſtacle invincible au ſalut ; dans un état de liberté, on ſe figure qu'un établiſſement fixeroit le cœur, & ſerviroit de frein aux paſſions inſenſées. Chacun tranſporte les devoirs eſſentiels dans l'état où il n'eſt pas ; nul n'eſt fidèle à la grace de ſon état propre. Seigneur ; diſoient les Iſraélites dans le déſert, eſt-ce pour nous creuſer des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides ? donnez nous à combattre des ennemis, dont nous puiſſions nous défendre, & non pas des rochers brûlans, & la faim, &

Exod. 16. 3. la soif qui nous dévore : *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame?* Seigneur, disoient les mêmes Israélites sortis du désert, & arrivés dans le pays de Canaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillans & innombrables qui nous environnent ; & vous nous menez dans une terre toute couverte de géans & de monstres qui dévorent ses habitans : *Terra* Num. 13. 33. *devorat habitatores suos.* Dans le désert, où il ne falloit que de la patience, la valeur & la force dans les combats leur paroissoient aisées : dans la Palestine, où il étoit question de combattre, il leur sembloit plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, & qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui seroit pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flatent l'imagination, & qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correſpondance d'état, Marie ajoûte une correſpondance de perſévérance. Elle offrit juſqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu ſur elle, une foi toujours plus vive & plus conſtante. Si Jeſus-Chriſt encore enfant, pour éprouver, ce ſemble, ſa tendreſſe, ſe dérobe à ſes yeux & ſe cache dans le Temple, loin de ſe rebuter, elle court, comme l'épouſe après ſon bien-aimé qu'elle a perdu; & ſes empreſſemens ne finiſſent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponſe de Jeſus-Chriſt ſi dure en apparence, ne décourage point ſa foi, & elle attend tout de lui dans le moment même où il ſemble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle, & ſa fidélité fondée ſur des régles ſolides, ne dépend pas des différentes conduites de Jeſus-Chriſt à ſon égard.

D'ordinaire on n'eſt ſoûtenu dans un commencement de piété, que par un certain goût ſenſible, qui accompagne preſque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie; un goût qui ſouvent eſt l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, &

qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même : on s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derrière soi ; on n'est pas loin d'une rechûte ; on retombe : telle est la destinée de la plupart des ames. Leur piété est une piété toute de goût & de sensibilité ; un je ne sai quel attrait inséparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire sur les ames légères & inconstantes : ce n'est pas une conviction réelle & profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une sainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde & de ses plaisirs, un changement universel du cœur ; & de-là, ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui deshonorent la vertu, & qui se passent tous les jours à nos yeux ; de-là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on ſe donne à Dieu, mes Frères, il faut s'attendre à des dégoûts & à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impoſe ; fonder ſa fidélité, non ſur le goût qui paſſe, mais ſur les régles ſaintes, ſur les maximes de la foi, ſur la vérité qui ne paſſe point : ſe convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde eſt un ſonge ; que le péché eſt le ſeul malheur de l'homme ; que l'innocence eſt le vrai bonheur même de la terre ; que les biens & les maux préſens ne ſont pas des biens & des maux véritables ; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous ſommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne ſerons éternellement que ce que nous ſommes aux yeux de Dieu. Le goût paſſe ; mais la vérité demeure toujours. Et au fond, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ſes dégoûts & ſes amertumes ? ſes plaiſirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui & de triſteſſe ? les voies des paſions, dont vous êtes ſorti, étoient-

elles toujours ſemées de fleurs ? Vous avez pu aimer ſi long-tems le monde perfide, injuſte, pénible, ennuyeux, rebutant, & au premier moment de dégoût, vous vous laſſeriez de la vertu & de l'innocence ? O ame fidéle ! eſt-ce que les dégoûts de la vertu ſont plus inſupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laiſſent au fond du cœur, je ne ſai quoi de ſombre & de funeſte, qui fait qu'on ne peut ſe ſupporter ſoi-même : ils répandent un torrent d'amertume ſur tout l'intérieur de la conſcience : ils ne laiſſent au pécheur aucune reſſource au-dedans de lui, & en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ſes malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne ſont que des agitations ſuperficielles, qui laiſſent toujours au fond de la conſcience une paix & une tranquillité ſecrette : ce ſont des nuages paſſagers, qui dérobent pour un moment à une ame ſon Seigneur & ſon Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obſcur, & qui la conſole en ſecret de ſes peines.

Voyez

Voyez-en la différence dans les Livres ſaints. Saül laſſé de lui-même & de ſes crimes, eſt un infortuné qui ne peut plus porter le poids de ſa conſcience : il ſe tourne de tous les côtés, & rien ne peut calmer les fureurs de ſon ame : la harpe d'un berger amuſe ſa triſteſſe, mais ne la guérit point : les enchantemens d'une pythoniſſe faſcinent ſes yeux, mais ne peuvent tromper ſon cœur : les ſpectacles de la royauté diverſifient ſon ennui, mais n'endorment pas ſes noirs chagrins : il cherche à ſe ſéduire, & il ne le peut pas : il ſe fuit, & par-tout il ſe retrouve : par-tout il porte avec lui ſes inquiétudes & ſes dégoûts ; & loin d'adoucir dans les plaiſirs qui l'environnent, l'amertume de ſon ame, il répand cette amertume ſur tous les plaiſirs qui pourroient l'adoucir. Telles ſont les inquiétudes du crime.

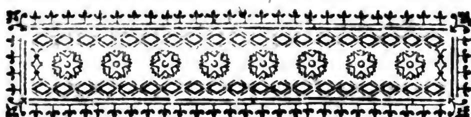
David au contraire éprouvant ces dégoûts auſquels Dieu livre quelquefois les ames juſtes : Quand eſt ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verſerez dans mon ame ces conſolations indicibles, qui font ſentir à un cœur

qui vous aime, combien vous êtes doux, & combien il est heureux d'ê-
Ps. 118. 82. tre à vous : *Quando consolaberis me?* Ah ! si votre loi sainte ne me soutenoit dans cet état d'obscurcissement & de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, & ma foiblesse l'emporteroit bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, & sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée :
Ps. 118. 92. *Nisi quòd lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem in humilitate meâ.* L'un abandonné de Dieu, & lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le Juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parcequ'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous posséde encore ! que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fauf-

ſes joies du crime ! & que les rigueurs dont vous éprouvez les ames fidèles, ſont bientôt compenſées par des conſolations que le monde ne connoît pas, & qu'il ne ſauroit donner ! Telles ſont les inſtructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux ! ſi offrant comme elle une correſpondance fidèle à la grace, nous en méritions la conſommation dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le délai de la Conversion.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. Joan. I. 23.

SIRE,

C'EST afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jesus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élévent comme un mur de séparation entre sa miséricorde & notre misère. Or ces obstacles, ce sont les

crimes dont nous nous ſouillons ſi ſouvent, qui ſubſiſtent toûjours, parcequ'il faudroit les expier par la pénitence, & nous ne les expions pas : ces obſtacles, ce ſont les paſſions auſquelles notre cœur inſenſé ſe laiſſe emporter, qui ſont toujours vivantes, parceque pour les détruire il faudroit les combattre, & nous ne les combattons pas : ces obſtacles, ce ſont ces occaſions contre leſquelles notre innocence a échoué tant de fois, & qui ſont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos réſolutions ; parcequ'au lieu de céder au panchant ſecret qui nous entraîne vers elles, il faudroit les fuir, & nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie & l'unique manière de préparer à Jeſus-Chriſt la voie de nos cœurs, c'eſt de changer de vie, & de nous convertir ſincérement.

Mais quoique l'affaire de notre converſion ſoit la plus importante, dont nous puiſſions être chargés ici-bas ; puiſque ce n'eſt que par-là que nous pouvons attirer Jeſus-Chriſt dans nos cœurs : quoique ce ſoit l'unique qui nous intéreſſe véritablement ; puiſ-

que notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'eſt jamais une affaire preſſée pour nous ; elle eſt toujours renvoyée à un autre tems, comme ſi les tems & les momens étoient en notre diſpoſition. Qu'attendez-vous, Chrétiens mes Frères ? Jeſus-Chriſt ne ceſſe de vous faire prédire par ſes Miniſtres les malheurs qui menacent votre impénitence, & le délai de votre converſion : depuis long-tems, il vous annonce par notre bouche, que ſi vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne ſe contente pas même de vous avertir en public par la voix de ſes Miniſtres, il vous parle au fond de vos cœurs, & vous dit ſans ceſſe en ſecret : N'eſt-il pas tems enfin, de ſortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, & d'où il n'eſt preſque plus qu'un miracle qui puiſſe vous retirer ? N'eſt-il pas tems de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce cahos de paſſions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie ; de vous préparer du moins quelques jours heureux & tranquilles, & après

avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laiſſé vuide & inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui ſeul peut mettre la joie & la tranquillité dans votre ame? Ne voulez-vous pas enfin penſer à vos intérêts éternels, & après une vie toute frivole, revenir au vrai, & prendre, en ſervant Dieu, le ſeul parti ſenſé que l'homme puiſſe prendre ſur la terre? N'êtes-vous pas laſſé de vous ſoutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la triſteſſe du crime qui vous accable, contre le vuide du monde qui vous pourſuit par-tout? & ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs & vos inquiétudes avec vos crimes?

A cette voix ſecrette qui s'éléve depuis long-tems au fond de nos cœurs, que répondons-nous? quels prétextes oppoſons-nous? premiérement, que Dieu ne nous donne pas encore les ſecours néceſſaires pour ſortir de l'état malheureux où nous vivons: ſecondement, que nous ſommes actuellement trop engagés dans les paſſions pour penſer à une nouvelle vie. C'eſt-à-dire, que nous

nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer ; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parceque nous croyons que les graces nous manquent, & que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre conversion, parceque nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde & des passions, & plus en état de commencer une vie plus régulière & plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, & que je me propose de combattre après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. CE n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, & tâchent de rendre sa sagesse & sa bonté responsables de leurs foiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra

dans le monde avec le péché. Le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuſe de ſon crime ; & loin d'appaiſer, par un humble aveu de ſa misère, le Seigneur auquel il venoit de déſobéir, il l'accuſa d'avoir été lui-même, en l'aſſociant à la femme, la cauſe de ſa déſobéiſſance.

Et voilà, mes Frères, l'illuſion de preſque toutes les ames qui vivent dans le crime, & qui renvoyent à l'avenir la converſion que Dieu demande d'elles. Elles nous rediſent ſans ceſſe que la converſion ne dépend pas de nous ; que c'eſt au Seigneur à changer leur cœur, & à leur donner la foi & la grace qui leur manque. Ainſi elles ne ſe contentent pas de l'irriter en différant de ſe convertir ; elles l'inſultent même en l'accuſant de leur endurciſſement & du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement & l'impiété de cette diſpoſition ; & pour rendre l'ame criminelle plus inexcuſable dans ſon impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez ſi

vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la Religion; mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul, & que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon, & de prendre votre parti. Premier prétexte; on n'a pas la foi, & c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette foi si précieuse? Vous l'aviez reçûe dans votre batême; une éducation chrétienne l'avoit conservée dans votre cœur; elle avoit crû avec vous; c'étoit un talent inestimable que le Seigneur vous avoit confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, & en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu? Qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? n'est-ce pas le déréglement des passions, & les ténébres qui en ont été la juste peine? doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique & dissolu? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans

la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténébres & les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la dissipation que vous avez faite de ses graces? C'est à lui à vous redemander son propre don; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié; à vous dire: Serviteur injuste & ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'eusse fait pour vous? J'avois embelli votre ame du don de la foi, & du caractère de mes enfans: vous avez jetté cette pierre précieuse devant des animaux immondes: vous avez éteint la foi & la lumière que j'avois mise au-dedans de vous: je l'ai conservée long-tems malgré vous-même dans votre cœur: je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parcequ'elle étoit devenue incommode à vos désordres: vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, & en venir au point où vous êtes: & ce terrible état qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendroit au-

jourd'hui la ſeule excuſe ? Et vous dites que ce n'eſt pas votre faute que de manquer de foi, puiſqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre ame ? Et vous prétendez que c'eſt à moi à vous la donner, ſi je veux que vous me ſerviez, moi qui vous la redemande, & qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue ? Entrez en jugement avec votre Seigneur, & juſtifiez-vous ſi vous avez quelque choſe à lui répondre.

Et pour mieux vous faire ſentir, mon cher Auditeur, toute la foibleſſe de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi : vous dites que vous ſouhaiteriez de l'avoir ; que rien n'eſt plus heureux que d'être vivement perſuadé, & que rien ne coûte dans cet état : mais ſi vous ſouhaitez d'avoir la foi ; ſi vous croyez que rien n'eſt plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du ſalut, & de l'illuſion de tout ce qui ſe paſſe ; ſi vous enviez la deſtinée des ames qui ſont parvenues à cet état ſouhaitable ; ſi cela eſt, voi-

là donc la foi que vous attendez, & que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut ? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assés pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières : les Justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus & animés par d'autres vérités : nous-mêmes qui le servons, n'en connoissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même, & d'attendre ce que vous avez déja. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose : ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connoissez pas vous-même ; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi,

parceque ce prétexte que vous opposez à la grace, est moins humiliant pour l'amour propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source; vos doutes ne sont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, & la foi ne vous offrira plus rien que de certain & de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, & je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien, & il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai : c'est que si pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent; si la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre; si la foi ne proposoit point de devoirs pénibles à remplir; si pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux passions les plus vives & aux attachemens les plus chers; si c'étoit ici une affaire purement d'esprit & de croyance, & que le cœur & les penchans n'y souf-

frissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre : vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paroît donc difficile, que parcequ'elle régle les passions, & non parcequ'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, & où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme & assuré : vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu, qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit

quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la foi, & une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire & qui vous condamne. Revenez à votre cœur ; réconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience, qui plaide encore sans cesse au-dedans de vous pour la foi, contre vos propres déréglemens ; en un mot, écoutez-vous vous-même, & vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en coûteroit pas beaucoup. C'eſt ici un ſecond prétexte des pécheurs qui diffèrent ; c'eſt la grace qui manque, & on l'attend : la converſion n'eſt pas l'ouvrage de l'homme, & c'eſt à Dieu ſeul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte ſi vulgaire, ſi ſouvent répété dans le monde, & dans la bouche preſque de tous ceux qui vivent dans le crime ; ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue, il eſt injuſte ; ſi nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il eſt téméraire & ingrat ; ſi nous l'examinons en lui-même, il eſt inſenſé & inſoutenable.

Premiérement, ſi nous conſidérons le pécheur qui l'allégue, il eſt injuſte ; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne ſentez aucun goût pour la dévotion, & qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais plein de paſſions comme vous êtes, êtes-vous raiſonnable d'attendre & d'exiger que Dieu vous faſſe ſentir un grand goût pour la piété ? Vous

voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures & les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourriroit que de fiel & d'absinte, & qui se plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes; vous qui mettez tous les jours un nouveau cahos entre Dieu & vous par de nouveaux déréglemens; vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame par de nouvelles débauches, ces sentimens mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence & de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeller à la vertu & à la justice. O homme, n'êtes-vous donc injuste, que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse & la justice de votre Dieu?

Mais je dis plus, quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût & ces sentimens de salut que vous attendez; dissolu & corrompu comme

vous êtes, ſentiriez-vous ſeulement l'opération de ſa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, diſſipé comme vous êtes par les plaiſirs d'une vie toute mondaine ? quand il vous toucheroit, ce ſentiment de grace auroit-il quelque ſuite pour votre converſion, éteint qu'il ſeroit d'abord par la vivacité & l'emportement des paſſions profanes ? Et en effet, il opère encore dans votre cœur ce Dieu plein de longanimité & de patience ; il répand encore au-dedans de vous les richeſſes de ſa bonté & de ſa miſéricorde. Ah ! ce n'eſt pas ſa grace qui vous manque : mais vous la recevez dans un cœur ſi plein de corruption & de misère, qu'elle n'y fait rien, pour ainſi dire, qu'elle n'y excite rien ; c'eſt une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de boue & de puanteur, & qui s'éteint dans le moment même qu'elle eſt tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, & comprenez toute l'injuſtice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, & que vous attendez ſa grace pour vous convertir : mais eſt-il un pécheur dans

la bouche de qui cette plainte ſoit plus injuſte que dans la vôtre ? Rappellez ici tout le cours de votre vie ; ſuivez depuis le premier âge juſques aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ſes bénédictions : il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, & toutes les inclinations les plus favorables à la vertu : il vous avoit ménagé dans l'enceinte même d'une famille, des ſecours & des exemples domeſtiques de foi & de piété. Les miſéricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préſervé de mille périls : il vous a fait ſurvivre à des occaſions, où les malheurs de la guerre ont vû périr à vos côtés vos amis, & peut-être les complices de vos déſordres : il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts, & les diſgraces : il vous a enlevé les objets criminels de vos paſſions dans le tems même que votre cœur y tenoit plus fortement : il a conduit votre deſtinée avec tant de miſéricorde, que vos paſſions ont toujours été traverſées de mille obſtacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accom-

pliſſement de tous vos ſouhaits criminels, & qu'il a toujours manqué quelque choſe à votre bonheur injuſte : il vous a formé des engagemens & des devoirs ſérieux, qui vous ont impoſé malgré vous l'obligation d'une vie ſage & réglée devant les hommes : il n'a pas permis que votre conſcience ſe ſoit endurcie dans le déréglement ; & vous n'avez jamais pu réuſſir à calmer vos remords, & à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez ſenti le vuide du monde, & l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaiſirs & de vos excès, la conſcience s'eſt réveillée, & vous n'avez calmé vos inquiétudes ſecrettes, qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juſte & miſéricordieux vous preſſe, & vous pourſuit par tout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'eſt attaché à vous, dit un Prophéte, comme le ver s'attache au vêtement, pour ronger ſans ceſſe votre cœur, & vous faire de l'importunité de ſa morſure, un remède ſalutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au-dedans de vous ; & ne met dans ma bouche

ces vérités ſaintes, & ne m'envoye ici vous les annoncer, que pour vous rappeller peut-être vous ſeul. Qu'eſt donc votre vie toute entière, qu'un enchaînement de graces ? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection, & l'ouvrage des miſéricordes du Seigneur ? Injuſte que vous êtes ! & vous vous plaignez après cela que ſa grace vous manque, vous ſur qui ſeul le Seigneur ſemble jetter des regards ſur la terre ; vous dans le cœur de qui il opère ſi continuellement, comme s'il n'avoit que vous ſeul à ſauver de tous les hommes ; vous pour qui ſeul il ſemble ménager la plupart des événemens qui arrivent autour de vous ; vous en un mot, dont tous les momens ſont de nouvelles graces, & dont le plus grand crime ſera d'en avoir trop reçu, & d'en avoir toujours abuſé.

Mais pour achever de vous confondre, ſur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grace vous manque ? Vous le dites ſans doute, parceque vous ſentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu. Mais vous

croyez donc qu'avoir la grace, c'est ſe convertir ſans qu'il en coûte rien, ſans qu'on ſe faſſe aucune violence, ſans s'en appercevoir preſque ſoi-même ? vous croyez donc qu'avoir la grace, c'eſt n'avoir plus de paſſions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à ſurmonter ; que c'eſt renaître par la pénitence ſans pleurs, ſans douleur, ſans difficulté ? Ah ! je vous réponds que ſur ce pied-là, vous ne l'aurez jamais cette grace chimérique : car il vous en coûtera toujours pour vous convertir ; il faudra toujours, quelle que puiſſe être la grace, faire des efforts héroïques, réprimer vos panchans, vous arracher aux objets les plus chers, & ſacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu ; & cependant ils ont la grace, puiſque c'eſt elle qui les délivre & change leur cœur. Informez-vous d'eux ſi la grace applanit tout, facilite tout ; ſi elle ne laiſſe plus rien à ſouffrir à l'amour propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à ſoutenir, mille obſtacles à vaincre,

mille passions à modérer ; & vous saurez si avoir la grace, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin : quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer, qui lioit sa volonté rebelle ! & cependant en quel cœur la grace opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance & de force que dans le sien ? La conversion est donc un sacrifice pénible, un batême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats & des fatigues. La grace les adoucit, je l'avoue ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre : & si pour changer de vie, vous attendez une grace de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais ; & que c'est être résolu de périr, que d'attendre si follement son salut & sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grace est injuste du côté du pécheur qui l'allégue, il n'est pas moins téméraire & ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu est le maître, & que lorsqu'il voudra de vous, il

il ſaura bien vous trouver. C'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à le laiſſer faire tout ſeul, & que ſans que vous vous mettiez en peine de votre ſalut, il ſaura bien, quand il voudra, changer votre cœur ; c'eſt-à-dire, que vous n'avez qu'à paſſer agréablement la vie dans les plaiſirs & dans le crime, & que ſans que vous vous en mêliez, ſans y penſer ſeulement, ſans apporter à la converſion que vous attendez, d'autre diſpoſition qu'une vie entière de déſordre, & des réſiſtances éternelles à ſa grace, il ſaura bien vous prendre quand ſon moment ſera venu ; c'eſt-à-dire que votre ſalut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez ſur la terre, n'eſt plus votre affaire, & que le Seigneur qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute ſeule, vous en a pourtant abſolument déchargé, pour la prendre toute entière ſur lui ſeul. Montrez-nous donc cette promeſſe dans quelque nouvel Evangile ; car vous ſavez qu'on ne la trouve pas dans celui

de Jesus-Christ. Le pécheur, dit un Prophéte, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, & son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses
Is. 32. 6. crimes contre Dieu même : *Stultus fatua loquetur, & cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, & loquatur ad Dominum fraudulenter.*

Enfin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car, vous dites que la grace vous manque : je vous ai déja répondu que vous vous trompez ; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grace ne vous a pas manqué ; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires ; qu'elle auroit triomphé de vos passions, si votre dureté & l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours opposé une résistance opiniâtre ; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables, qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient, en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auroient ramené in-

failliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelloit. La grace vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre père, & dont nous sommes les enfans, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique, qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien ? Mais pensez-vous qu'un tel langage seroit un blasphême contre la sagesse de Dieu, & la justification de tous les crimes ? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chûte d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée ; qu'il n'y auroit plus de loi & de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel & véritable de les accomplir ; que la Religion, loin d'être un secours & une consolation, ne seroit plus qu'un désespoir & un piége ; que si malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, & non pas le défaut de sa grace ; que

nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte & de nos malheurs ; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter ; & que mille pécheurs n'ayant pas plus de grace & de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, & rendu gloire à Dieu & à ses miséricordes par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la foi seroient moins sûres, & qu'il seroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il seroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait ; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, & que votre état ne sauroit être pire. Car n'avoir point de grace, c'est la plus terrible de toutes les situations, & le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres : c'est-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuse ; que vous vous dites avec complaisance à vous-mê-

me : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre en attendant, tranquillement dans le crime; sa grace ne viendra pas encore sitôt ; c'est-à-dire, que vous ne la souhaitez pas, & que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable ; & c'est le seul qui vous calme, & qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace : car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ses miséricordes s'épuisent, ses momens d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche ; & s'il est vrai que vous n'ayez pas assés de grace aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assés dans quelque tems, pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion & de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-

même. Auguſtin dans ſes foibles deſirs de converſion s'en prenoit-il au Seigneur du délai de ſa pénitence ? Ah ! il n'en cherchoit pas la raiſon ailleurs que dans la foibleſſe & le déréglement de ſon cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade & déchiré de remords, n'accuſant que moi ſeul de mes malheurs, & des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, & excruciabar, accuſans memetipſum.* Je me roulois dans mes propres chaînes, ſans faire aucun effort, comme ſi elles avoient dû ſe rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac verſans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne ceſſiez de châtier mon cœur par des amertumes ſecrettes, y opérant ſans ceſſe par une ſévérité miſéricordieuſe, des remords cuiſans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et inſtabas tu in occultis meis, Domine, ſeverâ miſericordiâ flagella ingeminans timoris & pudoris.* Cependant les amuſemens du monde que j'avois toujours aimé, & que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ ;* & ils me

Confeſſ. l. 8. ch. 11. n. 25.

Ib. n. 26.

disoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs ? *Dimittis-ne nos ?* Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie ? *A momento isto non erimus tecum ultrà in æternum ?* Quoi, désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères : il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes & toutes les douceurs de la société ? *A momento isto non tibi licebit hoc & illud ultrà in æternum ?* Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vuide, si unie, si différente de celle que vous avez jusques ici menée ? *Putas-ne sine istis poteris ?*

Voilà où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raisons de ses délais & de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, & de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, & non dans le défaut de la grace : & voilà précisément où vous en êtes, & ce que vous vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres, en attendant que Dieu vous touche & que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion, puiſqu'elle ne dépend pas de vous ? mais tous les pécheurs qui diffèrent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés, & l'enfer ne ſeroit plus que pour les Juſtes qui ſe convertiſſent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre ſalut, & le laiſſer au hazard ſans vous en mettre en peine ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété. Que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc qu'à vous per-

cer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué, & que cette témérité ne le hâtera & ne le retardera pas d'un ſeul inſtant. O homme! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie & à l'impiété de ce prétexte; eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de la bonté de votre Dieu? Ignorez-vous que ſa patience à ſouffrir vos déſordres, loin de les autoriſer, doit vous rappeller à la pénitence? & cependant c'eſt ſa longanimité même qui vous raſſure dans le crime; & par l'endurciſſement de votre cœur, vous amaſſez un tréſor abondant de colère pour le jour terrible qui vous ſurprendra, & où il ſera rendu à chacun ſelon ſes œuvres.

La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſeroit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, & qui s'eſt retiré de votre cœur; vaincre par vos importunités ſa réſiſtance; éloigner en attendant, tout ce qui éloigne

ſa grace de votre cœur ; lui préparer les voies ; écarter tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile ; vous interdire les occaſions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, & qui achévent de fermer votre cœur aux ſaintes inſpirations : voilà une manière chrétienne & ſage de rendre gloire à Dieu, de confeſſer qu'il eſt le ſeul maître des cœurs, & que tout don vient de lui. Mais de dire comme vous dites tous les jours ſans rien changer à vos mœurs déſordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il ſaura bien me trouver ; c'eſt dire : Je ne veux point encore de lui ; je puis encore me paſſer de lui ; je vis heureux & tranquille : quand il me forcera, & que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, & du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuſe préparation à cette grace précieuſe qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels ſont les prétextes que le pé-

cheur qui diffère sa conversion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

IL est étonnant, mes Frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instans si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquens, l'avenir si terrible; on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes & présentes; il n'est que le péril qui soit douteux & éloigné; ici le péril est certain & présent, & les précautions sont toujours incertaines & reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le tems de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travail- II. PARTIE.

ler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de la pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience ; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste ; & cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puériles, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter & de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir ; voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premiérement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr & plus

capable de ſoutenir cette grande entrepriſe, on ſe promet à ſoi-même qu'on y travaillera, & que rien ne ſera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il ſeroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous ſurprendra pas dans le cours de ces années que vous deſtinez encore au monde & aux paſſions ; & que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin & lorſque vous y penſerez le moins ? La jeuneſſe eſt-elle un garant bien sûr contre la mort ? Voyez, ſans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reſte des hommes, ſi en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis & de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la juſtice de Dieu ait creuſé un tombeau dès les premières années de leur courſe ; qui comme la fleur des champs ayent ſéché du matin au ſoir, & ne vous ayent laiſſé que le triſte regret de voir éclore une vie qui a été auſſitôt éteinte. Inſenſé, on va

peut-être au premier jour vous redemander votre ame : & ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils ? & ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, & ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées ?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, & je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, & vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon ? ah ! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, & que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion ? ah ! c'est alors qu'il ajoûta à ses égaremens passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement, & le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque reméde aux désordres de Jésabel & de l'incestueuse Hérodias ? c'est alors qu'elles parurent plus am-

bitieuſes, plus voluptueuſes, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, ſortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parceque le dégoût tout ſeul qui les ſuit, vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela: vous ne vivrez plus dans le déſordre; mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne ſera pas changé: vous ſerez encore mondain, ambitieux, voluptueux, ſenſuel: vous vivrez tranquille dans cet état, parceque vous n'aurez plus que toutes les diſpoſitions de ces vices ſans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long uſage du monde, n'auront ſervi qu'à vous endurcir la conſcience; qu'à ſubſtituer une indolence & une ſageſſe mondaine aux paſſions, & à effacer cette ſenſibilité de religion que le premier âge laiſſe dans l'ame encore alors craintive & timorée; vous mourrez impénitens.

Et ſi vous croyez que ce ſoit ici un ſimple mouvement de zèle, & non une vérité fondée ſur l'expérience; examinez ce qui ſe paſſe tous les

jours à vos yeux : voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles : ſous des dehors différens & que la bienſéance ſeule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes panchans, la même vivacité pour les plaiſirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaiſance les joies des premières années : on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté : on regarde avec envie une jeuneſſe floriſſante & les amuſemens qui la ſuivent : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le ſérieux de ſon état : on ſe fait des prétextes pour être encore de certains plaiſirs avec bienſéance, & ſans s'expoſer à la riſée publique. Enfin, à meſure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long uſage qu'on en a fait, n'a ſervi qu'à nous le rendre plus néceſſaire, & nous mettre hors d'état de nous en paſſer ; & l'âge n'a point fait encore de converſion.

Mais quand ce malheur ne feroit point à craindre ; le Seigneur n'eſt-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges ? Eſt-il un ſeul de nos jours qui ne lui appartienne, & qu'il nous ait laiſſé pour le monde & pour la vanité ? N'eſt-il pas jaloux même des prémices de notre cœur & de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir ? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la conſacrer au démon & à ſes œuvres ? La vie eſt-elle trop longue, pour être toute entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, & qui nous en promet une immortelle ? le premier âge eſt-il trop précieux pour être conſacré à mériter la poſſeſſion éternelle de l'Etre ſouverain ? Vous ne lui réſervez donc que les reſtes & le rebut de vos paſſions & de votre vie ? & c'eſt comme ſi vous lui diſiez : Seigneur, tant que je ſerai propre au monde & aux plaiſirs, n'attendez pas que je revienne à vous & que je vous cherche : tant que le monde voudra de moi, je ne ſaurois

me réſoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, & que je ne pourrai plus en faire uſage, alors je me tournerai vers vous ; je vous dirai, Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, & qui ſera même triſte de la dure néceſſité où il ſe trouvera de ſe donner à vous : mais juſques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière & un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à ſervir, que lorſqu'on n'eſt plus ſoi-même bon à rien : on eſt sûr du moins qu'on vous trouve toujours ; tous les tems vous ſont les mêmes : mais le monde, après une certaine ſaiſon de la vie, on n'y eſt plus propre ; & il faut ſe hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, & tandis qu'il eſt encore tems. Ame indigne de confeſſer jamais les miſéricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, & croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages ſi forcés & ſi honteux à ſa gloire, lui qui ne veut que des ſacrifices volontaires, lui qui n'a pas beſoin de l'homme, & qui lui fait grace lors même qu'il accepte ſes vœux les plus

purs, & ſes hommages les plus ſincères ?

Le Prophéte Iſaïe inſultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles : Vous prenez un cédre ſur le Liban, leur diſoit-il, vous en retranchez la plus belle & la meilleure partie pour fournir à vos beſoins, à vos plaiſirs, au luxe & à l'ornement de vos Palais ; & quand vous ne ſavez plus à quoi employer ce qui vous reſte, vous en faites une vaine Idole, & vous lui offrez des vœux & des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour: Vous retranchez de votre vie les plus belles & les plus floriſſantes années pour ſatisfaire vos goûts & vos paſſions injuſtes ; & quand vous ne ſavez plus quel uſage faire de ce qui vous reſte, & qu'il devient inutile au monde & aux plaiſirs, alors vous en faites une idole ; vous le faites ſervir à la religion ; vous vous en formez une vertu fauſſe, ſuperficielle, inanimée, à laquelle vous conſacrez à regret les reſtes de vos paſſions & de vos déſordres : *Et de reliquo ejus ido-*

Iſ. 44. 19.

lum faciam. O mon Dieu ! eſt-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures bleſſe & offenſe, ou comme une vaine idole qui ne ſentiroit pas l'indignité & la ſimulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam*.

Oui, mes Frères, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a ſemé les premières années de la vie. Si vous ſemez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moiſſonnerez dans la corruption: vous le dites tous les jours vous mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieilleſſe tous les défauts & tous les panchans du premier âge ; & que rien n'eſt plus heureux que de ſe former de bonne heure des inclinations louables, & de s'accoutumer, comme dit un Prophéte, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeuneſſe : *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentiâ ſuâ*. Thren. 3. 27.

Et en effet, mes Frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos ſeul de notre vie; quand nous n'aurions point

d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux & paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, & d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, & qui font tout le malheur & toute l'amertume de notre vie ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces & innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination ; qui nous laissent mille images honteuses & importunes, lesquelles nous accompagnent jusques dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, & en deviennent souvent de nouveaux elles mêmes ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocens & tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violens & criminels ; & de ne s'être pas

rendu insupportable par un long usage des passions vives & tumultueuses, la douceur & la tranquillité de la vertu & de l'innocence ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Que ces premières années passées dans la pudeur & dans l'horreur du vice, attirent de graces sur tout le reste de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! & qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien aimé de ses soins & de ses complaisances paternelles ! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, & d'avoir pu se préserver de tous les inconvéniens de l'âge & des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire : le torrent du monde & des passions ont entraîné : on se trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, & qu'il n'est point en soi de rompre : on attend une situation plus favorable ; & on se promet que lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengage-

ra plus dans de nouveaux liens, & on ſe rangera tout de bon au devoir & à la vertu. Second prétexte ; les paſſions & les engagemens dont on ne peut encore ſortir.

Mais, premiérement, cette ſituation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive ? Qui vous a révélé le cours & la durée des paſſions qui vous arrêtent actuellement ? Qui leur a marqué un terme, & leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez juſques-là, & vous y verrez briſer votre impétuoſité, & la fureur de vos vagues ? *Uſque huc venies.* Quand finiront-elles, le ſavez-vous ? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour ? qu'elles finiront du moins avant que vous finiſſiez vous-même ? Seriez-vous le premier pécheur ſurpris dans ſes paſſions déplorables ? Tous les hommes preſque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triſte état ? meurt-on autrement dans le monde ? les Miniſtres appellés au ſecours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs,

Job. 38. 11.

qui depuis long-tems quittes de leurs habitudes se préparoient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, & encore enveloppées dans le cahos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, & de vaines protestations qu'on auroit pris d'autres mesures si l'on avoit pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers momens? d'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeller des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir & l'animer par le souvenir de ses vertus: en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à se dégager de son corps, que le sein d'Abraham & les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices

offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour ; & au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au Fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure : plus vous différez, plus vous jettez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au-dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit & corrompt toute la capacité de votre ame. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, & où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, & où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore ra-

res : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-tems sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chûtes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe & habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, & sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grace avoit mise en vous, s'affoiblit ; plus ce qui étoit encore sain dans votre ame, s'infecte & se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir & corrompre des plaies ; sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir ! & que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, & ôter à l'espérance de votre conversion, toutes les ressources qui pourroient vous rester encore ?

Vous vous flatez peut-être sur ce

qu'il n'eſt point de paſſions éternelles, & que le tems & le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premiérement, que vous pourrez bien à la vérité vous laſſer des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos paſſions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'eſt point de paſſions éternelles, je l'avoue; mais la corruption & le déſordre le ſont preſque toujours: les paſſions que le dégoût tout ſeul finit, laiſſent toujours le cœur tout prêt pour une autre; & d'ordinaire c'eſt un nouveau feu qui chaſſe & éteint le premier. Rappellez-vous vous-même ce qui vous eſt arrivé juſqu'ici: vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous ſeriez libre & en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos déſordres, & le commencement de votre pénitence: cet engagement a fini; la mort, l'inconſtance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu; & cependant vous ne vous êtes pas

converti : de nouvelles occasions se sont présentées : vous vous êtes formé de nouveaux liens : vous avez oublié vos premières résolutions ; & votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagemens criminels seroient finis ; quand il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; si le tems & le dégoût tout seul vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence & d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu que la vivacité même des passions insensées : votre cœur libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vuide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous

trouverez ſans force, ſans goût, ſans aucun ſentiment pour le ſalut ; & le défaut d'objet en vous laiſſant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'eſt un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jetter dans le port ; mais le calme, plus il eſt grand, plus il conduit ſûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, & prendre le parti d'une vie plus raiſonnable & plus chrétienne. On ſent le vuide du monde & des plaiſirs ; on ſe préte aux amuſemens & à une certaine diſſipation ſans goût & comme à regret ; on ſouhaiteroit d'y renoncer & de travailler ſérieuſement à ſon ſalut : mais cette première démarche fait peur. C'eſt un coup d'éclat qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir ſoutenir : on eſt d'un rang où le plus petit changement ſera remarqué, & l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, une ſcène qui

ne durera pas, & qui ne nous laiſſera que le ridicule de la dévotion, ſans nous en laiſſer le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous ſoutenir, mon cher Auditeur ? Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour ; & en vous convertiſſant aujourd'hui, vous n'oſez vous promettre qu'il vous ſoutiendra ? Vous comptez ſur ſes miſéricordes en l'outrageant, & vous n'oſez y compter en le glorifiant ? Vous croyez ne rien riſquer de ſon côté en continuant à l'offenſer, & vous vous en défiez en commençant à le ſervir ? O homme, où eſt ici cette raiſon & cette équité de jugement dont vous vous piquez ſi fort ? & faut-il que ſur l'affaire de votre ſalut ſeulement, vous ſoyez un abîme de contradictions, & un paradoxe incompréhenſible ?

D'ailleurs n'aurions-nous pas raiſon de vous dire : Commencez toujours ; eſſayez ſi en effet vous ne pourrez pas vous ſoutenir dans le ſervice de Dieu. La choſe ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? Eſt-ce qu'un homme que la tem-

pête a jetté au milieu de la mer, & qui feroit à la merci des flots, & fur le point d'un trifte naufrage, ne tente pas premiérement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de fe laiffer fubmerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'effaye-t-il rien? fe dit-il à lui-même pour ne rien tenter, Peut-être je ne me foutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin. Ah! il effaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jufqu'au dernier moment de fa force, & ne fuccombe enfin que lorfque gagné par la violence des flots, il eft forcé de céder au malheur de fa deftinée. Vous périffez, mon cher Auditeur; les ondes vous gagnent; le torrent vous entraîne; & vous balancez fi vous effayerez de vous fauver du danger; & vous mettez à fonder vos forces, les feuls momens qui vous reftent pour pourvoir à votre fûreté? & vous perdez à délibérer, un tems qui ne vous eft laiffé, que pour vous dégager du péril qui preffe, & où tant d'autres périffent à vos yeux?

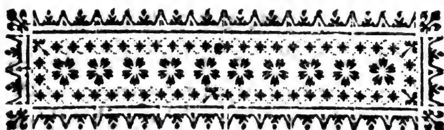
Mais enfin, je veux que dans la

ſuite les difficultés de la vertu laſſent votre foibleſſe, & que vous ſoyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins paſſé quelque tems ſans offenſer votre Dieu ; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'appaiſer ; toujours auriez-vous du moins conſacré quelques jours à bénir ſon ſaint nom ; toujours ce ſeroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, & de ce tréſor d'iniquité que vous amaſſez pour le jour terrible des vengeances ; toujours vous ſeriez-vous acquis le droit de repréſenter à Dieu votre foibleſſe, & de lui dire : Seigneur, vous voyez mes deſirs & mon impuiſſance : que n'ai-je un cœur plus conſtant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus inſenſible au monde, & moins aiſé à ſe laiſſer ſéduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes & mes inconſtances : ôtez au monde l'empire qu'il a ſur mon cœur ; reprenez-y vos anciens droits ; & ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie, me couvrent de honte, Seigneur, &

ſont que je n'oſe plus lever les yeux vers vous, & vous promettre une fidélité conſtante. J'ai ſi ſouvent trahi là-deſſus mes promeſſes après vous avoir juré un amour éternel : ma foibleſſe m'a ſi ſouvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque inſtant ; & mille fois au ſortir même de vos pieds, & les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occaſion m'a ſéduit, & les mêmes infidélités que je venois de déteſter, m'ont retrouvé comme auparavant foible & infidèle : avec un cœur ſi léger & ſi incertain, que puis-je vous aſſurer, grand Dieu ! & qu'oſerai-je me promettre à moi-même ? J'ai cru ſi ſouvent qu'enfin mes réſolutions alloient être conſtantes : je me ſuis trouvé dans des momens de grace & de componction ſi vifs & ſi touchans, & qui ſembloient me répondre que ma fidélité ſeroit éternelle ; que je ne voi plus rien qui ſoit capable de me fixer, & qui puiſſe me faire eſpérer cette ſolidité

de vertu, à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état: le caractère de mon cœur me décourage & m'épouvante: je sai que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, & que vous maudissez dans vos Livres saints, les ames incertaines & légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grace, j'essayerai encore de rentrer dans vos voies; & si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu! qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche sincérement périsse, & qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi; qu'en cherchant une affreuse tranquillité, dans une révolte fixe & déclarée, & en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR

LE QUATRIÉME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur les dispositions à la Communion.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droit ses sentiers. Luc. 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint tems pour nous disposer à la naissance de Jesus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfans, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple & pour le racheter ;

rendez droits ſes ſentiers ; que les vallées ſoient remplies ; que les montagnes & les collines ſoient abaiſſées ; que les chemins tortus deviennent droits, & les raboteux unis. Ou pour dire la même choſe ſans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Myſtère que nous allons célébrer, par l'abaiſſement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre ſageſſe & à votre propre juſtice, mortifiant la chair & humiliant l'eſprit.

Qu'il me ſoit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Frères, qui dans cette ſolemnité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jeſus-Chriſt dans vos cœurs une nouvelle naiſſance en le recevant à la table ſacrée : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire, eſt la plus ſainte de la religion, & la ſource des plus grandes graces ; ne la faites donc pas ſans y apporter tous les ſoins & toutes les précautions qu'elle exige ;

ne vous exposez point à perdre par votre faute les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jesus-Christ dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le Juste & le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, & celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent ? Ne vous y trompez pas, mes Frères ; il y a une manière de recevoir Jesus-Christ, qui nous rend sa présence inutile ; & plût à Dieu, qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des graces qui accompagnent une sainte communion ! Ah ! mes Frères, si la communion ne fait pas naître Jesus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; si elle ne nous rend point participans de son esprit & de ses graces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation ; si elle n'est pas pour notre ame un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler,

mais qui ne doit pas nous éloigner entiérement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos ames, la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien seroit-il donc dangereux de s'en priver? Mais il le seroit infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé. C'est pourquoi je vous le répéte de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers Frères : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur : disposez-vous de longue main à le recevoir ; bannissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire ; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne, & d'attirer Jesus-Christ dans vos ames.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps & du sang adorable du Fils de Dieu ; de l'autre, il est question de

vous apprendre à recueillir de la communion toutes les graces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement & avec fruit ? je les réduits à quatre, qui feront le sujet & le partage de ce discours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

L'Eucharistie est une manne cachée; elle est la viande des forts, un gage sensible & permanent de l'amour de Jesus-Christ, la continuation & l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini*, première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo*, seconde disposition. Le gage de l'amour de Jesus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux & de plus tendre : *Hoc facite in meam*

I. REFLEX.

I. Cor. 11. 29.

Ibid. ℣. 28.

Ibid. ℣. 24.

commemorationem, troisiéme disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, & d'y porter un esprit de croix & de martyre : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, quatriéme disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, & de celle de tous les Saints sur l'usage de ce Sacrement adorable.

Ibid. v. 26.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes Frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, & que la soumission est comme née avec nous ? Il en coûteroit même pour secouer ce joug ; & il ne faut pas un moindre effort pour passer de

la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme & comme à travers un cristal, mais face à face, si j'ose le dire, & tel qu'il est en lui-même : de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moyse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire & de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi, qui sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat ; qui voit les Anges du ciel se couvrir de leurs aîles, & les colomnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajoûteroient rien, & qui est heureuse, non pas parcequ'elle croit sans voir, mais parcequ'elle voit presqu'en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moyse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante ; de cette foi, qui sent tout

le poids de la présence d'un Dieu, & qui effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne suis qu'un homme, & un homme pécheur : je parle de cette foi dont le respect va jusques à la frayeur, & qui a besoin même qu'on la rassure ; qui du plus loin qu'elle découvre Jesus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans son ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes Frères. Grand Dieu ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? Eh ! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois ; vos Disciples mêmes ne vous connoissent souvent que selon la chair ; & pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument & ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paroîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds, & demanderont aux

montagnes de s'écrouler ſur leurs têtes : eh ! n'êtes-vous pas dans le ſanctuaire comme ſur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas ſur vous ? les eſprits céleſtes, toutes les fois que le Prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne deſcendent-ils pas du ciel pour être encore vos miniſtres, & vous environner de leurs hommages ? Sur ce tribunal myſtérieux, ne jugez-vous pas les hommes? ne jettez-vous pas des yeux de diſcernement ſur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ? n'y ſéparez-vous pas les boucs des brebis ? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort & de vie ? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main & des couronnes de l'autre ? ne m'y démêlez-vous pas, & n'écrivez-vous pas ſur mon front avec une main inviſible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! & tandis peut-être que vous m'y condamnez, je préſume d'en approcher ; tandis que vous me rejettez de votre face, je m'y préſente avec confiance ; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je

viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colère, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour : votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi ; l'Agneau sans tache qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui remplit & ferme celui de mes iniquités ; & vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah ! mes Frères, on ne pouvoit autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure : un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jetté sur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé : l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parcequ'il avoit osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem : il n'étoit pas permis aux Israélites dans le désert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit sa loi ; les foudres & les éclairs en défendoient l'accès ; la terreur & la mort précédoient par-tout la face du Dieu d'Abraham. Quoi ! parcequ'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond

de nos ſanctuaires pour punir les profanateurs & les indiſcrets, le reſpect & la frayeur ne nous y accompagnent pas! Foibles hommes, ſur qui les ſens ont tant de pouvoir, & qui ne ſont religieux que lorſque le Dieu qu'ils adorent eſt terrible! Car, dites-moi, ſi nous diſcernions le corps du Seigneur; ſi la foi de ſa préſence faiſoit ſur nous les grandes impreſſions qu'elle feroit ſans doute, ſi nous le voyions à découvert; eh! viendrions-nous tranquilles & preſque inſenſibles nous aſſeoir à ſa table? Quelques momens employés ſouvent à réciter avec un cœur tiéde & un eſprit égaré de légères formules, ſuffiroient-ils pour nous préparer à une action ſi redoutable? Une communion ſeroit-elle l'affaire d'une matinée, dérobée peut-être ou à l'inutilité d'un ſommeil accoutumé, ou aux ſoins de l'ajuſtement? Ah! ce ſouvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance: il nous faudroit du tems pour nous raſſurer, ſi j'oſe le dire, contre notre propre reſpect, & contre l'idée de ſa majeſté: les jours qui précéderoient

ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification : chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassemens, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourroit s'en désoccuper ; nous ne verrions plus que Jesus-Christ ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine ; nous aurions des yeux, & nous ne verrions pas ; cette image seule fixeroit toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une ame mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solemnité où la bienséance & la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi & de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature ? Ah ! c'est une tristesse qui opère la mort ; ce sont des inquiétudes qui

naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre & inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre : on craint ces jours heureux comme des jours funestes : on regarde les solemnités des Chrétiens commes des mystères tristes & lugubres : on se fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile, c'est-à-dire, qu'il faut que les loix de votre Eglise aillent arracher ces infidèles comme par force des places publiques, des plaisirs du siécle & du grand chemin de la perdition, & les traînent malgré eux à la salle du festin : on remet autant qu'on peut, ce devoir de religion ; cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces ames infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue ; balancer long-tems entre leurs devoirs & leurs passions ; adoucir enfin par le choix d'un Confesseur indulgent l'amertume de cette démarche ; aller paroître devant vous, ô Dieu, qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'a-

mour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient se présenter à un ennemi; & ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah, Seigneur! aussi rejettez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires: aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes: & si vous étiez encore capable de ces saints frémissemens que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare; ah! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi long-tems avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers Frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jesus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, & n'en

n'en approfondit pas la vertu & les myſtères : on croit, mais d'une foi oiſeuſe qui borne tout ſon mérite à ſe ſoumettre & à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui ſe dément dans les œuvres : on croit, mais d'une foi humaine qui eſt le don de nos pères ſelon la chair, plutôt que le don du Père des lumières : on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laiſſe que des idées foibles & puériles : on croit, mais d'une foi ſuperſtitieuſe qui n'aboutit qu'à des hommages vains & extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne ſent rien : on croit, mais d'une foi inſipide qui ne diſcerne plus : on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de ſuites : on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au reſpect en ſe familiariſant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'eſprit, & qui laiſſe errer le cœur : on croit enfin, mais d'une foi tranquille & vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de ſublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh, diſcerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'eſt avoir

plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Egypte; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le reméde sacré de nos maux, le desir continuel de nos ames; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissemens, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un azile contre nos disgraces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soins, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie : discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les Ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; & c'est ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.*

II. REFLEX.

JE ſai que notre cœur nous échappe à nous-mêmes; que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme; que les paſſions nous ſéduiſent, les exemples nous raſſurent, les préjugés nous entraînent; que nos panchans décident toujours de nos lumières; que le cœur a toujours raiſon; que s'éprouver ſoi-même, ce n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs. Tel eſt l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ſes ſeules lumières : ſans ceſſe il prend le change, & tout ſe farde & ſe métamorphoſe à ſes yeux : il ne vous connoît qu'à demi; il ne ſe connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne; il prend les ténébres pour la lumière; il va d'égarement en égarement; il ne ſort pas de ſes erreurs quand il revient à lui-même : il n'eſt que les lumières de votre foi qui puiſſent redreſſer ſes jugemens, ouvrir les yeux de ſon ame, être la raiſon de ſon cœur, lui apprendre à ſe connoître, éclairer les myſtères de l'amour-propre, développer les ar-

tifices de ses passions, & en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les régles de la foi, qu'il faut s'éprouver, mes Frères; les doctrines humaines, les adoucissemens de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières sont des guides trompeurs; & si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? sur quoi! sur la sainteté de ce Sacrement & sur notre propre corruption. C'est la chair de Jesus-Christ, c'est le pain des Anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel, que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vétemens, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur & dans la sainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? votre ame

n'eſt elle pas aux yeux de Dieu, ce tiſon noirci dont parle le Prophéte, que des flammes impures ont dès vos premiers ans, flétrie, conſumée, & qui n'eſt plus qu'un reſte hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuſes? paroît-il ſur votre corps un ſeul endroit qui ne ſoit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi! elle repoſera ſur votre langue; cette chair pure, ſur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur & l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, ſur l'inſtrument de vos vengeances & de votre amertume; cette chair crucifiée, ſur le ſiége de vos ſenſualités & de vos débauches? Quoi! il deſcendra dans votre cœur! Mais y trouvera-t-il où repoſer ſa tête? N'avez-vous pas fait de ce temple ſaint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de deſirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalouſie, d'orgueil; c'eſt au milieu de tous ces monſtres, que vous lui avez préparé ſa demeure? Ah! vous le

livrez à ſes ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ſes bourreaux.

On s'eſt éprouvé, me dit-on; on s'eſt confeſſé avant que d'approcher. Ah! mes Frères, & de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités vous allez recevoir Jeſus-Chriſt? & le cœur encore fumant de mille paſſions mal éteintes, & que le lendemain va voir rallumer, vous oſez venir offrir votre préſent à l'autel, & participer aux Myſtères ſaints? & l'imagination ſouillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au Prêtre, vous allez goûter le froment des Elus? Quoi! au ſortir du tribunal, la Communion vous tient lieu de pénitence? vous allez de plein pied du crime à l'autel? Au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous conſoler avec les Juſtes? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au feſtin délicieux? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints? Un pénitent n'arri-

voit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité, & on se purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux; il ne restoit plus rien de la première vie, qu'un regret sincère : on ne reconnoissoit enfin de traces des crimes passés que dans les traces de la pénitence & des macérations qui venoient de les expier; & l'Eucharistie étoit le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit & humilié, le crée & le donne elle-même; que toute la pureté qu'exige la chair de Jesus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture & l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes Frères : vous mangez & vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer; l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'eſt un azyme pur ; il faut être exemt de levain pour en manger. Or de bonne foi, ces perſonnes du monde que les circonſtances d'une ſolemnité déterminent à s'approcher de l'Euchariſtie, ont-elles quitté le vieux levain en ſe préſentant à l'autel ? n'y portent-elles pas toutes les paſſions encore vivantes dans leurs racines ? jugez-en par les ſuites. On ſe retrouve le même au ſortir de-là : les haines ne ſont point éteintes ; l'empire de la volupté n'eſt point affoibli ; la vivacité pour les plaiſirs n'eſt point émouſſée ; la pente pour le monde n'eſt pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ſes droits. On ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés ; les commerces recommencent ; les entretiens ſe renouent ; les paſſions ſe réveillent ; tout va même train, & on n'a pardeſſus ſon premier état, que la profanation de ce redoutable myſtère. D'où vient cela ? c'eſt que ſe confeſſer ſimplement, n'eſt point s'éprouver.

De plus, c'eſt la viande des forts. Une ame foible, chancelante, mal

affermie ; qui tourne à tout vent ; qui plie au premier obſtacle, qui ſe briſe au premier écueil ; qui échappe à toute heure à la grace ; qui a une longue expérience de ſa fragilité ; qui n'apporte jamais à l'autel que des promeſſes cent fois violées, que des ſenſibilités de dévotion, que le premier plaiſir étouffe, qui depuis ſes premiers ans eſt dans le commerce des foibleſſes & des choſes ſaintes, & a toujours vû ſuccéder les crimes au repentir, & les ſacremens aux rechûtes : une ame de ce caractère eſt-ce une ame forte ? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, ſe fortifier, s'exercer dans la charité ? A peine en état de ſoutenir le lait, doit-elle imprudemment ſe charger d'une viande ſolide, qui ne ſert de nourriture qu'à l'homme parfait ?

Il eſt marqué dans la Loi, que ſi la victime qu'on venoit d'immoler, étoit miſe dans un vaiſſeau de terre, le vaiſſeau ſeroit briſé ſur le champ ; mais que s'il étoit d'airain, il ſeroit lavé & nettoyé. Ces circonſtances marquées avec tant de ſoin, ſeroient-elles dignes de l'Eſprit ſaint, ſi elles ne ren-

Levit. 28.

fermoient des instructions & des mystères ? Une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, & qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré ? au lieu qu'une ame solide comme l'airain s'y purifie, y perd ses plus légères souillures, & devient plus belle & plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon Jesus-Christ, lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux & usés ? Ne se rompent-ils pas ? le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds ? Quelle est cette parabole ? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chastes dans une sainte ivresse ; vous le mettez dans un cœur usé, que des passions envieillies ont affoibli. Ah ! je ne suis point surpris, s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de Jesus-Christ ne sauroit s'y arrêter, si à la première occasion vous le répandez & le foulez aux pieds : il falloit y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires jour-

nalières sur vous-même; & par ces longues & sages épreuves, le fortifier & le rendre capable de recevoir Jesus-Christ.

C'est la Pâque des Chrétiens : or, Jesus-Christ ne célébre sa Pâque qu'avec ses Disciples : *Cum Discipulis meis facio Pascha.* Or qu'est-ce qu'être son Disciple ? c'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Etes-vous mortifié dans vos desirs, patient dans vos afflictions ? marchez-vous sur les traces que Jesus-Christ vous a frayées ? Etre son Disciple, c'est s'aimer les uns les autres : & combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union ; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère ? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui ?

Matth. 26. 18.

Enfin, c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui ; si saint, qu'après la chûte de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, & qu'il mît un cahos éternel entre le péché & lui ; si ja-

loux, qu'un ſeul deſir étranger le bleſſe. Ainſi, mes Frères, il faut vous éprouver ſur vos panchans : ne nourriſſez-vous pas encore ces deſirs du ſiécle dont parle l'Apôtre ? rendez gloire à Dieu, & ſondez votre cœur en ſa préſence. Je vais me nourrir de Jeſus-Chriſt & le changer en ma propre ſubſtance ; mais lorſqu'il ſera entré dans mon ame, lui qui en diſcerne les intentions & les panchans les plus ſecrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la ſainteté de ſa préſence ? Il ira d'abord à la naiſſance & aux principes de mes égaremens ; il examinera ſi la ſource en eſt tarie ou le cours ſeulement ſuſpendu ; il verra quelles ſont encore les inclinations dominantes de mon ame, quel eſt le poids qui fait encore pancher le cœur : hélas ! pourra-t-il dire comme autrefois lorſqu'il entra dans la maiſon de Zachée : Aujourd'hui le ſalut eſt arrivé dans cette maiſon. Suis-je revenu de bonne foi de cette paſſion ſi fatale à mon innocence ; de cette aigreur que je viens de déteſter aux pieds du Prêtre ; de cette idolâtrie des richéſſes

qui me jette dans des gains injustes ; de cette fureur de jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale & fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme ; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laissé ; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux ; de cet air fier & censeur qui juge de tout, & ne se juge jamais soi-même ; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds & mon être propre ? L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au Ministre de Jesus-Christ les a-t-il déracinées de mon cœur ? suis-je une nouvelle créature ? il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ! ne portai-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet ? le fort armé entrant dans mon ame la possédera-t-il en paix, & n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront ? éclairez-moi,

Seigneur, & ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes Frères, comme il faut s'éprouver. Le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel & du levain dans les sacrifices : voyez si en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes & le miel de la volupté, c'est-à-dire, & ce goût du monde & du plaisir, & ce caractère mou & sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut. N'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assés pur : cette chair sainte, dit le Prophéte, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajoûteroit une nouvelle : votre religion seroit vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-même ; & après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement & à l'épreuve. Jusques-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles ; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jesus-Christ de votre

ame ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'attirer ; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exemt de crime ; il faut être revétu de justice & de sainteté : c'est peu de ne le point trahir avec Judas ; il faut l'aimer avec les autres disciples : c'est peu en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché ; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisiéme disposition, communier en mémoire de Jesus-Christ.

III. REFLEX.

QU'est-ce que communier en mémoire de Jesus-Christ ; c'est en premier lieu, mes Frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jesus-Christ, dans l'institution de ce Sacrement adorable. J'ai desiré ardemment, disoit-il à ses Disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* ; il soupiroit après Luc. 22. 15.

ce moment heureux ; il ne le perdoit pas de vûe ; il se consoloit dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par là, mes Frères ? ah ! c'est qu'il faut apporter à cette table divine, un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur impatient, empressé, avide ; une faim & une soif de Jesus-Christ ; un goût réveillé par l'amour ; en un mot, ce que j'ai appellé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriem.* Ah ! Seigneur, dit alors l'ame fidèle avec
S. Aug. in Conf. l. 1. c. 5. saint Augustin, eh ! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession ; pour en remplir tout le vuide ; pour y régner seul ; pour y demeurer avec moi jusques à la consommation des siécles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chastes délices ; pour y répandre mille secrettes consolations ; pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, & me laisser

tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment? Peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas encore assés parée pour vous recevoir; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y appercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles; mais n'êtes-vous pas le fort armé? votre seule présence les dissipera, & tout sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent; mais vous renouvellerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités; mais votre sang achevera de les effacer. Venez, Seigneur, & ne tardez pas; tous les biens m'arriveront avec vous : méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favorisé, élevé,

environné d'abondance, ces vaines prosſpérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels ſont les deſirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle : il leur faut des occaſions pour les y déterminer ; d'eux-mêmes ils ne s'en aviſeroient jamais. Mais, que dis-je, des occaſions ? il faut des foudres & des anathêmes ; il faut que l'Egliſe tonne, foudroye. Bon Dieu ! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Egliſe à leur faire une loi de la participation à votre corps & à votre ſang ! qu'il ait fallu des peines & des menaces pour les conduire à l'autel, & les obliger de s'aſſeoir à votre table ! que toute la félicité du chrétien ſur la terre ſoit devenue pour lui un précepte pénible ! que le privilége le plus glorieux dont vous puiſſiez favoriſer les hommes, ſoit pour eux une gêne & une contrainte ! Ah Seigneur, quand vous donnâtes à votre Egliſe le pouvoir de lier, vous

attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? & son autorité étoit-elle destinée à traîner ses enfans à l'autel, ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pésant, un goût émoussé, une ame toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaisirs & des Sacremens; qui participent à la table de satan, & à celle de Jesus-Christ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, & des jours destinés au siécle : gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne & de réserve; qui ce jour là ne jouent pas, ne voyent pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin; toute la dévotion finit avec la solemnité : c'est une action de cérémonie; on est content de soi-même, après cette courte suspension; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'étoit un article dont on étoit convenu avec soi-même; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint & de profane : les Sacremens nous calment sur les plaisirs; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté

de la conſcience, nous conduiſent aux Sacremens; & l'on eſt à demi bon pour être mondain ſans ſcrupule. Ainſi on porte à l'autel un goût affadi par les amuſemens & les joies du ſiécle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des paſſions: on ne ſent pas les douceurs ineffables de cette viande céleſte; on retrouve juſqu'au pied du trône de la grace, les images des plaiſirs dont on vient de ſortir: des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarraſſent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font ſur le cœur des impreſſions bien plus vives que la préſence de Jeſus-Chriſt. Mais n'eſt-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monſtrueux, que votre Prophéte indigné vous diſoit autre-
Pſ. 68. 23. fois: *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement & de ſcandale.*

En ſecond lieu, communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, c'eſt vouloir réveiller par la préſence de ce gage ſacré tout ce que ſon ſouvenir peut faire d'impreſſion ſur un cœur qui l'aime. L'abſence rallentit les liai-

ſons les plus vives : Jeſus-Chriſt prévoyoit bien que montant dans le ciel, ſes Diſciples inſenſiblement oublieroient ſes bienfaits & ſes divines inſtructions. Hélas ! Moyſe ne reſte que quarante jours ſur la montagne, & déja les Iſraélites ne ſe ſouviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Egypte. Qu'eſt devenu ce Moyſe, s'entrediſoient-ils ? faiſons-nous des dieux qui nous précédent & qui nous défendent contre nos ennemis. Jeſus-Chriſt, pour parer à ces inconſtances du cœur humain, voulut en montant dans la céleſte Sion, nous laiſſer un gage de ſa préſence : c'eſt là qu'il veut que nous venions nous conſoler de ſon abſence ſenſible ; c'eſt là que nous devons retrouver un ſouvenir plus vif de ſes merveilles, de ſa doctrine, de ſes bienfaits, de ſa divine perſonne ; c'eſt là que ſous des ſignes myſtérieux, nous venons le voir naiſſant à Béthléem, élevé à Nazareth, converſant avec les hommes, & parcourant les villes de la Judée, faiſant des ſignes & des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appel-

lant à sa suite des Disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant par-tout des traces de sa puissance & de sa bonté, entrant en triomphe à Jérusalem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort & de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de sa victoire, & formant ensuite son Eglise par l'effusion de son esprit & l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vétemens, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre & de le servir dans les courses de son ministère, de ses Disciples avec qui il conversoit familiérement, des peuples de ce tems-là qui entendirent les paroles de grace & de salut qui sortoient de sa bouche: vous appellez heureux ceux qui le virent; bien des Prophétes &

des Rois l'ont ſouhaité en vain : mais vous, mes Frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un ſaint baiſer, vous l'arroſerez de vos larmes, & vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas ! nos pères alloient dans une terre ſainte y adorer les traces de ſes pieds, & les lieux qu'il avoit conſacrés par ſa préſence. Ici, leur diſoit-on, il propoſoit la parabole du bon Paſteur & de la brebis égarée ; ici il réconcilioit une femme adultère ; ici il conſoloit une péchereſſe ; ici il ſanctifioit les nôces & les feſtins par ſa préſence ; ici il multiplioit des pains pour raſſaſier un peuple affamé ; ici il défendoit à ſes Diſciples de faire deſcendre le feu du ciel ſur une ville criminelle ; ici il s'abaiſſoit juſqu'à converſer avec une femme de Samarie ; ici il ſouffroit les enfans autour de lui, & blâmoit ceux qui vouloient les éloigner ; ici il rendoit la vûe aux aveugles, il redreſſoit les boiteux, il délivroit les poſſédés, il faiſoit parler les muets & ouïr les ſourds. A ces paroles nos pères ſe ſentoient ſaiſis d'une joie

ſainte; ils verſoient ſur cette terre heureuſe des larmes de tendreſſe & de religion : ce ſpectacle, ces images leur rapprochoient le tems, les actions, les myſtères de Jeſus-Chriſt, rallumoient leur ardeur, conſoloient leur foi; les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les juſtes de nouveaux deſirs.

Ah! Chrétiens! non, il n'eſt pas néceſſaire de traverſer les mers; le ſalut eſt proche de vous; la parole que nous vous préchons ſera, ſi vous voulez, ſur votre bouche & dans votre cœur : ouvrez les yeux de la foi, regardez ſur ces autels; ce ne ſont pas des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence, c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même : approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais ſenti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le ſouvenir de ſa douceur qui ne lui permettoit pas de briſer un roſeau déja caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens & vos impatiences : que le ſouvenir de ſes travaux

&

& de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse : que le souvenir de sa modestie & de son humilité qui lui faisoit prendre la fuite lorsqu'on vouloit le faire Roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel respect & quelle sainte frayeur vous devez y entrer : que le souvenir de la simplicité & de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités & les excès des vôtres : que le souvenir de ses retraites & de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière : que le souvenir de sa tendresse & de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous in-

ſtruiſe à converſer innocemment, ſaintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le ſouvenir de toutes ſes vertus plus vif alors, plus préſent au cœur, à l'eſprit, vous corrige de toutes vos foibleſſes : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foibleſſes ; mais ſe familiariſer de telle ſorte avec la chair de Jeſus-Chriſt, qu'elle ne réveille plus en nous de ſentimens nouveaux, & nous laiſſe toujours tels que nous ſommes ; mais ſe nourrir d'une viande divine, & ne point croître ; mais s'approcher ſouvent de cette fournaiſe ardente, & n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur ; mais ſe préſenter avec des fautes cent fois déteſtées & encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui quoique légères en elles-mêmes, ne le ſont plus pourtant par l'attachement & la pente qui nous les rend inévitables, & par la circonſtance du Sacrement qu'on ſe met en danger de profaner ; mais faire profeſſion de piété, d'éloignement du monde, être preſque tous les

jours dans le commerce des choses saintes, & s'être fait comme un point fixe de vertu au-delà duquel on ne va jamais, se traîner toujours autour des mêmes confessions & des mêmes chûtes, & n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière & relâché de sa première ferveur; mais sans cesse user de ce reméde divin, & ne sentir rien de changé à ses maux ; mais entasser Sacrement sur Sacrement, si je l'ose dire, & ne jamais vuider son cœur pour faire place à cette viande céleste ; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachemens secrets, un fond d'immortification, des desirs de plaire, de paroître, de parvenir ; mais se permettre d'habitude dans ses entretiens, des vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchemens tout mondains, des inutilités éternelles, des sentimens tout profanes, des airs vains & piquans, des détours qui blessent la sincérité, des déguisemens qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences & des éclats ; mais cul-

tiver des liaiſons que la piété couvre peut-être, & que le penchant tout ſeul aſſortit & ſoutient ; mais être ſur ſa gloire, ſur ſes intérêts, ſur ſes droits, d'une jalouſie outrée ; mais ſe entir révolté au plus léger mépris, &ſne pouvoir digérer un ſeul geſte déſobligeant ; mais être d'une attention infinie ſur ſoi-même, & dans une parure ſimple & modeſte s'y rechercher ; choiſir ce qui convient avec plus de ſoin peut-être qu'une ame mondaine, & là-deſſus vivre du pain des Anges ; ô mon Dieu ! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais eſt-ce manger ce pain indignement que de le manger avec tant de foibleſſes & d'imperfections ? & qui le ſait, Seigneur, que vous-même ? Tout ce que nous ſavons, c'eſt que ce n'eſt pas communier en mémoire de vous ; c'eſt qu'il y aura des juſtices au grand jour qui paroîtront comme un linge ſouillé à vos yeux ; c'eſt que pluſieurs de ceux qui avoient même prophétiſé en votre nom, ſeront rejettés ; c'eſt que tout eſt à craindre dans cet état. Pierre

n'eſt admis à votre Cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; & cependant vous nous aſſurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine eſt éloignée, & vous lui défendez de vous approcher au ſortir du tombeau, parcequ'un goût encore trop ſenſible étoit le principe de ſon empreſſement ; & cependant elle avoit beaucoup aimé, & lavé vos pieds ſacrés & ſes péchés de ſes larmes. Et nous, Seigneur, pleins de miſères, vuides de fruits ſincères de pénitence, tout paîtris de molleſſe & de ſenſualités, tiédes & ſans goût, immuables dans un certain état de piété languiſſante & imparfaite, plus ſoutenue par l'habitude & par les engagemens d'une profeſſion ſainte, que par votre grace & une foi vive & ſolide : hélas ! nous faiſons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur ! quelle ſuite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne ſe repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui ſont comme le germe ſur lequel on ente enſuite mille nouvelles profanations ! Quels abîmes, encore une fois ! & que votre lumière nous ma-

nifeſtera au grand jour de terribles ſecrets ! Que ſuis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi ; ma condition ne ſouffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence & le crime ; ſi je ne ſuis pas un ſaint, je ſuis un monſtre ; ſi je ne ſuis pas un vaſe d'honneur, je ſuis un vaſe d'ignominie ; ſi je ne ſuis pas un ange de lumières, il n'y a point à balancer, je ſuis un ange de ténébres ; & ſi je ne ſuis pas un temple vivant de votre eſprit, il faut que j'en ſois le profanateur. Bon Dieu, quels puiſſans motifs de vigilance, d'attention ſur moi-même, de circonſpection, de frayeur en approchant de vos autels ; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifeſtation de vos jugemens adorables ! Mais ce n'eſt pas encore aſſés de communier en mémoire de Jeſus-Chriſt, mes Frères ; & pour nous retracer le ſouvenir de ſa vie, il faut encore, & c'eſt la dernière diſpoſition, rappeller le ſouvenir de ſa mort, & l'annoncer toutes les fois que l'on mange ſon corps &

que l'on boit ſon ſang ; & c'eſt ce que j'appelle une foi généreuſe qui nous faſſe immoler.

TOutes les fois que vous mangerez le corps & que vous boirez le ſang du Seigneur, vous annoncerez ſa mort juſqu'à ce qu'il vienne. Comment cela ? à la lettre on annonce ſa mort, parceque ce myſtère fut un prélude de ſa paſſion ; parceque Judas y forma comme la dernière réſolution de le livrer ; parceque Jeſus-Chriſt empreſſé de ſouffrir ce batême de ſang, dont il devoit être batiſé, en prévint l'accompliſſement, & d'avance s'immola lui-même par la ſéparation myſtique de ſon corps & de ſon ſang ; parceque l'Euchariſtie eſt le ſacrifice permanent de l'Egliſe, le fruit & la plénitude de celui de la croix ; parcequ'enfin Jeſus-Chriſt y eſt comme dans un état de mort ; il a une bouche, & ne parle pas ; des yeux, & ne s'en ſert pas ; des pieds, & ne marche pas. Mais, mes Frères, en ce ſens là l'impie comme le Juſte, annonce ſa mort toutes les fois qu'il mange ſon corps : c'eſt un myſtère, IV. REFLEX.

& non pas un mérite ; c'eſt la nature du Sacrement, & non pas le privilége de celui qui le reçoit ; c'eſt une ſuite de ſon inſtitution, & non pas une diſpoſition pour en approcher. Or le deſſein de l'Apôtre eſt ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les myſtères que renferme ce Sacrement les diſpoſitions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute ſe paſſer dans nos cœurs, qui nous diſpoſe, qui nous prépare, qui aſſortit la ſituation de notre ame à la nature de ce myſtère, qui nous fait porter ſur notre corps la mortification de Jeſus-Chriſt, qui nous immole & nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raiſons que nous avons touchées, & changeons la lettre en eſprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parceque ce myſtère fut un prélude de ſa Paſſion. Dans les premiers tems l'Euchariſtie étoit un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée &

que la persécution commençoit à s'élever, tous les Fidèles couroient se munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maisons : la mort leur paroissoit moins terrible, lorsqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la desiroient même ; & les consolations ineffables que la présence de Jesus-Christ cachée sous des voiles mystiques répandoit déja dans leur ame, les faisoit soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses Elus, lorsqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne ; ils cachoient avec soin dans leur sein, la divine Eucharistie ; ils s'en nourrissoient dans l'attente du martyre ; ils s'engraissoient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des Vierges chastes, des Fidèles fervens, des Ministres saints participoient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction : aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces

lieux sombres & affreux ! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de tristes images de la mort, & les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disoient-ils à Jesus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps, & même nous le rendrez-vous glorieux & immortel ; mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténébres aimables où vous remplissez nos ames de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, & déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! De là, quelle force dans les tourmens ! pleins de la chair de Jesus-Christ, teints de son sang, ils sortoient, dit saint Chrysostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout

ſanglans & altérés de mort & de carnage ; ils voloient ſur les échaffauts ; ils y portoient une ſainte fierté, lançoient çà & là des regards de conſtance & de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, & déſarmoient leurs propres bourreaux ; ils annonçoient donc la mort du Seigneur en ſe préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos ſiécles & la religion des Céſars, ne nous laiſſent plus le même eſpoir ; la mort n'eſt plus la récompenſe de la foi, & l'Euchariſtie ne fait plus de martyrs : mais n'avons-nous pas des perſécuteurs domeſtiques ? notre foi n'a-t-elle à craindre que les tyrans ? & n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de ſang ? En approchant donc de l'autel, mes Frères, une ame fidèle ſoupire après la diſſolution de ſon corps terreſtre ; car pourroit-elle aimer cette vie, & annoncer la mort de Jeſus-Chriſt, & retracer dans ces ſignes myſtiques ſa ſortie du monde pour aller à ſon Père ? elle ſe plaint que ſon exil eſt trop prolongé, elle porte au pied du ſanctuaire un eſprit

de mort & de martyre : Ah ! Seigneur, puiſque vous êtes mort & crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? que puis-je trouver ſur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ? le myſtère lui-même qui devoit me conſoler par votre préſence, me fait ſouvenir de votre mort : ces voiles qui vous couvrent, ſont un artifice de votre amour ; & vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le deſir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous qu'un vuide affreux du Dieu que je cherche ? Que me répondez-vous, lorſque mon cœur ſéduit ſe tourne de votre côté pour y charmer ſes inquiétudes ? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites ; nous gémiſſions en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triſte aſſujettiſſement, qui nous fait ſervir aux paſſions & aux erreurs des hommes : ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici ; s'il paroît, ce n'eſt que pour mourir encore tous les jours : reprends les deſirs & les affections que tu voulois

nous donner, & les détourne vers le ciel ; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un Chrétien qu'un séjour de soupirs & de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur ? quels sont les liens & les charmes qui peuvent m'attacher à la terre ? Inquiéte dans les plaisirs, impatiente dans l'absence ; ennuyée des entretiens & des commerces des hommes, effrayée de la solitude ; sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu ; faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrois ; qui me retient ? qui diffère la dissolution de ce corps de péché ? qui m'empêche de voler avec les aîles de la colombe sur la sainte montagne ? Je serois heureuse, Seigneur, je le sens ; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux : je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels ; ce sont là les momens les plus heureux de ma vie : mais ils durent si peu, il faut se rengager si vîte dans les ennuis & les desagrémens du siécle ; mais il faut s'éloigner de vous pour si long-tems : non,

Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur ſur la terre, & la mort eſt un gain à qui ſait vous aimer.

Sont-ce là nos ſentimens, mes Frères, quand nous approchons des autels ? Où ſont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fidèles, attendent la bienheureuſe eſpérance, & hâtent par leurs ſoupirs la fin de leur exil, & l'avénement de Jeſus-Chriſt ? C'eſt un rafinement de piété qu'on n'entend point ; c'eſt un langage preſque de contemplatif ; & cependant c'eſt le fondement de la religion & la première démarche de la foi. On regarde la néceſſité de mourir comme une peine cruelle ; la ſeule idée de la mort qui conſoloit tant nos pères, nous fait frémir : la fin de la vie eſt le terme de nos plaiſirs, au lieu d'être celui de nos peines ; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu & des obligations de l'Egliſe : les ſoins qui aboutiſſent au corps ſont infinis ; nos précautions ſur ce point vont juſques à la foibleſſe ; ou s'il arrive quelquefois de ſouhaiter ce dernier moment, c'eſt laſſitude de la vie & de ſes chagrins, c'eſt une

disgrace, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût & un souhait d'amour propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jesus-Christ: & là-dessus on vient manger la Cène du Seigneur, se renouveller le souvenir de sa passion, & annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parceque Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir? ah! mes Frères, un desir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jesus-Christ. Tant de Ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs, de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans

des bouches profanes : nous devons ſentir les outrages qu'y ſouffre Jeſus-Chriſt ; nous confondre devant lui, ſur ce que le plus ſignalé de ſes bienfaits eſt devenu l'occaſion des plus grands crimes ; trembler ſur nous-mêmes ; admirer ſa bonté, laquelle pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus, a bien voulu s'expoſer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les ſiécles & de tous les tems qui l'ont deshonoré & qui le deshonorent ; détourner par les larmes de notre cœur, & par mille gémiſſemens ſecrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer ſur la terre. Car, ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts ſoudaines n'étoient qu'une ſuite de ce Sacrement profané ; ah ! vous nous frappez depuis long-tems, Seigneur ; vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces la coupe de votre fureur ; vous armez les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; on n'entend parler que de combats & de bruits de guerre ; vous faites pleuvoir

du ciel la ſtérilité ſur nos campagnes ; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, & ôte aux pères la conſolation de leurs vieux ans ; nous gémiſſons ſous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim & à la miſère ; les arts ſont preſque inutiles au peuple ; les gains & les trafics languiſſent, & l'induſtrie peut à peine fournir aux beſoins ; les calamités ſecrettes & connues de vous ſeul, ſont encore plus touchantes que les publiques ; nous avons vû la faim & la mort, moiſſonner nos citoyens & changer nos villes en déſerts affreux ; l'ennemi de votre nom profite de nos diſſenſions & uſurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux ſi longs & ſi terribles, grand Dieu ? où ſe forment ces nuées de fureur & d'indignation qui éclatent depuis ſi longtems ſur nos têtes ? n'êtes-vous pas armé pour punir les ſacriléges ? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur ; ven-

gez votre gloire ; ordonnez à l'Ange qui eſt dans les airs de ne pas arréter ſon bras, qu'il n'épargne pas les maiſons où ſont encore empreintes les traces d'un ſang profané ; votre courroux eſt juſte. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des Juſtes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous diſent-ils avec le Prophéte, *nous attendions la paix, & ce bien n'eſt pas encore venu.* Faites ceſſer les profanations que les guerres traînent toujours après elles ; ne puniſſez plus les ſacriléges en les multipliant ſur la terre ; rendez la majeſté à tant de temples profanés, le culte & la dignité à tant d'Egliſes dépouillées ; la ſplendeur & la magnificence à tant d'autels renverſés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la conſolation & l'allégreſſe à Iſrael ; rendez les enfans aux pères, & aux épouſes déſolées leurs époux ; & ſi nos malheurs ne vous touchent pas, laiſſez-vous toucher du moins à ceux de votre Egliſe.

Jerem. 8. 15.

On annonce en troiſiéme lieu, la mort du Seigneur dans ce myſtère,

parceque Jeſus-Chriſt s'y immole lui-même, par la ſéparation myſtique de ſon corps & de ſon ſang. Que s'enſuit-il delà ? qu'il faut être aux pieds des autels comme ſi nous étions au pied de la croix : entrer dans les diſpoſitions des Diſciples & des Femmes de Jéruſalem qui recueillirent les derniers ſoupirs de Jeſus mourant, & furent préſens à la conſommation de ſon ſacrifice. Or quel éloignement n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître ? qu'avoient-ils encore à ménager avec ſes meurtriers ? Craignoient-ils de ſe déclarer les Diſciples de celui qui ſe déclaroit ſi hautement leur Sauveur, & au prix de tout ſon ſang ? ne diſoient-ils pas au Père céleſte : eh ! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui ſommes les coupables, & épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes paſſées qui attachoient un ſi bon maître à la croix ! quelle impreſſion ſenſible de ſes ſouffrances dans leur cœur ! Ainſi, mes Frères, ménager encore le ſiécle, n'oſer ſe déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jeſus-Chriſt, ſe meſurer dans ſes dé-

marches de dévotion de telle ſorte ; qu'il y régne encore un air & un goût du monde, qui ſe mêle, pour ainſi dire, dans les intérêts de notre vertu : ne pas confeſſer Jeſus-Chriſt la tête levée ; n'oſer ſe diſpenſer d'un ſpectacle où il eſt moqué, d'une aſſemblée où il eſt offenſé, d'une démarche dont l'innocence ne peut ſortir entière, d'une bienſéance dont les devoirs de la religion ſouffrent, de je ne ſai quel train de vie dont le monde vous fait une néceſſité, de certaines maximes qui bleſſent l'Evangile, & que l'uſage vous donne pour des loix ; prétendre uſer de ces ménagemens, & néanmoins venir manger la Pâque avec les Diſciples de Jeſus-Chriſt ; conſerver encore des intelligences avec ſes ennemis, & s'aſſeoir à ſa table ; eſtimer les maximes qui le crucifient, & vouloir être les ſpectateurs & les compagnons fidèles de ſa croix ; ah ! c'eſt une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à ſa croix ; il a fait expirer avec lui ſes erreurs & ſes maximes : donc, annoncer ſa mort dans la communion, c'eſt rappeller le ſouvenir de ſa vic-

toire. Et si le monde vit & régne encore dans votre cœur, mon Frère, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort! ne disputez-vous pas à Jesus-Christ l'honneur de son triomphe? & au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveller avec ses ennemis?

D'ailleurs on annonce en quatriéme lieu sa mort dans ce mystère, parcequ'il est la consommation du sacrifice de la croix, & qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, & par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente & intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flaté, caressé, oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous incorporer Jesus-Christ mourant & couronné d'épines, dans des membres délicats & sensuels? cet assortiment ne seroit-il pas monstrueux? Oserez-vous en changeant sa chair en votre propre

ſubſtance, la transformer en une chair molle & voluptueuſe ? eh ! ce ſeroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jeſus-Chriſt, il faut que vos membres puiſſent devenir ſes membres; que ſon corps puiſſe prendre la figure du vôtre. Or, ſon corps eſt un corps crucifié, ſes membres ſont des membres ſouffrans : & ſi vous vivez ſans ſouffrir; ſi vous ne portez pas la mortification de Jeſus-Chriſt ſur votre corps; ſi peut-être vous n'avez jamais fait à vos ſens & à vos deſirs aucune violence; ſi vos jours ſe paſſent dans une tranquille molleſſe; ſi les afflictions vous impatientent; ſi tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte; ſi vous ne vous preſcrivez point d'œuvres mortifiantes; ſi celles que le Ciel vous ménage, ne ſont pas bien reçues; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jeſus-Chriſt ? On n'y penſe point, mes Frères; & cependant une vie molle & ſenſuelle, ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin on annonce la mort du Seigneur dans ce myſtère, parcequ'il y

eſt lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, & ne parle pas; des yeux, & ne s'en ſert pas; des pieds, & ne marche pas. Regardez donc, mon Frère, & faites ſelon ce modèle: voilà comme vous devez annoncer ſa mort en participant à ſon corps: il faut y porter des yeux inſtruits à être fermés pour la terre; une langue accoutumée au ſilence, ou à des diſcours de Dieu, comme parle ſaint Paul; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché; des ſens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort univerſelle ſur votre corps: l'état de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, eſt l'état du Chrétien ſur la terre; un état de retraite, de ſilence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les ſens. Car qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie? Il eſt dans le monde comme s'il n'y étoit point; il eſt au milieu des hommes, mais inviſible; il entend leurs vains diſcours, leurs conſeils chimériques, leurs eſpérances frivoles, mais il n'y prend aucune part; il voit leurs ſollicitudes, leurs agitations, leurs entrepriſes, & il les

laisse faire : on lui rend des honneurs divins, & on l'outrage ; & toujours le même, il paroît insensible aux insultes comme aux hommages : il voit renouveller les siécles, les empires, les familles, les mœurs changer ; le goût, des hommes & des âges varier ; les coutumes s'éteindre & puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les hérésies prévaloir ; son héritage déchiré ; des guerres, des séditions, des bouleversemens soudains ; l'Univers entier ébranlé ; & il est tranquille sur ses ruines, & rien ne le tire de son application intime & ineffable à son Père ; & rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez, encore une fois, & faites selon ce modèle : portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis long-tems à tout ce qui peut blesser notre ame ; une langue environnée d'une garde de circonspection & de pudeur ; des oreilles chastes & impénétrables aux sifflemens du serpent, & à la volupté des sons & des voix si propres à amollir le

cœur ;

cœur ; une ame insensible aux mépris comme aux louanges ; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne & dans la mauvaise fortune ; voyant avec des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui se passe ici-bas ; estimant les biens & les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas ; & à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vûe son Dieu, & à avoir toujours sa conversation dans le ciel.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas ! c'est l'affaire de toute la vie ; & la chair de Jesus-Christ est un secours établi, pour nous fortifier & nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement ; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa cor-

ruption, avec ses foiblesses, & se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde & des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chûtes. Mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour & d'une solemnité; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel; que la vie de la plupart des gens du monde; de ceux même qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, & qui dès-là vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si je l'ose dire, de deuil & de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations dé-

parent cette table ſacrée, & vous ſont rejetter comme celui qui s'y préſente avec un habit ſale & déchiré : qu'on ne peut pas ſe nourrir en même tems, & des viandes d'ici-bas & du pain du ciel ; & que du moment que les Iſraélites arrivés ſur les frontières de Canaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne ceſſa de tomber, & ils n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleſte : *Defecitque manna* Joſ. 5.
poſtquam comederunt de frugibus terræ. 12.
Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement eſt le fruit & non pas la marque de la pénitence ; que ces communions dont une ſolemnité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables ; qu'on ne peut ſe nourrir du corps de Jeſus-Chriſt ſans vivre de ſon eſprit ; qu'il faut même que la plénitude de l'Eſprit ſaint repoſe ſur une ame comme ſur Marie, avant que Jeſus-Chriſt vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des Livres ſaints, & les rigueurs ſalutaires de la pénitence doivent préparer dans nos

cœurs une demeure à Jesus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, & que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la Loi & de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siécle & qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, & avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plupart des Fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que Jesus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire, que dans les assemblées des pécheurs; & que les solemnités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, & des jours établis pour le deshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse im-

moler : hors de là , c'eſt ſe rendre coupable du corps & du ſang du Seigneur ; c'eſt manger & boire ſon jugement.

Ah ! Seigneur, que j'ai peu connu juſqu'ici l'innocence & l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent ſe nourrir de ce pain céleſte ! Le Centenier, cet homme d'une foi ſi vive, ſi humble, ſi éclairée; cet homme ſi riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices ſacrés en votre nom, deſtinés aux prières publiques & à l'interprétation de vos Ecritures ; cet homme ne ſe croit pas digne de vous recevoir même dans ſa maiſon : la plus pure même des Vierges, lorſqu'un Ange lui annonce que vous allez deſcendre dans ſon ſein, en eſt effrayée; elle entre dans ſon néant, & s'il lui reſte encore la force de parler, c'eſt pour demander comment cela ſe pourra faire. Et qui ſuis-je, Seigneur, pour oſer m'aſſeoir à votre table avec ſi peu de précaution ? moi qui viens paroître vuide devant vous; moi qui n'ai à vous offrir que les reſtes d'un cœur que le monde a occu-

pé si long-tems; moi qui ne suis à vous que par intervalles, & qui laisse encore aux créatures & aux passions le fond & l'état de mon cœur; moi qui ne porte à vos autels que de foibles essais de salut, & des œuvres consommées de péché; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos graces; que des lumières inutiles; que des sentimens qui s'exhalent par desirs; que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion; qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché, ni avec la vertu; qu'un naturel heureux & presque de son propre fonds, ennemi des excès & du vice, & que j'ai pourtant altéré.

Ah, Seigneur! les fruits d'une communion sainte sont si abondans, si sensibles; l'ame en sort si inondée de vos graces & de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler & me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim;

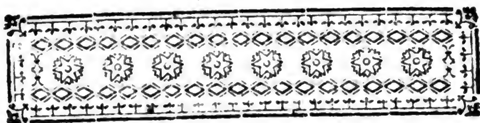
& je me retire de cette table ſacrée, fatigué, laſſé de mes hommages : je reſpire au ſortir de là, comme au ſortir d'une bienſéance & d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme ſi je venois de finir une affaire pénible ; & ſi je ſens le goût réveillé, c'eſt celui des plaiſirs & du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, & vous demeurez en nous ; c'eſt-à-dire, que votre ſang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laiſſe vos inclinations, vos traits, votre reſſemblance ; & que nous ſommes d'autres vous même ; que comme de jeunes Princes héritiers d'un ſang royal, on doit voir briller ſur notre viſage, je ne ſai quel air de majeſté qui annonce notre nobleſſe ; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, céleſtes, & des ſentimens dignes du ſang que nous avons reçû : & cependant je me trouve toujours des deſirs terreſtres ; des panchans bas & rampans ; un cœur qui ſe traîne encore ſur la boue, & qui ne ſait s'élever au-deſſus des créatures, & retourner juſques dans votre ſein

dont il eſt ſorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, & qu'on vit éternellement : & j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaiſirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire; pour vous, à peine un ſeul moment dans la journée. Que faut-il donc que je faſſe, Seigneur ? Que je me retire de votre table ? Quoi ! ce fruit de vie me ſeroit interdit ? quoi ! le pain de conſolation ne ſeroit plus rompu pour moi ? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure; vous voulez m'en rendre digne : vous ne voulez pas que je m'en retire; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refuſez pas le pain des enfans; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me préſenter un ſerpent à ſa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : applaniſſez-en les hauteurs; redreſſez-en l'obliquité; purifiez mes deſirs ; corrigez mes inclinations,

créez-en plutôt de nouvelles. Vous ſeul pouvez être votre précurſeur & vous préparer les voies dans les ames: Rempliſſez-nous donc, Seigneur, de votre eſprit, afin que nous mangions votre corps dignement, & que nous vivions éternellement pour vous.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
POUR LE JOUR
DE NOEL.

Evangeliso vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Luc. 2. 10. 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophétes avoient prédit; que tant de cérémonies avoient figuré; que tant de Justes avoient attendu, & que toute la nature sembloit promet-

tre, & hâter par la corruption universelle répandue sur toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujettis au péché & à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste : l'étoile de Jacob se montre à l'Univers : le sceptre est sorti de Juda, & celui qui devoit venir est arrivé : les tems mystérieux sont accomplis : le Seigneur a fait paroître le signe promis à la Judée : une Vierge a conçû & enfanté, & de Béthléem sort le conducteur, qui doit instruire & régir tout Israel.

Quels nouveaux biens, mes Frères, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes? Elle n'auroit pas été durant tant de siécles, annoncée, attendue, desirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle

n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuse, que celle qui vient de présider à cet enfantement divin! elle a vû la lumière du monde luire dans ses ténébres : les cieux en retentissent de joie, & de cantiques d'actions de graces.

Mais, mes Frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel & sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert ; & si malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Eglise pleure sur nous, & nous mêlons le deuil & la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes? Les Esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux Pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, & la paix aux hommes : & voilà tout le fond de ce grand mystère développé. A Dieu, la gloire que les hommes

avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

L'Homme n'avoit été placé sur la terre, que pour rendre à l'auteur de son être, la gloire & l'hommage qui lui étoient dûs. Tout le rappelloit à ces devoirs; & tout ce qui devoit l'y rappeller, l'en éloigna. Il devoit à sa majesté suprême son adoration & ses hommages; à sa bonté paternelle, son amour; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison & de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, & nés avec lui, lui étoient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui étoit autour de lui sans les retrouver. Cependant il les oublie; il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur & le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur; dans les ténébres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossi-

bilité de ſonder à plus forte raiſon, les ſecrets de Dieu, & la défiance où il devoit vivre de ſes propres lumières. L'idolâtrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réſervé à lui ſeul: la Synagogue l'honoroit des lévres, & l'amour qu'elle lui devoit ſe bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui: la Philoſophie s'égaroit dans ſes penſées, meſuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, & croyoit que la raiſon qui ſe méconnoiſſoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues ſur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, & l'homme ne ſe connoiſſoit plus lui-même.

Et premiérement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas pouſſé ſon culte profane? La mort d'une perſonne chère l'érigeoit bientôt en divinité; & ſes viles cendres, ſur leſquelles ſon néant étoit écrit en caractères ſi ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de ſa gloire & de ſon immortalité. L'amour conjugal ſe fit des dieux; l'amour impur

l'imita, & voulut avoir ses autels: l'épouse & l'amante, l'époux & l'amant criminels eurent des temples, des prêtres, & des sacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte si bizarre & si abominable : tout l'Univers en fut infecté : la majesté des loix de l'Empire l'autorisa : la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, & virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions : les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; & le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténébres : chaque siécle y avoit

ajoûté de nouvelles impiétés. Plus les tems marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation sembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtresse de l'Univers, s'étoit soumise aux différens cultes des nations qu'elle avoit subjuguées, & voyoit s'élever au milieu de ses murs, les idoles diverses de tant de peuples soumis, qui devenoient plutôt les monumens publics de sa folie & de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il vouloit les sauver. Il avoit mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde; & ce signe véritable n'étoit pas cet arc lumineux & grossier, qui paroît dans les nuées : c'étoit Jesus Christ son Fils unique; le Verbe fait chair; le sceau véritable de l'alliance éternelle, & la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paroît aujourd'hui sur la terre, & rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu

lui ravir. L'hommage que lui rend ſon ame ſainte unie au Verbe, dédommage d'abord ſa majeſté ſuprême, de tous les honneurs que l'Univers lui avoit juſques-là refuſés, pour les proſtituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les ſiécles, & tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : & il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu ſouverain, puiſque lui ſeul effaça l'idolâtrie de deſſus la terre; fit tarir le ſang des victimes impures; renverſa les autels profanes; impoſa ſilence aux oracles des démons; mit en pouſſière les vaines idoles, & changea leurs temples ſuperbes, juſques-là les azyles de toutes les abominations, en des maiſons d'adoration & de prière. Ainſi l'Univers changea de face : le ſeul Dieu inconnu dans Athènes même, & au milieu des villes les plus célébres par leur ſcience & par leur politeſſe, fut adoré : le monde reconnut ſon auteur : Dieu rentra dans ſes droits : un culte digne de lui s'établit ſur toute la terre; & il eut par-tout des adorateurs, qui

l'adorèrent en esprit & en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jesus-Christ, & la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes Frères, ce grand bienfait est-il pour nous? Nous n'adorons plus de vaines idoles; un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif & cruel: mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? Ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons: tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même: tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos desirs & de nos affections, de nos craintes & de nos espérances, fait aussi tout notre culte; & nos Dieux sont nos passions ausquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espéce dans le monde chrétien! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur; à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre re-

pos ; & dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'eſt votre idole : & que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puiſque dans votre fureur vous ne lui en refuſez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous poſſéde, à laquelle vous rapportez tous vos ſoins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'eſprit, de volonté, votre vie toute entière, c'eſt votre idole : & quel hommage criminel lui refuſez-vous, dès qu'elle l'exige, & qu'il peut devenir le prix de ſes faveurs ? Vous, cette intempérance honteuſe qui avilit votre nom & votre naiſſance ; qui n'eſt plus même de nos mœurs ; qui a noyé & abruti tous vos talens dans les excès du vin & de la débauche ; qui en vous rendant inſenſible à tout le reſte, ne vous laiſſe de goût & de ſentiment que pour les plaiſirs abrutiſſans de la table, c'eſt votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez ; & votre cœur rend encore plus d'hommage à

ce dieu infâme & abjet, que vos chants insensés & profanes. Les passions firent les Dieux autrefois ; & Jesus-Christ n'a détruit ces idoles, qu'en détruisant les passions qui les avoient élevées : vous les relevez en faisant revivre toutes les passions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connoître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages? Le culte est dans le cœur; & si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les Payens, les viles créatures à sa place, & vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est dûe.

Aussi Jesus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, & à établir sur le débris des idoles la connoissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime & ne les sanctifie ; & qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, & l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jesus-Christ,

& seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophéte; Jérusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étoient dûs au Dieu d'Abraham; *il n'y avoit ni Simulacre dans Jacob, ni Augure dans Israël*; Num. 23. 21. cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale: mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solemnités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étoient pas moins criminelles: l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistoient, & étoient même autorisés par ces vains dehors de culte: Dieu étoit honoré des lévres; mais le cœur de ce peuple ingrat, étoit toujours éloigné de lui.

Jesus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne, & si injurieuse à son Père. Il vient lui apprendre, que l'homme

peut ſe contenter des ſeuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuſe, eſt une inſulte & une hypocriſie, plutôt qu'un culte véritable; qu'il eſt inutile de purifier le dehors, ſi le dedans eſt plein d'infection & de pourriture; & qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas! mes Frères, cette erreur ſi groſſière, & ſi ſouvent reprochée par Jeſus-Chriſt à la Synagogue, n'eſt-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi ſe réduit tout notre culte? à quelques obſervances extérieures; à remplir certains devoirs publics preſcrits par la loi: & encore c'eſt la religion des plus ſages. Ils viennent aſſiſter aux myſtères ſaints; ils ne ſe diſpenſent qu'avec ſcrupule des loix de l'Egliſe; ils récitent quelques prières, que l'uſage a conſacrées; ils célébrent les ſolemnités, & groſſiſſent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en ſont-ils plus détachés du monde, & de ſes plaiſirs criminels? moins occupés des ſoins de la parure, & de la

fortune ? plus disposés à rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage ? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte ? toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses, qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Frères, qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderoit comme des anathêmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles; & on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de religion, par une vie que la religion condamne & abhorre; & on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, & en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déja dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages,

& ceux qui paroiſſent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore ſecoué le joug, comme tant d'autres; ils ne ſe font pas une gloire affreuſe de ne pas croire en Dieu; ils ne blaſphêment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu & une invention humaine; ils veulent y tenir encore par quelques dehors: mais ils n'y tiennent point par le cœur; mais ils la deſhonorent par leurs déſordres; mais ils ne ſont Chrétiens que de nom. Ainſi encore plus qu'autrefois ſous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte ſubſiſtent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde & la plus univerſelle, que les Prophétes ayent jamais reprochée à l'endurciſſement & à l'hypocriſie des Juifs: ainſi la religion dont nous nous glorifions, n'eſt plus qu'un culte ſuperficiel pour la plupart des Fidèles: ainſi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs; cette loi d'eſprit & de vie, qui devoit rendre les hommes tout ſpirituels; ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en eſprit & en vérité,

vérité, ne lui a donné que des phantômes; que de faux adorateurs; que des apparences de culte; en un mot, qu'un peuple encore Juif, qui l'honore des lévres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jesus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacrifices d'animaux, & à des observances légales, & qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de religion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur, un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier & le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part; qui ne change pas nos panchans déréglés; qui

n'influe point sur nos mœurs, & qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devoit effacer & purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa Providence & de sa sagesse éternelle. Les Philosophes frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, & forcés par les lumières seules de la raison, de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même; jouissant de son propre bonheur; ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; & laissant au hazard le cours des siécles & des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste Univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres, l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens: ils

en faiſoient un Dieu ſans liberté, & ſans puiſſance; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'eſclave des deſtinées. Les égaremens de la raiſon étoient alors la ſeule régle de la religion & de la croyance de ceux qui paſſoient pour être les plus éclairés & les plus ſages.

Jeſus-Chriſt vient rendre à ſon Père la gloire que les vains raiſonnemens de la philoſophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi eſt la ſource des véritables lumières, & que le ſacrifice de la raiſon eſt le premier pas de la philoſophie chrétienne : il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre ſuprême, & ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas aſſés en effet, que les hommes pour rendre gloire à Dieu, lui fiſſent un ſacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur Etre, & reconnuſſent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie; qu'ils lui fiſſent un ſacrifice de leur amour & de leur cœur, comme à leur ſouveraine félicité, & avouaſſent par là l'inſuffiſance & l'inutilité du culte extérieur

& pharisaïque de la Synagogue. Il falloit encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse & à leur vérité éternelle, & se désabusassent ainsi des vaines recherches & de l'orgueilleuse science des Philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une Personne divine, déconcerte toute la raison humaine; & ce mystère incompréhensible, proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avoient jusques-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison & de nos foibles lumières.

Mais, hélas! où sont parmi nous les Fidèles, qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison; & qui renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect & d'adoration, devant les ténébres majestueuses de la Religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous & qui

ne veulent point de Dieu. Eh ! il faut les livrer à l'horreur & à l'indignation de tout l'Univers qui connoît une Divinité & qui l'adore ; ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque, & la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plupart des Fidèles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse & aussi humaine, qu'en avoient autrefois les Philosophes payens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie ; qui vivent comme si le hazard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choses d'ici-bas ; & qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, & qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds & impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réser-

vée à lui seul; attendent avec une folle persuasion sur les réveries d'un faux Prophéte, des événemens & des révolutions, qui doivent décider de la destinée des peuples & des Empires; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruspices payens, ou l'impiété de la Pythonisse de Saül, & des oracles de Delphes & de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées; & qui ne pouvant par les seules forces de la raison, résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grace sur le salut des hommes, loin de s'é-
Rom. 11. 33. crier comme l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse & de la science de Dieu!* sont tentés de croire, ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convainquant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible & de plus insensé à la foi; qui sont ébranlées au pre-

mier doute frivole que l'impie propose; qui sembleroient être ravies que la religion fût fausse; & qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété & du blasphême. Enfin, je parle de beaucoup de Fidèles, qui renvoyent au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu; & qui refusent les miracles à une religion, qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jesus-Christ lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumières, & à ne plus vivre que de la foi; elle avoit fixé les incertitudes de l'esprit humain, & l'avoit

ramené des égaremens & des abîmes où la raiſon l'avoit précipité, à la voie de la vérité & de la vie : & nous l'abandonnons; & ſous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, ſous les étendarts, ſi j'oſe parler ainſi, d'une foible raiſon : les myſtères de la religion qui nous paſſent, nous révoltent : nous réformons tout; nous doutons de tout; nous voulons que Dieu penſe comme l'homme. Sans perdre entiérement la foi, nous la laiſſons affoiblir au-dedans de nous; nous n'en faiſons aucun uſage : & c'eſt cet affoibliſſement de la foi, qui a corrompu les mœurs; multiplié les vices; allumé dans tous les cœurs l'amour des choſes préſentes; éteint l'amour des biens à venir; mis le trouble, la haine, la diſſenſion parmi les Fidèles, & effacé ces premiers traits d'innocence, de ſainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Chriſtianiſme ſi reſpectable à ceux mêmes qui refuſoient de s'y ſoumettre. Mais non-ſeulement la naiſſance de Jeſus Chriſt, rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui

ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* Luc. 2. 14.

II. REFLEX.

UNe paix universelle régnoit dans tout l'Univers, quand Jesus-Christ, *le Prince de la Paix*, parut sur la terre : Is. 9. 6. toutes les nations soumises à l'Empire Romain, portoient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des dissensions civiles, qui avoient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les isles & dans les déserts, & inondé l'Asie & l'Europe du sang de ses citoyens, respiroit de l'horreur de tous ces troubles ; & réunie sous l'autorité d'un César, elle trouvoit dans sa servitude, la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans sa liberté.

L'Univers étoit donc paisible ; mais ce n'étoit là qu'une fausse paix. L'homme en proie à ses passions injustes & violentes, éprouvoit au-dedans de lui-même la guerre & la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations & aux fureurs de son propre cœur ; combattu par la

multiplicité & la contrariété éternelle de ſes panchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parcequ'il ne la cherchoit que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs diſciples : mais ce calme univerſel des paſſions qu'ils promettoient à leur Sage, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſaillies, mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation : elle maſquoit les dehors; mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe retrouvoit toujours lui-même.

Jeſus-Chriſt deſcend aujourd'hui ſur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde juſques-là n'avoit pu leur donner. Il vient apporter le reméde juſqu'à la ſource du mal : ſa divine philoſophie ne ſe borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raiſon, mais qui ne guériſſoient pas les plaies du cœur; & comme l'orgueil, la volupté, les haines, & les vengeances avoient été les ſour-

ces fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grace, par sa doctrine & par son exemple.

Oui, mes Frères, je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre? De quels torrens de sang n'avoit-elle pas inondé l'Univers? Et l'histoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'histoire de tous les siécles & de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes? le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine & insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles, que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le desir de s'élever étoit une vertu : la modération passoit pour lâcheté : un homme seul boulever-

ſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la première place parmi ſes citoyens; & le ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages; & ſon nom, ſouillé du ſang de ſes frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conſervoient la mémoire; & un ſcélérat heureux, devenoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Cette paſſion, en deſcendant dans la foule étoit moins éclatante; mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe. L'homme obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public: chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux: l'Orateur, le Philoſophe, ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles; & comme les deſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible. L'orgueil, devenu la ſeule ſource de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

La naiſſance de Jeſus-Chriſt, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit ſe manifeſter aux hommes avec tous les traits éclatans, que les Prophétes lui avoient attribués; il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Légiſlateur des Peuples, de Libérateur d'Iſrael: Jéruſalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit: mais Jéruſalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine; & Jeſus-Chriſt vient la détromper & lui apprendre, que cette gloire n'eſt rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophétes qui l'avoient annoncé; que l'Eſprit ſaint qui les avoit inſpirés, ne pouvoit promettre que la ſainteté & des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs & leurs crimes; & que ſon miniſtère viſible n'alloit répondre aux promeſſes éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de ſiécles, que parcequ'il ſeroit tout ſpirituel, &

qu'il ne ſe propoſoit que ſe ſalut de tous les hommes.

Auſſi il naît à Béthléem dans un état pauvre & abjet ; ſans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naiſſance ; ſans titre qui le diſtingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-deſſus de toute principauté & de toute puiſſance : il ſouffre que ſon nom ſoit inſcrit avec les noms les plus obſcurs des ſujets de Céſar ; lui, dont le nom étoit au-deſſus de tout autre nom, & qui ſeul avoit droit d'écrire le nom de ſes Elus dans le livre de l'éternité : des Paſteurs ſimples & groſſiers tout ſeuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, ſur la terre & dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, eſt raſſemblé dans le ſpectacle de ſa naiſſance. Si les titres, ſi l'élévation, ſi les proſpérités avoient pu nous rendre heureux ici-bas, & mettre la paix dans notre cœur, Jeſus-Chriſt en auroit paru revétu, & auroit apporté ces biens à ſes Diſci-

ples. Mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, & en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes: il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des desirs qui jusques-là avoient formé toutes nos inquiétudes : il vient nous montrer des biens plus réels & plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos desirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, & qu'il suffit d'aimer & de desirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte ? Les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'Univers depuis sa naissance ? les Empires & les Etats qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles ? l'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte & la confusion parmi les hommes ? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devroit être leur héritage : où la trouverez-vous ? Dans les villes ? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune éléve y

fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins & des inquiétudes; & le père de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations & ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendans. Dans le palais des Rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici, que sous les dehors spécieux de la joie & de la tranquillité se nourrissent les passions les plus violentes & les plus amères; c'est ici, où le bonheur semble résider, & où l'orgueil fait plus de malheureux & de mécontens. Dans le Sanctuaire? hélas! ce devroit être là sans doute l'azile de la paix; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint: on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères: les dignités saintes de l'Eglise deviennent comme celles du siécle, le prix de l'intrigue & des empressemens: la religieuse circonspection du Prince,

ne peut arrêter les sollicitations, & les pratiques secrettes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère : un ministère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'asseoit dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main : on est à la tête du troupeau, sans l'agrément de celui à qui il appartient, & sans qu'il nous ait dit comme à Pierre, *Paissez mes brebis* ; & comme on en a pris le soin sans vocation & sans talent, on le conduit sans édification & sans fruit, hélas! & souvent avec scandale. O paix de Jesus-Christ qui surpassez tout sentiment, seul reméde des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ? *Joan. 21. 17.*

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les desirs impurs de la chair, n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme ne se souvenant plus de l'excellence de sa natu-

re, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses panchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une espéce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice : & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vû armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères; porter par-tout le trou-

ble & le carnage, & ébranler l'Univers entier ? Les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissans, les sceptres, & les couronnes renversées devenoient les monumens publics & lugubres, que chaque siécle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir & la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain. Il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles & de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure ; il promettoit la paix & les plaisirs : mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas ; jusques-là que les loix, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siécles mêmes de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arréter le cours impétueux, & en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un reméde plus puissant ; & c'est la naissance du Libé-

rateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs & ſans tache, les dégager de ces liens honteux, & leur donner la paix, en leur rendant la liberté & l'innocence, que la ſervitude & la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Mère vierge, & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde, & que ſon peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'uniſſant à nous, il devient notre chef; nous incorpore avec lui; nous fait devenir les membres de ſon corps myſtique; de ce corps qui ne reçoit plus de vie & d'influence que de lui; de ce corps dont tous les miniſtères ſont ſaints ; qui doit être aſſis à la droite du Dieu vivant, & le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà, mes Frères, à quel dégré d'honneur Jeſus-Chriſt dans ce myſtère éléve notre chair : il en fait le temple de Dieu, le ſanctuaire de l'Eſprit ſaint, la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réſide, l'objet de la complaiſance & de l'amour

de ſon Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple ſaint ? ne faiſons nous pas encore ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ? en reſpectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle eſt devenue une portion ſainte de ſon corps myſtique ? Cette paſſion honteuſe n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie ſur les Chrétiens, c'eſt-à-dire, ſur les enfans de la ſainteté & de la liberté ? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'Univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la ſociété, la bonne-foi des mariages, l'innocence des commerces, la deſtinée de chaque particulier ? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des ſpectacles tragiques au monde ? reſpecte-t-elle les liens les plus ſacrés & les caractères les plus reſpectables ? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs ? compte-t-elle pour beaucoup les bienſéances mêmes ? & ne fait-elle pas de la ſociété entière une confuſion affreuſe, où l'uſage a effacé toutes les régles ? Vous-même, qui m'écoutez, d'où ſont venus tous les malheurs & tous les chagrins de vo-

tre vie, n'eſt-ce pas de cette paſſion déplorable? N'eſt-ce pas elle qui a renverſé votre fortune; qui a mis le trouble & la diviſion dans l'enceinte même de votre famille; qui a englouti le patrimoine de vos pères; qui a deshonoré votre nom; qui a ruiné votre ſanté; & qui vous fait mener une vie triſte & ignominieuſe ſur la terre? n'eſt-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle poſſéde? Que ſe paſſe-t-il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuſe de frayeurs, de deſirs, de jalouſies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? & avez-vous goûté un ſeul moment de paix, depuis que cette paſſion a ſouillé votre ame, & eſt venu troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jeſus-Chriſt dans votre cœur; lui ſeul peut être votre paix véritable: chaſſez-en les eſprits impurs, & la maiſon de votre ame ſera paiſible: redevenez un enfant de la grace; l'innocence eſt la ſeule ſource de la tranquillité.

Enfin, la naiſſance de Jeſus-Chriſt réconcilie les hommes avec ſon Père;

elle réunit les Gentils & les Juifs ; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec & de Barbare, de Romain & de Scythe ; elle éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple ; de tous ses Disciples, qu'un cœur & qu'une ame : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entr'eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardoient presque comme des créatures d'une espéce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore : ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit

qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle & terminer leurs différens par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les passions & les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leur discorde.

Mais Jesus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble & réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, & n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui ; & tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, & le même Pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfans d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or,

Or, mes Frères, tant de liens ſacrés ont-ils pu réuſſir à nous unir enſemble ? Le Chriſtianiſme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des Fidèles entr'eux, & de Jeſus-Chriſt avec les Fidèles ; & qui devoit retracer l'image de la paix du ciel ſur la terre ; le Chriſtianiſme n'eſt plus lui-même qu'un théâtre affreux de diſſenſions & de troubles : la guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les Chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devoit les unir, les diviſe elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jeſus-Chriſt, les enfans du faux Prophéte, qui n'eſt venu porter que la guerre & le carnage parmi les hommes, ſont en paix ; & les enfans de la paix, & les diſciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer & le feu les uns contre les autres ! Je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élévent contre les Rois ; les peuples, contre les peuples ; les mers qui les ſéparent, les rejoignent pour s'entre détruire : un vil monceau de pierres arme leur

fureur & leur vengeance; & des Nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines : la terre n'est pas assés vaste pour les contenir & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires : chacun veut usurper sur son voisin; & un misérable champ de bataille qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres & de calamités dans l'Univers!

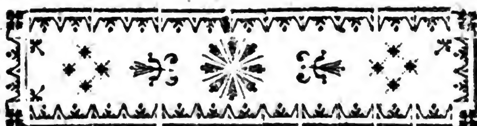
Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations; les animosités se perpétuent dans les familles, & les pères les transmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a

beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs : il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner est une foiblesse qui deshonore. Oh ! mes Frères, Jesus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ! Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : & l'union & la paix semblent bannies du milieu de nous ; & les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, & s'élever sur les ruines les uns des autres ; & la Religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée ; & la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus ; & tous ces motifs si ca-

pables d'adoucir le cœur, y laiſſent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme ſur l'injuſtice de notre haine & de notre éloignement pour eux : & ſi nous nous en rapprochons à la mort, ce n'eſt pas que nous les aimions ; c'eſt que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'eſt que tous nos ſentimens ſont preſque éteints ; ou du moins, c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance, & notre extinction prochaine. Uniſſons-nous donc à Jeſus-Chriſt naiſſant ; entrons dans l'eſprit de ce Myſtère ; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui eſt dûe : c'eſt le ſeul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos paſſions nous avoient juſqu'ici ôtée.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
POUR LE JOUR
DE LA CIRCONCISION
DE NOTRE-SEIGNEUR:
Sur la Divinité de Jesus-Christ.

Vocatum eſt nomen ejus Jeſus, quod vocatum eſt ab Angelo.

Il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc, 2. 21.

UN Dieu qui s'abaiſſe juſqu'à ſe faire homme, étonne & confond la raiſon; & dans quels abîmes d'erreur ne ſe précipite-t-elle pas, ſi la lumière de la foi ne vient promtement à ſon ſecours, pour lui découvrir toute la profondeur de la ſageſſe divine, cachée dans la folie apparente du myſtère de l'Homme-Dieu? Auſſi, dans tous les tems, ce point fondamental de notre ſainte Religion, j'entends la Divinité de Jeſus-

Chriſt, a-t-il été l'objet le plus expoſé aux contradictions inſenſées de l'eſprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don ineffable que le Père des miſéricordes leur a fait de ſon Fils unique, n'ont ceſſé de l'outrager, en vomiſſant contre ce Fils adorable les blaſphêmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vû que le nom ſeul de Jeſus qui lui eſt impoſé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, & qu'un Ange apporte ſur la terre à Marie & à Joſeph, eſt la preuve inconteſtable de ſa divinité. Ce nom ſacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effuſion de ſon Sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, & des ſuites qui en ſont inſéparables, la tyrannie du démon & de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant ſur ſa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, & nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fermée. Mais, mes Frères, ſi le Fils de Marie n'eſt qu'un pur homme,

de quel prix ſera aux yeux de Dieu l'oblation de ſon Sang ? Si Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, comment ſa médiation ſera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit beſoin lui-même de Médiateur pour ſe réconcilier avec Dieu ?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, & tant d'autres que la Religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, & confondroient ſon impiété, ſi j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, & de leur donner une juſte étendue. Mais à Dieu ne plaiſe que je vienne ici dans le Temple ſaint, où les Autels de notre divin Sauveur ſont élevés, où s'aſſemblent ſes adorateurs, entrer en conteſtation, comme ſi je parlois devant ſes ennemis, & faire l'apologie du myſtère de l'Homme-Dieu, devant un Peuple fidèle, & en préſence d'un Souverain dont le titre le plus pompeux & le plus cher eſt le titre de Chrétien. Ce n'eſt donc pas pour combattre ces impies, que je conſacre aujourd'hui ce diſcours à la divinité & à la gloire éternelle de Jeſus, fils du Dieu vivant. Je viens ſeulement conſoler notre foi, en racon-

tant les merveilles de celui qui en est l'Auteur & le Consommateur, & ranimer notre piété, en vous exposant la gloire & la divinité du Médiateur, qui en est l'objet & la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveller de tems en tems ces grandes vérités dans l'esprit des Grands & des Princes du Peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés; & de lever quelquefois le voile qui couvre le Sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées, que la Religion ne propose qu'à leur respect & à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauroient paroître que dans ses fonctions : & pour savoir s'il est descendu du Ciel & égal au Très-haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes Frères, former un Peuple saint & fidèle; un Peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un Peuple saint,

dont la converſation eſt dans le Ciel, & qui n'eſt plus redevable à la chair, pour vivre ſelon la chair : tel eſt le grand deſſein de ſa miſſion temporelle.

L'éclat de ſon miniſtère, eſt le fondement le plus inébranlable de notre foi : l'eſprit de ſon miniſtère, la régle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de ſon miniſtère deviendroit l'occaſion inévitable de notre ſuperſtition & de notre idolâtrie ; l'eſprit de ſon miniſtère ſeroit le piége funeſte de notre innocence. Ainſi, ſoit que nous conſidérions l'éclat ou l'eſprit de ſon miniſtère, la gloire de ſa divinité demeure également & invinciblement établie.

O Jeſus, ſeul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confeſſion & de notre foi ! Tandis que l'impiété blaſphême en ſecret & dans les ténébres contre votre gloire, laiſſez-nous la conſolation de la publier avec la voix de tous les ſiécles, à la face de ces Autels ; & formez dans notre cœur, non-ſeulement cette foi qui vous confeſſe & qui

vous adore, mais encore celle qui vous ſuit & qui vous imite.

I. PARTIE. DIeu ne peut ſe manifeſter aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il eſt, & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'eſt proprement qu'une lumière divine, qui découvre Dieu à l'homme, & qui régle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut ſe montre lui-même à la terre, ſoit qu'il rempliſſe de ſon eſprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoiſſance & la ſanctification de ſon nom dans l'Univers & l'établiſſement d'un culte, où l'on rende à lui ſeul ce qui n'eſt dû qu'à lui ſeul.

Or, ſi le Seigneur Jeſus venu dans la plénitude des tems, n'étoit qu'un homme juſte & innocent, choiſi ſeulement pour être l'Envoyé de Dieu ſur la terre; la fin principale de ſon miniſtère auroit été de rendre le monde idolâtre, & de ravir à la Divinité la gloire qui lui eſt dûe, pour ſe l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Frères, ſoit que nous

considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, & enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées ; l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire & de puissance, nous auroit lui-même trompés, & seroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jesus-Christ, c'est d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que sa chûte a rendu nécessaire à la terre. Dans les siécles suivans, Dieu ne paroît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux Patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente ; s'il inspire des Prophétes, c'est pour l'annoncer ; s'il se choisit un Peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse ; s'il prescrit

aux hommes des ſacrifices & des cérémonies religieuſes, c'eſt pour y tracer comme de loin l'hiſtoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui ſe paſſent ſur la terre ſemblent conduire à ce grand événement: les Empires & les Royaumes ne tombent ou ne s'élévent que pour y préparer les voies : les Cieux ne s'ouvrent que pour le promettre ; & toute la nature, comme dit S. Paul, ſemble être dans l'impatience d'enfanter le Juſte, qu'elle porte dans ſon ſein, & qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle eſt tombée : *Omnis creatura ingemiſcit & parturit.* *Rom.* 8. 22.

Or, mes Frères, faire attendre un homme à la terre, & l'annoncer du haut du ciel, depuis la naiſſance des ſiécles, c'eſt déja préparer les hommes à le recevoir avec un reſpect de religion & de culte; & quand Jeſus-Chriſt n'auroit que cet éclat particulier qui le diſtingue de tous les autres hommes, la ſuperſtition des Peuples à ſon égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une ſimple créature. Mais ce n'eſt rien même pour Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit : toutes les

circonſtances dans leſquelles il l'a été, ſont encore plus merveilleuſes & plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Frères, ſi Cyrus & Jean-Baptiſte ont été prédits longtems avant leur naiſſance dans les Prophéties d'Iſaïe & de Malachie; ce n'ont été là que des prédictions uniques, ſans ſuite, ſans appareil, & qu'on trouve dans un ſeul Prophéte; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, & où la religion des Peuples ne pouvoit être ſurpriſe; Cyrus, pour être le reſtaurateur des murs de Jéruſalem; Jean-Baptiſte, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un & l'autre, pour confirmer par l'accompliſſement de ces Prophéties particulières, la vérité & la divinité de toutes les prophéties qui annonçoient Jeſus-Chriſt.

Mais ici, mes Frères, c'eſt un Envoyé du Ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophétes, deſiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges. Les Patriarches

meurent en ſouhaitant de le voir: les Juſtes vivent dans cette attente: les pères apprennent à leurs enfans à le deſirer; & ce deſir eſt comme une religion domeſtique qui ſe perpétue de ſiécle en ſiécle. Les Prophétes eux-mêmes des Gentils voyent briller de loin l'étoile de Jacob; & juſques dans les oracles des Idoles, ce grand événement eſt annoncé. Ici, ce n'eſt pas pour un événement particulier, c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le Légiſlateur des Peuples, la lumière des Nations, le ſalut d'Iſrael; c'eſt pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une juſtice éternelle, pour remplir l'Univers de l'Eſprit de Dieu, & porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature; & dans des tems ſurtout, où la crédulité des Peuples mettoit ſi facilement au rang des Dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, mes Frères, lorſque Jean-Baptiſte paroît ſur les bords du Jourdain, de peur, ce ſemble, que le

ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolâtrie au peuple que le bruit de ſa ſainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracle; il ne ceſſe point de dire : Je ne ſuis pas celui que vous attendez: il n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux. Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promeſſes, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jeſus-Chriſt, loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, vient en grande vertu & puiſſance; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites; & non-ſeulement il s'éléve au-deſſus de Jean-Baptiſte, mais il ſe dit égal à Dieu même. Où ſeroit ſon zèle pour la gloire de celui qui l'envoye, & ſon amour pour les hommes, ſi la mépriſe eût été à craindre, & ſi c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes Frères, tout ce que les ſiécles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Pa-

triarches, n'avoient été que les types imparfaits du Chrift ; & encore chacun d'eux ne repréfentoit que quelque trait fingulier de fa vie & de fon miniftère ; Melchifedech fon Sacerdoce ; Abraham fa qualité de Chef & de Père des Croyans ; Ifaac fon facrifice ; Job fes perfécutions ; Moyfe fon office de Médiateur ; Jofué fon entrée triomphante dans la Terre des Vivans avec un peuple choifi. Tous ces hommes fi vénérables & fi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meffie à venir ; & il falloit bien que ce Meffie dût être grand lui-même, puifque fes figures avoient été fi illuftres & fi éclatantes. Mais ôtez à Jefus-Chrift fa divinité & fon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deffus de la figure. Je fai, comme nous le dirons dans la fuite, que l'éclat de fes merveilles, quand on y regarde de près, eft marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands Hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des fens, le parallèle ne feroit pas favorable à Jefus-Chrift. Eftil plus grand qu'Abraham ? cet hom-

me si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la Terre, que les hommages d'un homme si juste & si extraordinaire, étoient plus glorieux à sa Souveraineté, que le titre de Dieu des Empires & des Nations; si grand, que les Juifs ne se croyoient au-dessus des autres Peuples du monde, que parcequ'ils étoient la postérité de ce Chef fameux & chéri du Ciel; & que les pères en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation & l'histoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham, & les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moyse? cet homme puissant en œuvres & en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple, & brisa le joug de l'Egypte; cet homme qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Sei-

gneur face à face sur la montagne sainte, & qui parut devant Israel tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de Jesus-Christ de plus surprenant & de plus magnifique? Cependant ce n'étoient-là que les ébauches grossières de sa gloire & de sa puissance : il en devoit être la perfection & le dernier trait. Or, si Jesus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Père, & la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; & l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphême : Etes-vous plus grand que notre père Abraham, & que les Prophétes
Joan. 8. 53. eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?* J'ai donc eu raison de dire, que si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles & de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jesus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes Frères, le Christ a été

prédit avec ses Membres : nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre : nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la Loi gravée dans le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, & qui devoit adorer en esprit & en vérité : nous avons fait comme Jesus-Christ l'attente des Justes de l'ancien tems & le desir des Nations : nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure & sans tache, si souvent annoncée dans les Prophétes, où Dieu seul devoit être connu & adoré, où la foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie, le seul desir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre & si sainte ? sommes-nous dignes d'avoir fait le desir de tous ces siécles reculés qui nous précédèrent ? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté & de justice ? Les siécles ne se sont-ils pas trompés en attendant le Peuple Chrétien ? Si les Justes de ces tems

reculés revenoient ſur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, & leur dire : voici ces hommes céleſtes, ſpirituels, chaſtes, fidèles, charitables que vous attendiez ? Hélas ! mes Frères, les Juſtes de l'ancien tems ont été Chrétiens avant la naiſſance de la foi, & nous ſommes encore Juifs ſous l'Evangile : nous ne vivons que pour la terre : nous ne connoiſſons de biens véritables, que les biens préſens : toute notre religion eſt dans les ſens : nous avons reçu plus de ſecours ; mais nous ne ſommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajoûter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges ; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Oui, mes Frères, quand même le Ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la ſeule occupation & la ſeule attente de l'Univers, comment ſe montre-t-il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres, & dans toutes les circonſtances de ſa vie ?

Je dis premiérement dans ſes œuvres & dans ſes prodiges. Je ſai, & nous venons de le dire, que dans les ſiécles qui l'avoient précédé, il avoit paru ſur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur ſembloit rendre dépoſitaires de ſa vertu & de ſa toute-puiſſance : Moyſe parut en Egypte & dans le déſert le maître du ciel & de la terre ; Elie dans les ſiécles ſuivans, vint donner le même ſpectacle aux hommes. Mais quand on y regarde de près, dans leur puiſſance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foibleſſe.

Moyſe n'opéroit ſes prodiges qu'avec la verge myſtérieuſe : ſans elle il n'étoit plus qu'un homme foible & impuiſſant ; & il ſemble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire ſentir aux Iſraélites, que Moyſe lui-même n'étoit entre ſes mains qu'un inſtrument foible & fragile, dont il lui plaiſoit de ſe ſervir, pour opérer de grandes choſes. Jeſus-Chriſt opère les plus grands prodiges, ſans parler même ; & le ſeul attouchement de ſa

robe, guérit des infirmités désespérées: Moyse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges; parceque c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du Ciel, & dont il ne pouvoit pas disposer: Jesus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moyse agit toujours au nom du Seigneur: Jesus-Christ opère tout en son propre nom; & les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moyse, qui n'avoit pas été prédit comme Jesus-Christ, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne se disoit pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle; ce Moyse craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un Dieu, prend des mesures, de peur que dans la suite des siécles, la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre: il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau; & dérobe pour jamais son corps à la superstition des Tribus: il ne se montre

pas à ses disciples après sa mort ; il se contente de leur laisser la Loi de Dieu, & fait tous ses efforts, afin qu'ils l'oublient lui même. Et Jesus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'Univers, exposé à la vénération de tous les peuples & de tous les siécles : après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre ? ou Jesus-Christ est-il moins zélé que Moyse pour la gloire de l'Etre souverain, & pour le salut des hommes ?

Elie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite : il souffle, il se rétrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une ame qui n'est pas soumise à sa voix ; & qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort & de la vie. Jesus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes : il parle,

en maître à ceux qui dorment d'un ſommeil éternel ; & l'on ſent bien qu'il eſt le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorſqu'il opère les plus grandes choſes.

Enfin, les Poétes nous repréſentoient leurs Sibylles & leurs Prêtreſſes comme des furieuſes, lorſqu'elles prédiſoient l'avenir : il ſemble qu'elles ne pouvoient porter la préſence de l'eſprit impoſteur qui réſidoit en elles. Nos Prophétes eux-mêmes, annonçant les choſes futures, ſans perdre l'uſage de la raiſon, ni ſortir de la gravité & de la décence de leur miniſtère, entroient dans un enthouſiaſme divin : il falloit ſouvent que le ſon d'une lyre réveillât en eux l'Eſprit prophétique : on ſentoit bien qu'une impulſion étrangère les animoit, & que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la ſcience de l'avenir, & les myſtères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jeſus-Chriſt prophétiſe comme il parle ; la ſcience de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le ſurprenne, parcequ'il renferme tous les tems dans ſon eſprit : les myſtères futurs qu'il annonce,

annonce, ne ſont point dans ſon ame des lumières ſoudaines & infuſes qui l'éblouiſſent ; ce ſont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vûe, & dont il trouve les images au-dedans de lui ; & tous les ſiécles à venir ſont ſous l'immenſité de ſes regards, comme le jour préſent qui nous éclaire. Ainſi ni la réſurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de ſa tranquillité ordinaire : il ſe joue, pour ainſi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers : & s'il paroît quelquefois frémir & ſe troubler, ce n'eſt qu'à la vûe du péché & de l'endurciſſement de ſon peuple ; parceque plus on eſt grand en ſainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; & que la ſeule choſe qu'un Homme-Dieu puiſſe voir avec frémiſſement, c'eſt le ſpectacle d'une conſcience ſouillée de crimes.

Telle eſt la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt ; ſes miracles ne portent aucun caractère de dépendance : & peu content de nous montrer par là qu'il eſt égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que ſon Père opère de merveilleux ſur la terre, lui-même

l'opère aussi; & que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un Prophéte qui jusqu'à Jesus-Christ ait tenu ce langage; & qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes Frères, si nous avons été prédits avec Jesus-Christ, nous sommes de plus participans de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le Chrétien est par la foi maître de la nature; tout lui est soumis, parce-qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parceque toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime & divin, & être au-dessus des forces de la foiblesse humaine: nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le méprisant; élevés au-dessus des loix de la nature, en les surmontant; arbitres des événemens, en nous y soumettant; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du Chrétien; & il

faut bien que Jesus-Christ soit grand, pour avoir élevé à ce point de puissance & de grandeur la foiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses & jusques-là inouies, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sai qu'il est venu dans le dépouillement & dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs & méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnoître?

Premiérement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croyent cependant formé par l'opération invisible du Très-haut dans le sein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déja pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né, que des Légions célestes font retentir dans les airs des Cantiques d'allégresse, & nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-haut, & apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature, qui

peut rendre gloire au Très-haut, lequel ne trouve ſa gloire qu'en lui-même ? Peu après un aſtre nouveau appelle des Sages du fond de l'Orient ; & guidés par cette lumière miraculeuſe, ces hommes juſtes viennent des extrémités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonſtances de ſa vie. Si Marie le préſente au Temple, un Juſte & une ſainte Femme annoncent ſa grandeur future ; & tranſportés d'une joie ſainte, ils meurent avec plaiſir, après avoir vû celui qu'ils appellent le ſalut du monde, la lumière des Nations, & la gloire d'Iſrael. Les Docteurs aſſemblés dans le Temple, voyent avec frayeur ſon enfance plus ſage & plus éclairée que toute la ſageſſe des vieillards. A meſure qu'il avance, ſa gloire ſe développe : Jean-Baptiſte, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaiſſe devant lui, & ſe dit indigne de lui rendre même les plus vils miniſtères. Le ciel s'ouvre pluſieurs fois ſur ſa tête, & déclare que c'eſt-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuyent devant lui, ne

peuvent ſoutenir la préſence ſeule de ſa ſainteté, & confeſſent qu'il eſt le Saint de Dieu. Raſſemblez des témoignages ſi différens & ſi nouveaux, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi inouies : quel eſt cet homme qui paroît ſur la terre avec tant d'éclat ? & les peuples qui l'ont adoré, ne ſont-ils pas du moins excuſables ?

Mais ce ne ſont encore ici que de foibles préludes de ſa gloire. S'il ſe retire à l'écart ſur le Thabor, accompagné de trois diſciples, ſa gloire, impatiente, ſi je l'oſe dire, d'avoir été juſques-là comme retenue captive ſous le voile de l'humanité, éclate au-dehors : il paroît tout reſplendiſſant de lumière : le Père céleſte, qui alors, de peur que la gloire de Jeſus-Chriſt ne devînt une occaſion d'erreur & d'idolâtrie aux diſciples étonnés & témoins du ſpectacle, auroit dû, ce ſemble, les avertir, que ce Jeſus qu'ils voyoient ſi glorieux, n'étoit pourtant que ſon Serviteur & ſon Envoyé ; leur déclare au contraire que c'eſt ſon Fils bien-aimé en qui il a mis toute ſa complaiſance, & ne met point de bornes aux hommages qu'il

veut qu'on lui rende. Lorsque Moyse parut environné de gloire, & comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites, toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même tems du haut du ciel, au milieu des éclairs &
Exod. 3. des tonnerres : *Je suis celui qui suis,*
Deut. 6. *& vous n'adorerez que moi seul.* Moyse lui-même ne paroit devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre, que malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le Ministre, & non pas l'Auteur de la Loi sainte; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, & qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jesus-Christ paroît sur le Thabor comme le Législateur lui-même : le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes ; il leur ordonne seulement de l'écouter, & le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante & éternelle.

Que dirai-je encore, mes Frères ?

Si du Thabor nous paſſons ſur le Calvaire ; ce lieu où devoient ſe conſommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laiſſe pas d'être encore le théâtre de ſa gloire & de ſa divinité. Toute la nature en déſordre l'y reconnoît comme ſon Auteur ; les aſtres qui ſe cachent ; les morts qui reſſuſcitent ; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent & ſe briſent ; le voile du Temple qui ſe déchire ; l'incrédulité elle-même qui le confeſſe par la bouche du Centenier : on ſent bien que ce n'eſt pas un homme commun qui meurt, & qu'il ſe paſſe ſur cette montagne quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire.

Tant de Juſtes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies : le Palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurſeur devenue le prix de la volupté : Iſaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuſe ; & malgré le ſang des Rois dont il étoit ſorti, ſa naiſſance auguſte n'avoit pu le mettre à couvert des perſécutions, qui ſont toujours la récompenſe de la vérité & du zèle : tant d'autres étoient morts pour la juſtice.

Mais la nature toute entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leur sacrilége : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères; par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu, (ce qu'on n'avoit pas encore vû,) ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été ressuscités par le ministère des Prophétes : il ressuscite pour ne plus mourir; & ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'éléve en un clin d'œil; il s'éléve lui-même avec majesté; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer, & d'accompagner de leurs yeux & de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son

Empire, & consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit sorti, & qui va reprendre possession de sa gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes Frères, lorsqu'Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse : elle se passe en un lieu écarté & éloigné des yeux des autres enfans des Prophétes, lesquels peut-être plus crédules & moins instruits qu'Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jesus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vûe de cinq cens disciples. Les plus foibles, & ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie, sont les premiers appellés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité : on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets & leurs larmes; & une vie si pleine de prodiges si

inouis jusques-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, & propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, & à immortaliser l'erreur & l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Frères, si les siécles payens, pour justifier les hommages insensés & impies qu'ils rendoient à leurs Législateurs, aux Fondateurs des Empires, & à d'autres hommes célébres, faisoient dire à leurs Historiens & à leurs Poétes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient seulement disparu de la terre; & qu'étant de la nature des Dieux, ils étoient montés dans le Firmament, pour y prendre leur place avec les autres astres, qui, selon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, & pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine: si une fiction aussi grossière, toute seule avoit pu rendre les hommes si long-tems idolâtres; quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples: & si l'Univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faussement être mon-

tés dans les Cieux, n'auroit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vû, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres ?

Mais prenez garde, mes Frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jesus-Christ. On nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siécles, au milieu des airs, environné de puissance & de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées & tremblantes, attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en Souverain leur arrêt décisif. Les Abrahams, les Moyses, les Davids, les Elies, les Jean-Baptistes, tout ce que les siécles ont eu de plus grand & de plus merveilleux, sera soumis à son jugement & à son empire ; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, & de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel & sur la terre ; il élevera son Trône au-dessus des nuées à côté du Très-haut ; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie & de la mort, mais le Roi im-

mortel des siécles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance ? & les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront ils être condamnés, pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revétu de tant de gloire, de majesté, & de puissance ?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours; c'est que si l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire & divin dans la suite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire & sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Henoch fut enlevé, Moyse parut transfiguré sur la montagne sainte, Elie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean Baptiste fut prédit. Mais outre que c'étoient-là des circonstances uniques, & que le langage de ces hommes miraculeux & de leurs disciples sur la divinité & sur eux-mêmes, ne laissoit point de lieu à la superstition & à la mépri-

ſe ; ici c'eſt un aſſemblage de merveilles, qui, toutes ſéparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus ſur ces hommes extraordinaires, qui avoient preſque été regardés comme des Dieux ſur la terre, ſe trouvent raſſemblés en Jeſus-Chriſt, mais d'une manière mille fois plus glorieuſe & plus divine. Il eſt prédit, mais plus pompeuſement, & avec des caractères plus éclatans que Jean-Baptiſte : il paroît transfiguré ſur la montagne ſainte, mais environné de plus de gloire que Moyſe : il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puiſſance & de majeſté qu'Elie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les Prophétes : il naît non-ſeulement d'un ſein ſtérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure & innocente : que dirai-je ? & non-ſeulement il ne déſabuſe pas les hommes par des expreſſions nettes & préciſes ſur ſon origine purement humaine ; mais ſon langage ſeul ſur ſon égalité avec le Très-haut, mais la doctrine ſeule de ſes diſciples, qui nous diſent qu'il étoit dans le ſein de Dieu de tou-

te éternité, & que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur & leur Dieu, qui nous apprennent qu'il eſt tout en toutes choſes, juſtifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand ſa vie eût été d'ailleurs ordinaire, & ſemblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refuſez ſa gloire & ſa divinité, & qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour inſtruire les hommes, achevez le blaſphême; & confondez-le donc avec ces impoſteurs qui ſont venus ſéduire le monde, puiſque loin d'y rétablir la gloire de Dieu & la connoiſſance de ſon nom, l'éclat de ſon miniſtère n'a ſervi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer triſtement à côté du Très-haut, & plonger tout l'Univers dans la plus dangereuſe, la plus longue, la plus inévitable, & la plus univerſelle de toutes les idolâtries!

Pour nous, mes Frères, qui croyons en lui, & à qui le myſtère du Chriſt a été révélé, ne perdons jamais de vûe ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne ſainte. Entrons dans l'eſprit des divers

myſtères qui compoſent toute ſa vie mortelle : ce ne ſont que les différens états de la vie du Chrétien ſur la terre : reconnoiſſons le nouvel empire que Jeſus-Chriſt eſt venu ſe former ſur nos cœurs. Le monde que nous avons ſervi juſqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines & de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ; nous y avons trouvé le trouble, la ſervitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix ſur la terre ; mais ce n'eſt pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix & à la félicité par les plaiſirs des ſens, par l'indolence, par une vaine Philoſophie ; il n'y a pas réuſſi ; en favoriſant nos paſſions, il a augmenté nos peines : Jeſus-Chriſt vient nous propoſer de nouvelles routes pour arriver à la paix & au bonheur que nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des ſens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrom-

pons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la Philosophie de l'Evangile, qui fasse des sages & des heureux, parcequ'elle seule régle l'esprit, fixe le cœur, & rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité & affliction d'esprit ; & Jesus-Christ seul, en venant porter le glaive & la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne sai que trop moi-même que le monde & les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, & que ses propres dégoûts raménent à vous malgré lui-même : venez être son Libérateur, sa paix & sa lumière, & ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes !

Voilà comme l'éclat du ministère de Jesus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâ-

trie s'il n'étoit qu'une ſimple créature. Voyons encore comment l'eſprit de ſon miniſtère deviendroit le piége de notre innocence.

II. PARTIE.

L'Eclat du miniſtère de Jeſus-Chriſt n'en eſt pas le côté le plus auguſte & le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, & par les circonſtances éclatantes de ſes myſtères, ce ne ſont encore là, pour ainſi dire, que les dehors de ſa gloire & de ſa grandeur ; & pour connoître tout ce qu'il eſt, il faut entrer dans le fond & dans l'eſprit de ſon miniſtère. Or, l'eſprit de ſon miniſtère renferme ſa doctrine, ſes bienfaits & ſes promeſſes. Développons-en toute l'étendue, & montrons, ou qu'il faut refuſer à Jeſus-Chriſt ſa qualité d'homme juſte, & d'Envoyé du Dieu tout-puiſſant, que les ennemis de ſa divinité lui accordent, ou convenir qu'il eſt lui-même un Dieu manifeſté en chair, & deſcendu ſur la terre pour ſauver les hommes.

Oui, mes Frères, c'eſt une alterna-

tive inévitable : si Jesus-Christ est saint, il est Dieu ; & si son ministère n'est pas un ministère d'erreur & d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; & si le monde a vû des esprits noirs & impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, & le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres, dont le genre humain a eu horreur, & dont le nom même, trop odieux toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténébres d'où l'horreur de leur impiété étoit sortie.

En effet, quel homme jusques-là avoit paru sur la terre, avec plus de caractères incontestables d'innocence & de sainteté, que Jesus Fils du Dieu vivant ? En quel Philosophe avoit-on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la

gloire de l'Etre ſouverain, tant d'élévation au-deſſus de tout ce que les hommes admirent & recherchent? Quel eſt ſon zèle pour le ſalut des hommes? c'eſt là que ſe rapportent tous ſes diſcours, tous ſes ſoins, tous ſes deſirs, toutes ſes inquiétudes. Les Philoſophes critiquoient ſeulement les hommes, & ne cherchoient qu'à faire ſentir leur foible ou leur ridicule: Jeſus-Chriſt ne parle de leurs vices, que pour leur en preſcrire les remédes. Les uns étoient les cenſeurs des foibleſſes humaines; Jeſus-Chriſt en eſt le médecin: les uns ſe faiſoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exemts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont ſon innocence le met à couvert, & répand même des larmes ſur les déréglemens d'une ville infidèle: on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire eſtimer en les mépriſant; & que l'autre ne penſe qu'à les ſauver, & eſt peu touché de leurs applaudiſſemens & de leur eſtime.

Suivez le détail de ſes mœurs & de

ſa conduite, & voyez s'il a jamais paru ſur la terre un Juſte plus univerſellement exemt de toutes les foibleſſes les plus inſéparables de l'humanité. Plus on l'obſerve, plus ſa ſainteté ſe développe. Ses diſciples qui le voyent de plus près, ſont les plus frappés de l'innocence de ſa vie; & la familiarité, ſi dangereuſe à la vertu la plus héroïque, ne ſert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la ſienne. Il ne parle que le langage du Ciel: il ne répond que lorſque ſes réponſes peuvent être utiles au ſalut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme ſe retrouve; partout il paroît un Envoyé du Très-haut. Les actions les plus communes, ſont en lui ſingulières, par la nouveauté & la ſublimité des diſpoſitions dont il les accompagne; & il ne paroît pas moins un homme divin, lorſqu'il mange chez un Phariſien, que lorſqu'il reſſuſcite Lazare. Certes, mes Frères, la nature toute ſeule ne ſauroit mener ſi loin la foibleſſe humaine. Ce n'eſt pas ici un Philoſophe qui impoſe, c'eſt un Juſte qui prend

dans ſes propres exemples, les régles & les préceptes de ſa doctrine : & il faut bien qu'il ſoit Saint, puiſque le diſciple lui-même qui le trahit, intéreſſé à juſtifier ſa perfidie en découvrant ſes défauts, rend pourtant un témoignage public à ſon innocence & à ſa ſainteté, & que toute la malice de ſes ennemis défiée, n'a ſu le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Frères, que ſi Jeſus-Chriſt eſt Saint, il eſt Dieu ; & que ſoit que vous conſidériez la doctrine qu'il nous a enſeignée par rapport à ſon Père, ou par rapport aux hommes, elle n'eſt plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blaſphêmes enveloppés, s'il n'eſt qu'un homme ordinaire, envoyé ſeulement de Dieu pour inſtruire les hommes.

Je dis, ſoit que vous la conſidériez par rapport à ſon Père. En effet, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé du Très-haut, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais outre que ſa miſſion regarde principalement les Juifs, qui depuis long-tems

n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, & n'avoient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un Prophéte pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exemts, & un Prophéte qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël, & le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jesus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, & quel est son langage sur l'Etre suprême? Moyse & les Prophétes chargés de la même mission, ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété, de le comparer à la ressemblance de la créature; & qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs & ses envoyés, vils instrumens entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission: nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le panchant que l'homme avoit, de prostituer ses hommages à l'homme, & de se faire des Dieux palpables & visibles: nul terme équivoque, qui eût pu les confondre eux-

mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, & donner lieu à une ſuperſtition & à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne rempliſſe avec autant de fidélité qu'eux ſon miniſtère. Il ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Père : il vient nous apprendre qu'il eſt deſcendu du ciel, & ſorti du ſein de Dieu ; qu'il étoit avant Abraham ; qu'il étoit avant toutes choſes ; que le Père & lui ne font qu'un ; que la vie éternelle conſiſte à connoître le Fils, comme à connoître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait auſſi. Trouvez-moi un Prophéte, qui juſqu'à Jeſus-Chriſt eût tenu un langage ſi nouveau, ſi inoui, ſi peu reſpectueux pour le Dieu ſuprême ; & qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ſes propres forces, les grandes choſes que le Seigneur avoit daigné opérer par ſon miniſtère. Par-tout il ſe compare au Dieu ſouverain : il dit à la vérité une fois que le Père eſt plus grand que lui ; mais quel eſt ce lan-

gage, s'il n'eſt pas lui-même un Dieu manifeſté en chair? & ne regarderions-nous pas comme un inſenſé, un homme qui viendroit nous annoncer ſérieuſement que l'Etre ſuprême eſt plus grand que lui? N'eſt-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oſer même ſe meſurer avec elle? Y a t-il quelque proportion, & du plus ou du moins entre Dieu & l'homme, entre le Tout & le néant? Mais que dis-je? Jeſus-Criſt ne ſe contente pas de ſe dire égal à Dieu; il juſtifie même la nouveauté de ces expreſſions contre les murmures des Juifs qui s'en ſcandaliſent: loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale: par-tout il affecte un langage, qui devient ou inſenſé, ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Père ne l'éclaircit & ne le juſtifie. Que vient-il faire ſur la terre, s'il n'eſt pas Dieu? Il vient ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut: il vient ſéduire les nations, en ſe faiſant adorer après ſa mort à toute la terre: il vient répandre de nouvelles ténébres dans l'Univers, & non pas y répandre, comme il s'en eſt

vanté,

vanté, la ſcience, la lumière & la connoiſſance de Dieu. Quoi, mes Frères ! Paul & Barnabé déchirent leurs vétemens, lorſqu'on les prend pour des Dieux ; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne ſommes que les Envoyés & les Miniſtres. L'Ange dans l'Apocalypſe, lorſque S. Jean ſe proſterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, & lui dit hautement, *Adorez Dieu ſeul.* Et Jeſus-Chriſt ſouffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins ? & Jeſus-Chriſt loue la foi des diſciples qui l'adorent & qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur & leur Dieu ?* & Jeſus-Chriſt confond même ſes ennemis, qui lui diſputent ſa divinité & ſon éternelle origine ? Eſt-il donc moins zélé que ſes diſciples pour la gloire de celui qui l'envoye ? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples, d'une mépriſe ſi injurieuſe à l'Etre ſuprême, & qui anéantit le fruit unique de ſon miniſtère ?

Apoc. 19. 10.

Joan. 20. 28.

Oui, mes Frères, quel bien Jeſus-Chriſt eſt-il venu apporter au monde,

si ceux qui l'adorent sont des idolâtres & des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance, & la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très petit nombre d'hommes dans le Christianisme, lesquels, en le recevant comme l'Envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un azile, est réduite à quelques sectateurs obscurs & cachés ; punie par-tout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert ; & obligée de se cacher dans les ténébres, & dans les extrémités des provinces & des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que Jesus-Christ étoit venu former sur la terre ? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, & devenue féconde, qui devoit renfermer dans son sein les Peuples & les Nations, & où les Isles les plus éloignées, les Princes & les Rois devoient venir adorer ? sont-

ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce donc là cette abondance de graces, cette plénitude de l'Eſprit de Dieu répandu ſur tous les hommes, ce renouvellement univerſel, ce régne ſpirituel & durable, que les Prophétes avoient prédit avec tant de majeſté, & qui devoit accompagner la venue du Libérateur ? Quoi, mes Frères ! une attente ſi magnifique ſe réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie ? Cet avénement ſi heureux pour la terre, promis depuis tant de ſiécles, annoncé avec tant de pompe, deſiré de tous les Juſtes, montré de loin à tout l'Univers comme ſon unique reſſource, devoit donc le corrompre & le pervertir pour toujours ? Cette Egliſe ſi féconde, dont les Rois & les Céſars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans ſon enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Religion, obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leur blaſphême ? & toute la magnifi-

cence future de l'Evangile, devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paroît sage & raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! & qu'il est consolant pour ceux qui croyent en Jesus-Christ, & qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, & de sapper le fondement unique de la foi & de l'espérance des Chrétiens.

Voilà, mes Frères, comme la doctrine de Jesus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les Prophétes parlent du Dieu du ciel & de la terre, les expressions manquent à la grandeur & à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance & de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pése les montagnes dans sa balance, qui tient

entre ſes mains les foudres & les tempêtes ; qui dit, & tout eſt fait ; qui ſe joue, en ſoutenant l'Univers. De ſimples hommes devoient parler ainſi de la gloire du Très-haut : la diſproportion infinie qui ſe trouve entre l'immenſité de l'Etre ſuprême, & la foibleſſe de l'eſprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre ; & les termes les plus pompeux ne le ſont jamais aſſés, pour ſuffire à ſon admiration & à ſa ſurpriſe.

Mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophétes : il l'appelle un Père ſaint, un Père juſte, un Père clément ; un paſteur qui court après la brebis égarée, & qui la met avec bonté ſur ſes épaules ; un ami qui ſe laiſſe vaincre par les importunités de ſon ami ; un Père de famille touché du retour & de la réſipiſcence de ſon fils : on voit bien que c'eſt ici un enfant qui parle un langage domeſtique ; que la familiarité & la ſimplicité de ces expreſſions ſuppoſe en lui une ſublimité de connoiſſance, qui lui rend l'idée de l'Etre ſouverain familière, & fait qu'il n'eſt

point frappé & ébloui comme nous de sa majesté & de sa gloire ; & qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, & qu'il posséde lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfans des Rois parlent simplement des sceptres & des couronnes ; & il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familiérement de la gloire de Dieu-même.

Voilà, mes Frères, puisque nous entrons en société avec Jesus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfans, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves & des mercenaires : nous craignons ses châtimens ; nous sommes peu touchés de son amour & de ses promesses : sa Loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'est un joug qui nous pése, qui nous fait murmurer, & que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes

contre la ſévérité de ſes préceptes, que des contentions pour ſoutenir les adouciſſemens que le monde y mêle ſans ceſſe : en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas ; & il n'eſt redevable qu'à ſa juſtice & à ſes châtimens, de nos reſpects & de nos hommages.

Mais la doctrine de Jeſus-Chriſt, par rapport aux hommes qu'il eſt venu inſtruire, n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Car je ne parle pas ici de la ſageſſe, de la ſainteté, de la ſublimité de cette doctrine : tout y eſt digne de la raiſon, & de la plus ſaine philoſophie : tout y eſt proportionné à la miſère & à l'excellence de l'homme, à ſes beſoins & à ſes hautes deſtinées : tout y inſpire le mépris des choſes périſſables, & l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre & la tranquillité des Etats : tout y eſt grand, parceque tout y eſt vrai : la gloire des actions eſt plus réelle & plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne cherche ici-bas dans ſa vertu que la ſatisfaction d'obéir à Dieu, qui en ſera un jour le rémunéra-

teur, & préfère le témoignage de ſa conſcience aux applaudiſſemens des hommes. Il eſt plus grand que le monde entier par l'élévation de ſa foi; & il eſt au-deſſous du dernier des hommes, par la modeſtie de ſes ſentimens. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ſes peines; c'eſt le premier ennemi qu'elle attaque; & dans cette divine philoſophie, les actions les plus héroïques ne ſont rien, dès qu'on les compte ſoi-même pour quelque choſe: elle regarde la gloire comme une erreur, la proſpérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui paſſe comme un ſonge. Quel eſt ce nouveau langage? quel homme avant Jeſus-Chriſt avoit parlé de la ſorte? & ſi ſes diſciples, pour avoir ſeulement annoncé cette doctrine céleſte, furent pris par tout un peuple pour des Dieux deſcendus ſur la terre, quel culte pourront-ils refuſer à celui qui en eſt l'Auteur, & au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laiſſons là ces réflexions générales, & venons aux devoirs plus pré-

cis d'amour & de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Père ; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses desirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup ; & l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du Juste, & toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu-même dans nos cœurs ? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même ? & tout ce qu'elle a de grand & d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé ?

Quel Prophéte jusqu'à Jesus-Christ étoit venu dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moyse aux enfans d'Israël.

Rien n'eſt aimable pour ſoi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or, nulle créature ne peut être notre bonheur & notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même ; ce ſeroit une idolâtrie. Tout homme qui vient ſe propoſer aux hommes comme l'objet de leur amour, eſt un impie & un impoſteur, qui vient uſurper le droit le plus eſſentiel de l'Etre ſuprême : c'eſt un monſtre d'orgueil & d'extravagance, qui veut s'éloigner des autels juſques dans les cœurs, le ſeul ſanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jeſus-Chriſt, cette doctrine ſi divine, & ſi admirée même des Payens, ne ſeroit donc plus qu'un mélange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie ; ſi, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les ſiécles, il eût fait à ſes diſciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus eſſentiel de ſa morale : & ce ſeroit à lui une oſtentation inſenſée, de venir ſe propoſer aux hommes, comme un modèle d'humilité & de modeſtie ; tandis qu'il pouſſeroit l'orgueil & la

vaine complaiſance plus loin que tous ces orgueilleux Philoſophes, qui n'avoient jamais aſpiré qu'à l'eſtime & aux applaudiſſemens des hommes.

Mais ce n'eſt pas encore aſſés : non-ſeulement Jeſus-Chriſt veut qu'on l'aime ; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux & le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ſes proches, que ſes amis, que ſes biens, que ſa fortune, que ſa vie, que le monde entier, que ſoi-même ; qu'on ſouffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'eſt pas digne de lui ; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec ſoi-même, l'outrage, le deshonore, & ne doit rien prétendre à ſes promeſſes.

Quoi, mes Frères ! il ne ſe contente pas qu'on lui offre des ſacrifices de boucs & de taureaux, comme les idoles, & le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter ? il pouſſe encore plus loin ſes prétentions ; il veut que l'homme ſe ſacrifie lui-même ; qu'il coure ſur les gibets ; qu'il

s'offre à la mort & au martyre pour la gloire de ſon nom ? Mais s'il n'eſt pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? Si notre ame n'eſt pas ſortie de ſes mains, eſt-ce à lui que nous la devons rendre ? eſt-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui ? S'il n'eſt pas l'Auteur de notre être, ne devenons-nous pas des ſacriléges & des homicides, en nous immolant pour ſa gloire, & en tranſportant à la créature, & à un ſimple Envoyé de Dieu, le grand ſacrifice de notre être, ſeul deſtiné à reconnoître la ſouveraineté & la puiſſance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant ? Que Jeſus-Chriſt meure à la bonne-heure lui-même pour rendre gloire à Dieu ; qu'il nous exhorte de ſuivre ſon exemple : tant de Prophétes étoient morts avant lui pour la cauſe du Seigneur, & avoient exhorté leurs diſciples à marcher ſur leurs traces. Mais que Jeſus-Chriſt, s'il n'eſt pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour ; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : ſe

peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assés grossiers & assés stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine ? Est-il possible que des maximes aussi bizarres & aussi impies, ayent pu triompher de tout l'Univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, & prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusques-là de science, de doctrine, & de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares, ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux & sur les cendres de leurs proches & de leurs amis ; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jesus-Christ qui se sont immolés pour lui ? & sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang & de barbarie ?

Oui, mes Frères, les Agnès, les Luces, les Agathes, ces premières Martyres de la foi & de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel ; & en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en

mourant pour Jesus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux Martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jesus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, & mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux; puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les Confesseurs généreux de la foi n'auroient donc été que des désespérés & des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés? La Tradition des Martyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie & sanglante? Les tyrans & les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice & de la gloire de la Divinité? le Christianisme lui-même, une secte sacrilége & profane? Le genre humain se seroit donc abusé? & le sang des Martyrs, loin d'avoir été la semence des Fidèles, auroit inondé tout l'Univers de superstition & d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphêmes sans horreur? & que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels ſont, mes Frères, nos premiers devoirs envers Jeſus-Chriſt. Lui ſacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, & en un mot, tout ce qui devient un obſtacle à notre ſalut, c'eſt confeſſer ſa Divinité : c'eſt reconnoître que lui ſeul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, & nous rendre encore plus que nous ne quittons, en ſe donnant lui-même à nous. Il n'eſt que celui qui mépriſe le monde & tous ſes plaiſirs, dit l'Apôtre S. Jean, qui confeſſe que Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu, parce-qu'il prononce par-là que Jeſus-Chriſt eſt plus grand que le monde, plus puiſſant pour nous rendre heureux, & par conſéquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'eſt pas aſſés d'avoir conſidéré l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt dans ſa doctrine ; il faut le conſidérer, en ſecond lieu, dans les graces & les bienfaits que l'Univers a reçus de lui. Il eſt venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ſes enfans : il leur a ouvert le

ciel : il leur a assuré la possession du royaume de Dieu, & des biens immuables:il leur a apporté la science du salut & la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui : assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs;tous nos maux trouvent encore en lui leur reméde : il nous nourrit de son corps : il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang : il forme des Pasteurs pour nous conduire : il inspire des Prophétes pour nous enseigner : il sanctifie des Justes pour nous animer par leur exemple : il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères : l'homme n'a point de passion que sa grace ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage : en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine ? Un homme seul peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes ? Le Dieu souverain, si jaloux de sa

gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs & des liens si intimes & si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile & si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme auteur & distributeur de tant de graces, & qui fait à notre égard l'office & toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car remarquez, mes Frères, que c'est la reconnoissance toute seule, qui autrefois a fait les faux Dieux. Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'Univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisoit vivre; la terre qui les nourrissoit; le soleil qui les éclairoit, la lune qui présidoit à la nuit: c'étoit là leur Cybelle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis; les Princes bienfaisans & équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle; & Jupiter & Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un par le nombre de ses vic-

toires, l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon régne: les hommes, dans ces ſiécles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres Dieux, que ceux qui leur faiſoient du bien. Et tel eſt le caractère de l'homme; ſon culte n'eſt que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

Or, mes Frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jeſus-Chriſt? Rappellez tout ce que les ſiécles payens nous rapportent de l'hiſtoire de leurs Dieux; & voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les Livres ſaints, que le monde doit à Jeſus-Chriſt. Aux uns ils croyoient être redevables de la ſérénité de l'air, & d'une heureuſe navigation; aux autres, de la fertilité des ſaiſons; à leur Mars, du ſuccès des batailles; à leur Janus, de la paix & de la tranquillité des peuples; de la ſanté, à leur Eſculape. Mais que ſont ces foibles bienfaits, ſi vous les comparez à ceux dont Jeſus-Chriſt a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une ſainteté durable, la juſtice & la vérité: il en a fait un mon-

de nouveau & une terre nouvelle : ce n'eſt pas un peuple ſeul qu'il a comblé de biens, ce ſont tous les peuples, c'eſt l'Univers entier : & de plus, il n'eſt devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre ? Si la reconnoiſſance a fait les Dieux, Jeſus-Chriſt pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes ? & étoit-il à propos que nous lui duſſions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour & dans la gratitude ?

Encore, mes Frères, ſi Jeſus-Chriſt en mourant eût averti ſes diſciples que c'étoit au Seigneur tout ſeul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'inſtrument, & non pas l'auteur & la ſource de toutes ces graces ; & qu'ainſi ils devoient l'oublier, & rendre à Dieu ſeul la gloire qui lui étoit dûe : mais il s'en faut bien que Jeſus-Chriſt ne termine par de ſemblables inſtructions ſes prodiges & ſon miniſtère. Non-ſeulement il ne veut pas que ſes diſciples l'oublient, & ceſſent d'eſpérer en lui après ſa mort ; mais ſur le

point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siécles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, & se les attache par des liens indissolubles & immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment, sont encore plus surprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant sa vie. Premiérement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père : cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir; cet Esprit de force qui devoit former les Martyrs; cet Esprit d'intelligence qui avoit éclairé les Prophétes : cet Esprit de sagesse qui devoit conduire les Pasteurs; cet Esprit de paix & de charité qui ne devoit faire qu'un cœur & qu'une ame de tous les Fidèles. Quel droit a Jesus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, & le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul, son double esprit de zèle & de

prophétie : combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut ? cependant les promesses de Jesus-Christ se sont accomplies : à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples ; les simples deviennent plus savans que les Sages & les Philosophes ; les foibles, plus forts que les tyrans ; les insensés selon le monde, plus prudens que toute la sagesse du siécle. De nouveaux hommes paroissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau : ils attirent tout après eux : ils changent la face de l'Univers ; & jusqu'à la fin des siécles, cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions & des opprobres, & rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfans de Dieu, & que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides & plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jesus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel & de

l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes Frères! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, & qu'il paroît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul: mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile, qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? & s'il n'est pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, & pour transmettre à des hommes foibles, une puissance qu'il ne sauroit exercer lui-même sans blasphême?

Troisiémement. Mais ce n'est pas assés; il promet encore à ses disciples le don des miracles; qu'ils ressusciteront les morts en son nom; qu'ils rendront la vûe aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moyse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé: il sent bien que cette vertu lui est étrangère, & que

le ſouverain Maître tout ſeul peut en favoriſer qui bon lui ſemble. Auſſi, lorſqu'après ſa mort Joſué arrête le ſoleil au milieu de ſa courſe, pour achever la victoire ſur les ennemis du Peuple de Dieu, il ne commande pas à cet aſtre de s'arrêter au nom de Moyſe; ce n'eſt pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les aſtres mêmes; ce n'eſt pas à lui qu'il s'adreſſe lorſqu'il veut en uſer : mais les Diſciples de Jeſus-Chriſt ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître; c'eſt en ſon nom qu'ils reſſuſcitent les morts, & qu'ils redreſſent les boiteux; & ſans ce nom divin, ils ſont foibles comme les autres hommes. Le miniſtère & la puiſſance de Moyſe finiſſent avec ſa vie; le miniſtère & la puiſſance de Jeſus-Chriſt ne commencent, pour ainſi dire, qu'après ſa mort, & on nous aſſure que ſon régne doit être éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ſes diſciples la converſion de l'Univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philoſophes, des Céſars, des tyrans; & que ſon Evangile ſera reçu du mon-

de entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans doute, que Dieu révéle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même Prophéte ; ses prédictions sont des songes & des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit, & se mêle de l'instruire sur l'avenir, & les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière ; & il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténébres plus criminelles en l'adorant : il prédit que son Père sera glorifié, & que son Evangile lui formera par-tout des adorateurs en esprit & en vérité ; & il ne voit pas que les hommes vont le deshonorer pour toujours, en lui égalant jusqu'à la fin des siécles ce Jesus, qui ne devoit être que son Envoyé & son Prophéte : il prédit que les idoles seront renversées, & il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place : il prédit

dit qu'il se formera un peuple saint de toute Langue & de toute Tribu ; & il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau Peuple d'idolâtres de toute Nation, qui le placeront dans le Temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour sa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui & pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les Payens n'avoient jamais adoré leurs Idoles. Ce n'est donc pas même ici un Prophéte ; & ses proches selon la chair ne blasphêment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique & un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé, tout le poids & toute la réalité des révélations & des mystères : *Quoniam in furorem versus est.* Marc. 3. 21.

Voilà, mes Frères, où méne l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jesus, Fils éternel

du Dieu vivant; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystère de piété; toute la Religion est un songe : retranchez de la doctrine des Chrétiens Jesus-Christ homme Dieu; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes Frères, que de zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? ils sentoient bien que c'étoit attaquer la Religion dans le cœur; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions & de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur & la noblesse de leurs prétentions; & que ce principe une fois renversé, toute la Religion s'en alloit en fumée, & n'étoit plus qu'une doctrine humaine, & la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes Frères, les Payens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Christ des hon-

neurs divins. Un Proconsul Romain, célébre par ses ouvrages, rendant compte à l'Empereur Trajan de leurs mœurs & de leur doctrine; après avoir été forcé d'avouer que les Chrétiens étoient des hommes justes, innocens, équitables, & qu'ils s'assembloient avant le lever du soleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes, & à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété & avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les desirs mêmes du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des hymnes & des cantiques en l'honneur de leur Christ, & de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers Fidèles n'eussent pas rendu à Jesus-Christ des honneurs divins, ils se seroient justifiés de cette calomnie : ils auroient ôté ce scandale de leur Religion, le seul presque qui révoltoit le zèle des Juifs & la sagesse des Gentils : ils auroient dit hautement : Nous n'adorons pas Jesus-Christ, & nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs & le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se

Plin. Ep. 1. 10.

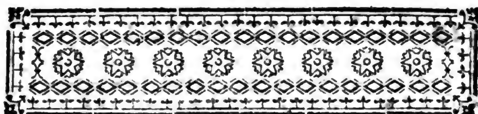
défendent pas contre cette accusation. Leurs Apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les Payens tâchoient de noircir leur doctrine ; ils se justifient sur tout le reste; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations ; & leurs apologies adressées au Sénat, se font admirer à Rome même, & ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jesus-Christ, qui seroit la plus criante & la plus horrible ; & sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible & le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot ; ils ne se défendent pas ; ils justifient même cette accusation par leur silence : que dis-je, par leur silence ? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jesus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, & de re-

trouver dans ſon ſein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour ſa gloire. Ils ſouffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la ſtatue des Céſars, plutôt même que de ſouffrir que leurs amis d'entre les Payens, par une compaſſion humaine, & pour les dérober au ſupplice, allaſſent fauſſement atteſter devant les Magiſtrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux Idoles; & ils auroient ſouffert qu'on les accuſât de rendre des honneurs divins à Jeſus-Chriſt, ſans jamais détruire cette fauſſe imputation ? Ah ! ils auroient publié le contraire ſur les toits ; ils ſe ſeroient expoſés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un ſoupçon ſi odieux & ſi exécrable. Que peut oppoſer ici l'incrédulité ? Et ſi c'eſt une erreur de croire Jeſus-Chriſt égal à Dieu ; c'eſt donc une erreur qui eſt née avec l'Egliſe, & qui en a élevé tout l'édifice ; qui a formé tant de Martyrs, & converti tout l'Univers.

Mais quel fruit retirer de ce diſcours, mes Frères ? c'eſt que Jeſus-Chriſt eſt le grand objet de la piété des Chrétiens. Cependant à peine

connoiſſons-nous Jeſus-Chriſt : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété ſont, pour ainſi dire, arbitraires ; mais que celle-ci eſt le fondement de la foi & du ſalut ; que c'eſt ici la piété ſimple & ſincère ; que méditer ſans ceſſe Jeſus-Chriſt, recourir à lui, ſe nourrir de ſa doctrine, entrer dans l'eſprit de ſes myſtères, étudier ſes actions, ne compter que ſur le mérite de ſon Sang & de ſon Sacrifice, eſt la ſeule ſcience & le devoir le plus eſſentiel du Fidèle. Souvenez-vous donc, mes Frères, que la piété envers Jeſus-Chriſt, eſt l'eſprit intime de la religion Chrétienne ; que rien n'eſt ſolide, que ce que vous bâtirez ſur ce fondement ; & que le principal hommage qu'il exige de vous, eſt que vous deveniez ſemblables à lui, & que ſa vie ſoit le modèle de la vôtre, afin que conformes à ſa reſſemblance, vous ſoyez du nombre de ceux qui ſeront participans de ſa gloire.

Ainſi ſoit-il.



SERMON
POUR LE JOUR
DE L'EPIPHANIE.

Vidimus ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum.

Nous avons vû ſon Etoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

LA vérité, cette lumière du Ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux Mages, eſt la ſeule choſe ici-bas, qui ſoit digne des ſoins & des recherches de l'homme. Elle ſeule eſt la lumière de notre eſprit, la régle de notre cœur, la ſource des vrais plaiſirs, le fondement de nos eſpérances, la conſolation de nos craintes, l'adouciſſement de nos maux, le reméde de toutes nos peines : elle ſeule eſt la ſource de la bonne conſcience, la terreur de la mauvaiſe ; la peine ſecrette du vice, la récompenſe intérieure de la vertu :

elle ſeule immortaliſe ceux qui l'ont aimée, illuſtre les chaînes de ceux qui ſouffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ſes Martyrs & de ſes défenſeurs, & rend reſpectable l'abjection & la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la ſuivre : enfin, elle ſeule inſpire des penſées magnanimes ; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'eſt pas digne, des Sages ſeuls dignes de ce nom. Tous nos ſoins devroient donc ſe borner à la connoître ; tous nos talens, à la manifeſter ; tout notre zèle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'eſtimer en eux que la vérité, & ne ſouffrir qu'ils vouluſſent nous plaire que par elle : en un mot, il ſemble donc qu'il devroit ſuffire qu'elle ſe montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour ſe faire aimer ; & qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il eſt étonnant combien la même vérité montrée aux hommes

fait en eux d'impreſſions différentes. Pour les uns, c'eſt une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'eſt une lumière importune, & comme un éblouiſſement, qui les attriſte & qui les gêne : enfin, à pluſieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, & qui achéve de les aveugler. C'eſt la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le Firmament : les Mages la voyent ; les Prêtres de Jéruſalem ſavent qu'elle eſt prédite dans les Prophétes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puiſque des hommes ſages viennent des extrêmités de l'Orient, chercher à la faveur de ſa lumière le nouveau Roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des diſpoſitions peu ſemblables, à la même vérité qui ſe manifeſte à eux !

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile & ſincère ; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, diſſimulé ; dans Hérode, un cœur endurci & corrompu. Auſſi dans les Mages elle forme des adorateurs ; dans les Prêtres, des diſſimulateurs ; dans

Hérode, un persécuteur. Or, mes Frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit S. Augustin, *omnibus præsto est :* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent : elle se montre à tous ; mais combien d'ames indociles qui la rejettent ? combien de cœurs lâches & timides qui la dissimulent ? combien de cœurs noirs & endurcis qui l'oppriment & qui la persécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, & qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité ; & dans ce lieu saint destiné à former des Ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrêmités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, & de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

Les Missions étrangères.

J'Appelle vérité cette régle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugemens; qui nous approuve, ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; & qui, plus vive & plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, & nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à Jesus-Christ. I. PARTIE.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes; l'Eglise nous propose en ce jour dans la conduite des Mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile & salutaire. Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent;

ſur la grandeur des eſpérances qu'elles ſacrifient, & ſur l'indignité de la vie qu'elles ménent. Mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière, que pour ſe refermer à l'inſtant ; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui ſe montre, & qui les éclaire, c'eſt d'ajouter au malheur de l'avoir juſques-là ignorée, le crime de l'avoir enſuite inutilement connue.

Les uns ſe bornent à raiſonner ſur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un ſujet de contention & de vaine Philoſophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent, ce ſemble, de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin, quelques-uns plus dociles, ſe laiſſent ébranler par ſon évidence ; mais rebutés par les difficultés & les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie & cette reconnoiſſance qu'elle inſpire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter, les diſpoſitions des Sages de l'Orient, envers la lumière du Ciel, qui vient

leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profeſſion publique de ſageſſe & de philoſophie, à tout rappeller au jugement d'une vaine raiſon, & à ſe mettre au-deſſus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant que de ſe mettre en chemin ſur la foi de la lumière céleſte, à examiner ſi l'apparition de ce nouvel aſtre ne pouvoit pas trouver ſes cauſes dans la nature ; ils n'aſſemblent pas de tous les endroits des hommes habiles, pour raiſonner ſur un événement ſi inoui ; ils ne perdent pas le tems en de vaines difficultés, qui naiſſent plus d'ordinaire de l'oppoſition qu'on a pour la vérité, que d'une envie ſincère de s'éclaircir & de la connoître. Inſtruits par la tradition de leurs pères, que les Iſraélites captifs avoient autrefois portée en Orient, & que Daniel & tant d'autres Prophétes y avoient annoncée ſur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître ; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleſte, les vaines réflexions de l'eſprit humain ; que ce que le ciel leur montre de clarté ſuffit pour les déter-

miner & pour les conduire; que la grace laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission; & que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, & venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions, qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne : combien d'ames ainsi flottantes voyent bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée & la plus fière n'oseroit lui disputer; que l'incrédulité méne trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose; & que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent; qui le voyent, & qui s'efforcent d'endormir par des disputes sans fin, le ver de la conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement & leur folie; qui sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui

ſe montre au fond de leur cœur ; qui ne conſultent que pour pouvoir ſe dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu ſatisfaire à leurs doutes ; qui ne s'adreſſent aux plus habiles, que pour ſe faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adreſſés? Il ſemble que la Religion ne ſoit plus que pour le diſcours : ce n'eſt plus cette affaire ſérieuſe, où nous n'avons pas un moment à perdre ; c'eſt une ſimple matière d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage ; c'eſt un délaſſement de l'oiſiveté ; c'eſt une de ces queſtions inutiles, qui rempliſſent le vuide des converſations, & ſoutiennent l'ennui & la vanité des commerces.

Mais, mes Frères, *le Règne de Dieu ne vient pas avec obſervation.* La vérité n'eſt pas le fruit des contentions & des diſputes, mais des larmes & des ſoupirs : ce n'eſt qu'en purifiant notre cœur dans le ſilence & dans la prière, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumière du Ciel, & ſe rendre dignes de la diſcerner & de la connoître. Un cœur corrompu, dit S. Auguſtin, peut voir la vérité ; mais il ne ſauroit la goûter, ni la trouver aima-

Luc. 17. 20.

ble. Vous avez beau vous éclaircir, & vous instruire ; vos doutes sont dans vos passions : la Religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable ; & vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi, n'ayez plus d'intérêt que la Religion soit fausse, & vous la trouverez incontestable : ne haïssez plus ses maximes, & vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déja convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes & des perplexités qui l'arrêtoient. Ce n'étoient plus les songes des Manichéens, qui l'éloignoient de la foi ; il en sentoit l'absurdité & le fanatisme : ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos Livres saints ; Ambroise lui en avoit développé le secret, & les mystères adorables. Cependant il doutoit encore : la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la doctrine de Jesus-Christ eût

été une imposture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce & heureuse. Ainsi, flottant toujours, & ne voulant pas être fixé; consultant sans cesse, & craignant d'être éclairci; sans cesse disciple & admirateur d'Ambroise, & toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré; il proposoit encore des doutes, pour prolonger ses passions; il vouloit encore être éclairci, parcequ'il craignoit de l'être trop: *Trahebam catenam meam, solvi timens:* & plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejettoit la vérité, qui se montroit à lui, que parcequ'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore: *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumière du Ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parcequ'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre; & ils méritent

S. Aug. in Conf.

de devenir les prémices des Gentils ; & les premiers disciples de la foi qui devoit soumettre toutes les nations à l'Evangile : *Vidimus, & venimus.*

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajoûter à la lumière qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est mal-aisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les Mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem : ils consultent les Prêtres & les Docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent : ils demandent uniment, & sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le Roi des Juifs nouvellement né ? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum ?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissemens capables de leur attirer une réponse qui les séduise : ils veulent être éclaircis ; ils ne veulent pas être flatés : ils cherchent la vérité sincérement ; & c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est, &c.*

Nouvelle diſpoſition aſſés rare parmi les Fidèles. Hélas! nous ne trouvons pas la vérité, parceque nous ne la cherchons pas avec un cœur droit & ſincère : nous répandons ſur tous les pas que nous faiſons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vûe : nous conſultons; mais nous mettons nos paſſions dans un jour ſi favorable, nous les expoſons avec des couleurs ſi adoucies, & ſi ſemblables à la vérité, que nous nous faiſons répondre que c'eſt elle : nous ne voulons pas être inſtruits; nous voulons être trompés, & ajoûter à la paſſion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle eſt l'illuſion de la plupart des hommes, & de ceux mêmes ſouvent, qui, touchés de Dieu, ſont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, mes Frères, quelque ſincère que paroiſſe d'ailleurs notre converſion, ſi nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il eſt toujours en nous quelque point, quelque attachement ſecret & privilégié, ſur lequel nous ne ſommes pas de bonne foi, ſur lequel nous n'inſtruiſons jamais qu'à demi le

guide de notre conſcience ; ſur lequel nous ne cherchons pas ſincérement la vérité ; ſur lequel, en un mot, nous ſerions même fâchés de l'avoir trouvée : & de-là les foibleſſes des gens de bien fourniſſent tous les jours tant de traits à la dériſion des mondains ; de-là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches & des cenſures, qui ne devroient retomber que ſur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité ; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître. Mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons comme ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence : nos amis ſe taiſent : nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement : nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles : on ne nous en parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie : nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre miſère : tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes :

on ſent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne-foi ; & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut & ne reſpecta la ſainteté de Nathan, que depuis ſurtout que ce Prophéte lui eut parlé ſincérement ſur le ſcandale de ſa conduite ; dès ce jour il le regarda juſqu'à la fin comme ſon libérateur & comme ſon père : & auprès de nous on perd tout ſon mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance ; les Jean-Baptiſtes étoient écoutés avec plaiſir, comme autrefois d'un Roi inceſtueux : mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous eſt pas permis ;* Matth. 14. 4.
on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités : le zèle n'eſt plus qu'une humeur ; la charité, qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence, ou une illuſion, dont on cou-

vre ſon orgueil ; la vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi, ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche : nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuels approuvent en public ce que nous condamnons en ſecret ; & par une corruption de cœur, pire peut-être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raiſon de dire que nous nous faiſons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit & ſincère, comme les Mages.

Auſſi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui ſembloient les détourner de cette recherche, eſt une nouvelle preuve qu'elle étoit ſincère,

& de bonne-foi. Car, mes Frères, quelle singularité ne présentoit pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grace leur propose? Seuls au milieu de leur Nation, parmi tant de Sages & de Savans, sans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les discours & les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation, & le dessein de ces trois Sages, comme un dessein insensé, & une foiblesse populaire, indigne de leur esprit & de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun: seuls ils suivent le nouveau guide que le Ciel leur montre: seuls ils abandonnent leur patrie & leurs enfans, & ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité & la sagesse: *Vidimus, & venimus.*

Dernière instruction. Ce qui fait, mes Frères, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait

ſur le reſte des hommes, au milieu deſquels nous vivons: nous ne conſultons pas la vérité dans notre cœur; nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois la lumière du Ciel nous trouble, nous éclaire ſur les voies que nous devrions ſuivre; le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous raſſure, & répand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne conſultons la vérité que dans notre propre conſcience, nous nous condamnons; nous tremblons ſur l'avenir; nous nous propoſons une nouvelle vie: un moment après rentrés dans le monde, & ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions; nous nous rendons la fauſſe paix que nous avions perdue: nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injuſtice; nous la ſacrifions à l'erreur & à l'opinion publique; elle nous devient ſuſpecte, parcequ'elle nous choiſit tout ſeuls pour nous favoriſer de ſa lumière, & c'eſt

la

la ſingularité même de ſon bienfait, qui nous rend ingrats & rebelles: nous ne ſaurions comprendre que travailler à ſon ſalut, c'eſt ſe diſtinguer du reſte des hommes; c'eſt vivre ſeul au milieu de la multitude; c'eſt être tout ſeul de ſon parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne, ou qui nous mépriſe; c'eſt en un mot, ne compter pour rien les exemples, & n'être touché que des devoirs: nous ne ſaurions comprendre que ſe perdre, c'eſt vivre comme les autres; c'eſt ſe conformer à la multitude; c'eſt ne ſe diſtinguer ſur rien dans le monde; c'eſt ne former plus qu'un même corps & un même monde avec lui; puiſque le monde eſt déja jugé; que c'eſt ce corps de l'Antechriſt, qui périra avec ſon chef & ſes membres; cette Cité criminelle frappée de malédiction, & condamnée à un anathême éternel. Oui, mes Frères, le plus grand obſtacle que la grace & la vérité trouvent dans nos cœurs, c'eſt l'opinion publique. Combien d'ames timides n'oſent prendre le bon parti, parceque le monde, auquel elles ſont en ſpectacle, ne feroit

pas pour elles ? ainſi ce Roi d'Aſſyrie n'oſoit ſe déclarer pour le Dieu de Daniel, parceque les Grands de ſa Cour auroient condamné ſa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaiſirs, ne courent après eux que par un faux honneur, & pour ne pas ſe diſtinguer de celles qui leur en montrent l'exemple ? ainſi Aaron au milieu des Iſraélites, danſoit autour du Veau d'or, & offroit avec eux de l'encens à l'Idole qu'il déteſtoit, parcequ'il n'avoit pas la force de réſiſter tout ſeul à l'erreur publique. Inſenſés que nous ſommes! c'eſt l'exemple public tout ſeul qui nous raſſure contre la vérité, comme ſi les hommes étoient notre vérité, ou que ce fût ſur la terre, & non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dûſſions chercher la régle & la lumière qui doit nous conduire.

Il eſt vrai que ſouvent ce n'eſt pas le reſpect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines & les violences qu'elle nous offre : auſſi elle nous attriſte comme ce jeune homme de l'Evangile, & nous ne la recevons pas avec cette joie, que té-

moignèrent les Mages quand ils revirent l'étoile miraculeuſe : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.* Matth. 2. 10.
Ils avoient vû la magnificence de Jéruſalem, la pompe de ſes édifices, la majeſté de ſon Temple, l'éclat & la grandeur de la Cour d'Hérode ; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils euſſent été ſenſibles à ce vain ſpectacle des pompes humaines. Ils voyent tous ces grands objets de la cupidité, ſans attention, ſans plaiſir, ſans goût, ſans aucune marque extérieure d'admiration & de ſurpriſe ; ils ne demandent pas à voir les tréſors & les richeſſes du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumière du Ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde : ſenſibles à la ſeule vérité, qui les a éclairés, tout le reſte leur eſt indifférent, ou à charge ; & leur cœur déſabuſé de tout, ne trouve plus que la vérité, qui les réjouiſſe, qui les intéreſſe, & qui les conſole : *Videntes ſtellam, gaviſi ſunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, mes Frères, peut-être

que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu verſa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie ſenſible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumières qui nous éclairoient, & ſur leſquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la laſſitude même, & le dégoût des paſſions, dont notre cœur ne ſentoit plus que les amertumes & les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous propoſions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute ſeule plaît : mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'E-
Joan. 5. vangile : *Ad horam exultare in luce ejus.* A meſure que la vérité ſe montroit de plus près, elle nous parut, comme à Auguſtin encore pécheur, moins aimable, & moins riante.
S. Aug. Conf. *Quantò propiùs admovebatur, tantò ampliorem incutiebat terrorem.* Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loiſir & en détail les devoirs qu'elle nous preſcrivoit ; les ſéparations douloureuſes, dont elle nous alloit faire une loi ; la retraite,

la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montroit comme indispensables ; la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous alloit engager : ah ! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle tristes & inquiets ; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles ; tout s'offrit à nous sous des images lugubres & nouvelles ; & ce qui d'abord nous avoit paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante & impraticable à la foiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les ames, qui, comme les Mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle ; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vuide de ses plaisirs, & la vanité de ses pompes & de ses spectacles ; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur ame ? Et certes, mes Frè-

res, que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paroissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu! & qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une ame qui sent que tout ce qui n'est pas vous, n'est pas digne d'elle; & qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la consoler, que ce qui lui montre les biens véritables: rien ne lui paroît digne de ses regards, que ce qui doit demeurer éternellement: rien ne sauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours: rien n'est plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; & tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monumens qui lui rappellent le souvenir de ses crimes. *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie; voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité dissimulée: & après nous être instruits de l'usage que

nous devons faire de la vérité par rapport à nous; apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

LE premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressemens; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance & les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité dans toutes les situations est le même : nous la devons aux Grands comme aux petits; à nos Maîtres comme à nos sujets; à ceux qui le haïssent comme à ceux qui l'aiment; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui desirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures, où la prudence permet de cacher & de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous; nous n'en sommes que les témoins, les défen- II. PARTIE.

ſeurs, & les dépoſitaires : c'eſt la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde;& lorſque nous la diſſimulons, nous ſommes injuſtes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, & ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre ame.

Cependant, le monde eſt plein de diſſimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce ſemble, que pour nous ſéduire les uns les autres; & la ſociété, dont la vérité devroit être le premier lien, n'eſt plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, & d'artifice. Or voyons, dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de diſſimulation, dont les hommes ſe rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une diſſimulation de ſilence, une diſſimulation de complaiſance & d'adouciſſement, une diſſimulation de feinte & de menſonge.

Une diſſimulation de ſilence. Conſultés par Hérode, ſur le lieu où le Chriſt devoit naître, ils répondent à la vérité que Béthléem étoit le lieu marqué dans les Prophétes, où devoit

s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, In Bethleem Juda* : mais ils n'ajoutent pas que l'Etoile prédite dans les Livres ſaints ayant enfin paru, & les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des préſens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Iſrael, il ne falloit plus douter que les nuées n'euſſent enfin enfanté le Juſte : ils n'aſſemblent pas les Peuples pour leur annoncer cette heureuſe nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Béthléem, pour animer Jéruſalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond ſilence : ils retiennent la vérité dans l'injuſtice : & tandis que des Etrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jéruſalem, que le Roi des Juifs eſt né ; les Prêtres, les Docteurs ſe taiſent, & ſacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'eſpérance la plus chère de leur Nation, & l'honneur de leur miniſtère.

Matth. 2. 5.

Quel aviliſſement pour les Miniſtres de la vérité ! la bienveillance du Prince les touche plus que le dépôt ſacré de la Religion dont ils ſont char-

gés : l'éclat du Trône étouffe dans leur cœur la lumière du Ciel : ils flatent par un silence criminel un Roi qui les consulte, & qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité : ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux Souverains, si les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le Trône, n'osent l'annoncer, & se joignent à tous ceux qui habitent les Cours, pour la cacher & la taire ?

Mais ce devoir, mes Frères, à certains égards, vous est commun avec nous ; & cependant, il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité, tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle ; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus & ses maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Evangile,

blaſphémer ſouvent ce qu'ils ignorent, & s'ériger en Juges de la foi même qui les jugera ; qu'on les entend, dis-je, ſans ſouſcrire à leur impiété, il eſt vrai, mais ſans l'improuver tout-haut, & ſe contentant de ne pas autoriſer leurs blaſphèmes ou leurs préjugés de ſon ſuffrage.

Or, je dis que comme nous ſommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité ; la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'eſt devenir ſoi-même ſon perſécuteur & ſon adverſaire. Mais j'ajoûte que vous ſur-tout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puiſque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites : vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude : vous ne reconnoiſſez pas aſſés, vous ſur-tout, le bienfait de la grace & de la vérité dont il vous a favoriſé au milieu de vos paſſions inſenſées. Il a éclairé vos ténébres : il vous a rappellé à lui, lorſque vous ſuiviez des voies fauſſes & injuſtes. Sans doute en répandant ainſi la lumière dans

votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maîtres, y trouveroient, ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu favoriser votre siécle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant; car lorsqu'il forme des Elus, il veut qu'ils servent au salut ou à la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténébres; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, & qui rendît témoignage à la justice & à la sagesse de sa Loi, au milieu des préjugés & des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche & timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vûes de la miséricorde de Dieu sur vos frères : vous rendez inutile à sa gloire, & à l'aggrandissement de son Royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, & dont il vous demandera à vous sur-tout un compte sévère : je dis à vous sur-tout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs & les maximes profanes du monde, qui en aviez été

l'apologiste intrépide & déclaré. Il étoit en droit d'exiger de vous, que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité : cependant, sa grace, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Evangile : ce grand air de confiance & d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu : cette audace qui imposoit autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur ; & la vérité, qui rend intrépides & généreux, dit Saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible & timide.

Je conviens qu'il est un tems de se taire, & un tems de parler ; & que le zèle de la vérité a ses régles & sa mesure : mais je ne voudrois pas que les ames qui connoissent Dieu, & qui le servent, entendissent tous les jours les maximes de la Religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité, qu'on desho-

nore : je ne voudrois pas que le monde eût ses partisans déclarés, & que Jesus-Christ ne pût pas trouver les siens : je ne voudrois pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égaremens des pécheurs, dont ils sont sans cesse témoins ; tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux, & de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité ; qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrois qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grace ; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde & de toute sa gloire ; cette liberté généreuse & chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice & de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la présence seule d'une ame juste imposât silence aux ennemis de la vertu ; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle

doit porter gravée ſur le front ; qu'ils craigniſſent ſa ſainte générοſité, & qu'ils rendiſſent du moins hommage par leur ſilence & par leur confuſion à la vertu qu'ils mépriſent en ſecret. Ainſi, autrefois les Iſraélites occupés de leurs danſes, de leurs réjouiſſances profanes, & de leurs clameurs inſenſées & impies autour du veau d'or, ceſſent tout, & gardent un profond ſilence, à la ſeule préſence de Moyſe, qui deſcend de la montagne, armé de la ſeule Loi du Seigneur, & de ſa Vérité éternelle. Première diſſimulation de la vérité : une diſſimulation de ſilence.

La ſeconde manière dont on la diſſimule, c'eſt en l'adouciſſant par des tempéramens, & par des complaiſances qui la bleſſent. Les Mages ne pouvoient ſans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jéruſalem ne déplût à Hérode. Cet Etranger s'étoit aſſis par ſes artifices ſur le Trône de David ; il ne jouiſſoit pas ſi paiſiblement du fruit de ſon uſurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du ſang des Rois de Juda, ne vînt le chaſſer de l'héritage

de ses Pères, & remonter sur un Trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, & le déclarer à un Peuple si zélé pour le sang de David, & si impatient de toute domination étrangère ? Cependant, les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vû en Orient ; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvoient appeller le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le Désiré des Nations ; ils pouvoient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoissent pas ces timides ménagemens. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connoître ; ils ne savent pas l'envelopper sous des égards, & sous des déguisemens indignes d'elle : ils demandent sans détour, où est né le nouveau Roi des Juifs ; & peu contens de le regarder comme le Maître de la Ju-

dée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient ; que les astres sont à lui, & ne paroissent dans le Firmament, que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus.*

Les Prêtres & les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vérité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode. Ils suppriment le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient si souvent donné au Messie : ils le désignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de Doctrine, ou de Puissance : ils l'annoncent plutôt comme un Législateur établi pour régler les mœurs, que comme un Souverain suscité pour délivrer son Peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux qui regat populum* *Matth.*
meum Israel. Et quoiqu'ils attendissent 2. 6.
eux-mêmes un Messie, Roi, & Conquérant ; ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, & achévent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Deſtinée déplorable des Grands! les lévres des Prêtres s'affoibliſſent en leur parlant : dès que leurs paſſions ſont connues, elles ſont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que ſous une double face, dont l'un des côtés leur eſt toujours favorable : on ne veut pas trahir ſon miniſtère à découvert, & les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ſes intérêts propres : on tâche de ſauver la régle & leurs paſſions, comme ſi les paſſions pouvoient ſubſiſter avec la régle qui les condamne : il eſt rare que les Grands ſoient inſtruits, parcequ'il eſt rare qu'on ne ſe propoſe pas de leur plaire en les inſtruiſant. Cependant la plupart aimeroient la vérité, ſi elle leur étoit connue. Les paſſions & les emportemens de l'âge, favoriſés par tous les plaiſirs qui les environnent, peuvent les entraîner; mais un fonds de Religion leur rend toujours la vérité reſpectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de Princes & de Grands, que de perſonnes de la condition la plus vile; & que la baſſe complaiſance qu'on a pour eux deshonore plus le miniſtère, & attire plus

d'opprobres à la Religion, que les ſcandales les plus éclatans qui affligent l'Egliſe.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, mes Frères : mais ſi vous voulez vous juger vous-mêmes, & vous ſuivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaiſons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos diſcours & toutes vos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables ; & comme toutes les paſſions reſſemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous ſauver à la faveur de cette reſſemblance.

Ainſi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire, & du deſir de parvenir, comme des ſeuls panchans qui font les grands hommes ; nous flatons ſon orgueil, nous allumons ſes deſirs par

des espérances, & par des prédictions flateuses & chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des phantômes, dont il se répaît sans cesse lui-même: nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hazard distribue, & que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie & sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi: nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajoûter, que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçûe.

Devant un Courtisan mécontent de sa fortune & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables: nous jettons habilement un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux ja-

loux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obſcurciſſons l'éclat de leurs talens & de leurs ſervices ; & par nos ménagemens injuſtes, nous aigriſſons la paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes frères. Que dirai-je ? devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus dans notre bouche qu'un air de générosité & de magnificence : devant un avare, ſa dureté & ſa ſordidité, n'eſt plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique : devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on reſpecte ſes paſſions, comme ſon autorité ; & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grande étude eſt de connoître leurs foibleſſes, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous ; nous parlons toujours le langage des autres : nos diſcours ne ſont qu'une

répétition de leurs préjugés ; & cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appellons la science du monde, la prudence qui fait prendre son parti, le grand art de réussir & de plaire : Ps. 4. 3. *O enfans des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité & le mensonge?*

Oui, mes Frères, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes : nous autorisons tous les abus : nous justifions toutes les fausses maximes : nous donnons un air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le régne du monde, & de sa doctrine contre celle de Jesus-Christ : nous corrompons la société dont la vérité devroit être le premier lien : nous faisons des devoirs & des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges, & des occasions inévitables de chûte : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs & de nos égaremens, en un commerce de déguisement & de séduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule ; & quand je dis nous, j'entends principalement les

ames qui ſont à Dieu, & qui ſont chargées des intérêts de la vérité ſur la terre. Oui, mes Frères, je voudrois que les ames fidèles euſſent un langage à part au milieu du monde; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres ſentimens que dans le reſte des hommes; & que tandis que tout parle le langage des paſſions, elles ſeules parlaſſent le langage de la vérité. Je voudrois que tandis que le monde a ſes Balaam, qui autoriſent par leurs diſcours & par leurs conſeils le déréglement & la licence; la piété eût ſes Phinéès qui oſaſſent prendre tout haut les intérêts de la Loi de Dieu, & de la ſainteté de ſes maximes: que tandis que le monde a ſes impies & ſes faux Sages qui ſe font une gloire de publier tout haut, qu'il faut jouir du préſent, & que la fin de l'homme n'eſt pas différente de celle de la bête; la piété eût ſes Salomons, qui détrompés par leur propre expérience, oſaſſent publier ſur les toîts, que tout eſt vanité, hors de craindre le Seigneur, & d'obſerver ſes Commandemens: que tandis que le monde a ſes enchanteurs, qui ſéduiſent les

Peuples & les Rois par leurs adulations, & par leurs prestiges; la piété eût ses Moyses & ses Aarons, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices & leurs impostures : en un mot, que tandis que le monde a ses Prêtres & ses Docteurs, qui affoiblissent la vérité, comme ceux de notre Evangile; la piété eût ses Mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux même à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéramens d'une sage prudence, qui ne paroît accorder quelque chose aux préjugés des hommes que pour les ramener plus sûrement à la régle & au devoir. Je sai que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets & téméraires; que les passions des hommes demandent des ménagemens & des égards; que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser & adoucir les remédes, & les guérir presque toujours à leur insçu. Je sai que tous les ménagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sont pas les affoiblissemens, mais les ressources; & que la grande régle du zèle

zèle de la vérité, c'eſt la prudence & la charité. Mais ce n'eſt pas ce qu'on ſe propoſe en l'affoibliſſant par des complaiſances baſſes & flateuſes : on cherche à plaire ; on ne cherche pas à édifier : on ſe met ſoi-même à la place de la vérité ; & on veut s'attirer les ſuffrages qui n'étoient dûs qu'à elle. Et qu'on ne diſe pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur & d'oſtentation, que de charité, dans les Juſtes qui ſe font une gloire de ne pas ſavoir trahir la vérité. Le monde, qui eſt toujours dans le faux, dont les commerces & les liaiſons ne roulent que ſur la diſſimulation & ſur l'artifice, qui s'en fait même une ſcience & un honneur, & qui ne connoît pas cette noble droiture, ne ſauroit la ſuppoſer dans les autres : c'eſt ſa profonde corruption, qui lui rend ſuſpecte la ſincérité & le courage des gens de bien ; c'eſt un procédé qui lui paroît bizarre, parcequ'il eſt nouveau pour lui ; & comme il y trouve de la ſingularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de-là vient que non-ſeulement on déguiſe la vérité, mais qu'on la

trahit ouvertement. Dernière diſſimulation des Prêtres de notre Evangile : une diſſimulation de menſonge. Ils ne ſe contentent pas d'alléguer les Prophéties en termes obſcurs & adoucis : ne voyant pas revenir les Mages à Jéruſalem, comme ils ſe l'étoient promis ; ils ajoûtent, ſans doute pour calmer Hérode, que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau Roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont oſé reparoître ; que ce ſont des Etrangers peu verſés dans la ſcience de la Loi & des Prophétes ; & que cette lumière du Ciel, qu'ils prétendoient ſuivre, n'étoit qu'une illuſion vulgaire, & un préjugé ſuperſtitieux d'une Nation groſſière & crédule. Et il falloit bien qu'ils euſſent tenu ce langage à Hérode, puiſqu'eux-mêmes agiſſent conſéquemment, & ne courent pas à Béthléem chercher le Roi nouveau né, comme pour achever de perſuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche ſuperſtitieuſe de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les paſſions des hommes, & de vouloir leur plaire

aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement; nous la ſacrifions lâchement, & ſans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahiſſons notre conſcience, notre devoir & nos lumières : & de-là, dès que la vérité nous incommode, nous expoſe, nous nuit, nous rend déſagréables; nous la déſavouons, nous la méconnoiſſons, nous la livrons à l'oppreſſion & à l'injuſtice; nous nions, comme Pierre, qu'on nous ait jamais vûs de ſes Diſciples. Ainſi nous nous faiſons un cœur lâche & rampant, à qui le menſonge utile ne coûte plus rien; un cœur artificieux & pliant, qui prend toutes les formes, & qui n'en a jamais aucune de fixe; un cœur foible & flateur, qui n'oſe refuſer ſes ſuffrages qu'à la vertu inutile & malheureuſe; un cœur corrompu & intéreſſé, qui fait ſervir à ſes fins la Religion, la vérité, la juſtice, & tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux & ſincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère ſoient fort

rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat & la honte : les lâchetés sûres & secrettes trouvent peu de cœurs scrupuleux ; & nous n'aimons souvent de la vérité, que la réputation & la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur, des défenseurs aussi intrépides & aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie. La seule vérité digne de notre amour, de notre zèle & de notre courage, est celle que l'Eglise nous montre ; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir : hors de-là, nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination & de notre vanité.

O mon Dieu ! versez donc dans mon ame cet amour humble & généreux de la vérité, dont vos Elus sont rassasiés dans le ciel, & qui seul fait le caractère des Justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles ; pour les honorer par la sainteté de mes

mœurs ; pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts ; pour les oppoſer ſans ceſſe à l'erreur & à la vanité. Anéantiſſez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs & les vices avec les perſonnes. Ne permettez pas que je ſois un foible roſeau qui tourne à tout vent, ni que je rougiſſe jamais de porter la vérité ſur le front, comme le titre le plus éclatant dont puiſſe ſe glorifier votre créature, & comme la marque la plus glorieuſe de vos miſéricordes ſur mon ame : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis uſquequaque.* En effet, ce n'eſt pas aſſés d'en être le témoin & le dépoſitaire, il faut encore en être le défenſeur : caractère oppoſé à celui d'Hérode, qui en eſt aujourd'hui l'ennemi & le perſécuteur. Dernière inſtruction que nous fournit notre Evangile : la vérité perſécutée.

Pſ. 118. 43.

III. PARTIE.

SI c'eſt un crime de réſiſter à la vérité, lorſqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injuſtice, lorſque nous la devons aux autres : c'eſt le comble de l'iniquité, & le caractère le plus mar-

qué de réprobation, de la perſécuter, & de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette perſécution de la vérité; & l'impie Hérode, qui s'éléve aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne penſe.

Car, premiérement, il la perſécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, & qui entraîne tout Jéruſalem par ſon exemple : *Turbatus eſt, & omnis Jeroſolyma cum illo* : & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſcandale. Secondement, il la perſécute en tâchant de corrompre les Prêtres; & en dreſſant même des embuches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis* : & c'eſt ce que j'appelle une perſécution de ſéduction. Enfin, il la perſécute en répandant le ſang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros* : & c'eſt une perſécution de force & de violence. Or, mes Frères, ſi la briéveté d'un Diſcours me permettoit d'examiner ces trois genres de perſécution de la vérité, il n'en eſt peut-être aucune dont vous ne vous trouvaſſiez coupables.

Matth. 2. 3.

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 16.

Car, qui peut ſe flater, premiérement, de n'être pas du nombre des

perſécuteurs de la vérité par les ſcandales ? Je ne parle pas même de ces ames déſordonnées, qui ont levé l'étendart du crime & de la licence, & qui ne ménagent preſque plus rien auprès du Public : les ſcandales les plus éclatans ne ſont pas toujours les plus à craindre ; & le déſordre déclaré, & pouſſé à un certain point, nous fait ſouvent plus de cenſeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaiſirs, aux vanités, à tous les abus du ſiécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, non-ſeulement eſt irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'eſtime & les louanges des hommes : & je dis, qu'elles perſécutent la vérité par leurs ſeuls exemples, qu'elles anéantiſſent autant qu'il eſt en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & les régles de la vérité ; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaiſirs eſt une précaution inutile; que l'amour du monde & l'amour de la vertu ne ſont pas incompatibles ; que le goût des ſpectacles, de la parure, & des amuſemens publics eſt un goût

innocent ; & qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reſte du monde. Cette régularité mondaine eſt donc une perſécution continuelle de la vérité ; & d'autant plus dangereuſe, que c'eſt une perſécution autoriſée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'eſt point en garde ; qui attaque la vérité ſans violence, ſans effuſion de ſang, ſous l'image de la paix & de la ſociété ; & qui fait plus de déſerteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans & les ſupplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accompliſſent qu'à demi les dévoirs de la piété ; qui retiennent encore des reſtes trop publics des paſſions du monde & de ſes maximes : & je dis qu'ils perſécutent la vérité par ces triſtes reſtes d'infidélité & de foibleſſe ; qu'ils la font blaſphémer par les impies & par les pécheurs ; qu'ils autoriſent les diſcours inſenſés du monde contre la piété des Serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y ſentiroient diſpoſées ; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes

pour y rester ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans son Prophéte, l'infidèle Israel, c'est-à-dire le monde, justifie ses égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire aux foiblesses des gens de bien : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ :* c'est-à-dire, que le monde se croit en sûreté, lorsqu'il voit que les ames qui font profession de piété sont de ses plaisirs & de ses inutilités ; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures ; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions & les graces, & font quelquefois même de la piété, une voie pour y arriver plus sûrement. Ah ! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure : c'est alors que trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit qu'il seroit inutile de changer, puisqu'en changeant de nom on retient encore

Jerem. 3. 11.

les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, mes Frères, que Dieu a rappellés des voies du monde & des passions, à celles de la vérité & de la justice: Conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que jusques ici, ils ont décrié la vertu, & méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent; les bonnes œuvres qu'ils nous verrons faire, nos mœurs pures & saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse & notre circonspection dans le discours, notre modestie & notre humanité dans l'élévation, notre égalité & notre soumission dans les disgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos Maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter & envier même la destinée de la vertu, & les disposent à recevoir la grace de la lumière & de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter, & les éclairer

ſur leurs voies égarées: *Converſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tamquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum in die viſitationis.* Fermons la bouche par le ſpectacle d'une vie irrépréhenſible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : rendons-la reſpectable, ſi nous voulons lui attirer des partiſans : fourniſſons au monde des exemples qui le condamnent, & non des cenſures qui le juſtifient : accoutumons-le à penſer que la piété véritable eſt utile à tout, & qu'elle a pour elle non-ſeulement la promeſſe d'une vie & d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui ſont les ſeuls biens, & les ſeuls plaiſirs de la vie préſente : *Promiſſionem habens vitæ, quæ nunc eſt, & futuræ.*

1. Petr. 2. 12.

1. Tim. 4. 8.

A cette perſécution de ſcandale, Hérode ajoûte une perſécution de ſéduction : il tente la ſainteté & la fidélité des Miniſtres de la Loi : il veut faire ſervir à l'impiété de ſes deſſeins, le zèle & la ſainte générosité des Mages: enfin, il n'oublie rien pour anéantir la

vérité, avant que de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premiérement, nous affoibliſſons la piété des ames juſtes, en taxant leur ferveur d'excès, & nous efforçant de leur perſuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le Tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'eſt-à-dire, à rabattre de leur auſtérité, & à changer cette vie retirée, triſte, laborieuſe, en une vie plus aiſée & plus commune : nous leur faiſons craindre que les ſuites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité & leur innocence, en leur faiſant des peintures vives des plaiſirs qu'elles fuyent ; nous blâmons, comme la femme de Job, leur ſimplicité & leur foibleſſe : nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, & les difficultés de la perſévérance : nous les ébranlons par l'exemple des ames infidèles, qui, après

avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, & ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je ? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, & nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisiémement, nous gênons par notre autorité le zèle & la piété des personnes qui dépendent de nous : nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu : nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques & des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer : en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, & faisant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction du régne de Jesus-Christ : les talens du corps,

à inſpirer des paſſions injuſtes; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs; à corrompre les ames pour leſquelles Jeſus-Chriſt eſt mort : les talens de l'eſprit, à perſuader le vice; à l'embellir de tous les agrémens les plus propres à cacher ſa honte & ſon horreur; à préſenter le poiſon ſous un appas doux & agréable, & à le rendre immortel dans des ouvrages laſcifs, où juſqu'à la fin des ſiécles, un Auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inſpirera à ſes frères les paſſions déplorables qui l'avoient aſſervi pendant ſa vie; verra croître ſon ſupplice & ſes tourmens, à meſure que le feu impur qu'il a allumé ſe répandra ſur la terre; aura l'affreuſe conſolation de ſe déclarer contre ſon Dieu, même après ſa mort, de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées, d'outrager encore ſa ſainteté & ſa puiſſance, de perpétuer ſa révolte & ſes déſordres juſqu'au delà du tombeau, & de faire juſqu'à la conſommation des ſiécles, des crimes de tous les hommes, ſes crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom &

de ma gloire, qui dreſſent des embuches à mon Peuple! je m'éleverai contre eux au jour de ma colère : je leur redemanderai le ſang de leurs frères, qu'ils ont ſéduits, & qu'ils ont fait périr; & je multiplierai ſur eux des maux affreux, pour me conſoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti inſurgenti ſuper genus meum!* Judith. 16. 20.

Mais un dernier genre de perſécution encore plus funeſte à la vérité, eſt celle que j'ai appellée une perſécution de force & de violence. Hérode, enfin, n'avançant rien par ſes artifices, léve le maſque, ſe déclare ouvertement le perſécuteur de Jeſus-Chriſt, & veut éteindre dans ſa naiſſance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le ſeul récit de la cruauté de ce Prince impie nous fait horreur; & il ne paroît pas qu'un exemple ſi barbare puiſſe trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde eſt plein de ces ſortes de perſécuteurs publics & déclarés de la vérité; & ſi l'Egliſe n'eſt plus affligée par la barbarie des tyrans, & par l'effuſion du ſang de

ſes enfans, elle eſt encore tous les jours perſécutée par les dériſions publiques que les mondains font de la vertu,& par la perte des ames fidèles, qu'elle voit avec douleur ſuccomber ſi ſouvent à la crainte de leurs dériſions & de leurs cenſures.

Oui, mes Frères, ces diſcours que vous vous permettez ſi facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens conſolent ſa gloire, de vos crimes & de vos outrages; ces dériſions de leur zèle & de leur ſainte ivreſſe pour leur Dieu; ces traits piquans, qui de leur perſonne, retombent ſur la vertu, & font la plus dangereuſe tentation de leur pénitence; cette ſévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blaſphême & de mocquerie, qui répand un ridicule impie ſur le ſérieux de leur componction; qui donne des noms d'ironie & de mépris aux pratiques les plus reſpectables de leur piété; qui ébranle leur foi, qui arrête leurs ſaintes réſolutions, qui décourage leur foibleſſe, qui les fait rougir

de la vertu, qui les rentraîne ſouvent dans le vice ; voilà ce que j'appelle avec les Saints une perſécution ouverte & déclarée de la vérité. Vous perſécutez dans votre frère, dit ſaint Auguſtin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas perſécuté : ils ne lui ont ravi que la vie ; vous voulez lui ravir l'innocence & la vertu : ils ne s'en ſont pris qu'à ſon corps ; vous en voulez à ſon ame : *Carnem perſecutus eſt Imperator ; tu in chriſtiano ſpiritum perſequeris.*

Eh ! quoi, mes Frères, n'eſt-ce pas aſſés que vous ne ſerviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits ? (c'eſt ce que les premiers Défenſeurs de la foi, les Tertulliens & les Cypriens diſoient autrefois aux Payens perſécuteurs des Fidèles ; & faut-il que ces mêmes plaintes ſe trouvent encore juſtes dans notre bouche contre des Chrétiens ?) n'eſt-ce pas aſſés ? faut-il encore que vous perſécutiez ceux qui le ſervent ? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni ſouffrir qu'on l'adore ? *Deum nec colis, nec coli omninò permittis ?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux ſec-

tateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les desirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; & il n'y a qu'une ame juste & fidèle, qu'un Serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, & qui réussisse à s'attirer vos mépris & vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes Frères, les plaisirs des théâtres & des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, & on n'y trouve point à redire : la fureur du jeu a ses partisans déclarés, & on le souffre : l'ambition a ses adorateurs & ses esclaves, & on les loue : la volupté a ses victimes & ses autels, & on ne les lui dispute pas : l'avarice a ses idolâtres, & on n'en dit mot : toutes les passions comme autant de divinités sacriléges ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise; & le Seigneur tout seul de l'Univers, & le Souve-

rain de tous les hommes, & Dieu tout ſeul ſur la terre, ou ne ſera point ſervi, ou ne pourra l'être impunément, & ſans qu'on y trouve à redire? *Et Deus ſolus in terris, aut non colitur, aut non eſt impune quòd colitur?*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire: rendez encore aujourd'hui à vos ſerviteurs, l'honneur & l'éclat que les impies ne ceſſent de leur ravir: ne faites plus ſortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, & de la ſainte ſimplicité de vos Prophétes; mais livrez-les à leurs deſirs déréglés, encore plus cruels & plus inſatiables que les lions & les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles ſecrets, & par les fureurs de leurs propres paſſions, ils puiſſent connoître tout le prix & toute l'excellence de la vertu qu'ils mépriſent, & aſpirer au bonheur & à la deſtinée des ames qui vous ſervent.

Car, mes Frères, vous que ce diſcours regarde, ſouffrez que je le diſe

ici avec douleur : faut-il que vous ſoyez les inſtrumens dont le démon ſe ſert pour tenter lès Elus, & les entraîner, s'il étoit poſſible, dans l'erreur ? faut-il que vous ne ſoyez ſur la terre, que pour juſtifier les prédictions des Livres ſaints ſur les perſécutions inévitables juſqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui eſt en Jeſus-Chriſt ? faut-il que la ſucceſſion affreuſe des perſécuteurs de la foi & de la vertu, qui doit durer autant que l'Egliſe, ne trouve ſa ſuite & ſa perpétuité qu'en vous ſeuls ? faut-il qu'au défaut des tyrans & des ſupplices, l'Evangile trouve encore en vous ſeuls ſon écueil & ſon ſcandale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'eſpérance qui eſt en Jeſus-Chriſt ; uniſſez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blaſphêment ſa gloire & ſa divinité, s'il vous paroît ſi digne de riſée de vivre ſous ſes loix, & d'obſerver ſes maximes. Un infidèle, un ſauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le ſervons & qui l'adorons ; il pourroit avoir pitié de notre crédulité & de notre foibleſſe, en voyant

que nous ſacrifions le préſent à un avenir, & à une eſpérance qui lui paroîtroit chimérique & fabuleuſe ; mais, du moins, il ſeroit forcé d'avouer, que ſi nous ne nous trompons pas, & que notre foi ſoit certaine, nous ſommes les plus ſages & les plus eſtimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oſeriez douter de la certitude de la foi & de l'eſpérance qui eſt en J. C. de quels yeux cet infidèle regarderoit-il les cenſures que vous faites de ſes Serviteurs ? Vous vous proſternez devant ſa Croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre ſalut, & vous riez de ceux qui la portent dans le cœur, & qui mettent en elle toute leur eſpérance ! Vous l'adorez comme votre Juge ; & vous mépriſez, & vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent & qui travaillent à ſe le rendre favorable ! Vous le croyez fidèle dans ſa parole, & vous regardez comme des eſprits foibles ceux qui ſe confient en lui, & qui ſacrifient tout à la grandeur & à la certitude de ſes promeſſes ! O homme ſi étonnant, ſi plein de contradictions, ſi peu d'accord avec vous-mê-

me, s'écrieroit l'infidèle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens soit bien grand & bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connoissent que des ennemis de votre sorte.

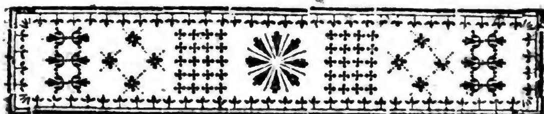
Respectons donc la vertu, mes Frères. Honorons les dons de Dieu & les merveilles de sa grace dans ses Serviteurs. Méritons par nos égards, & par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les graces du Ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, & continue ses miséricordes sur son Eglise. Encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur.

N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons ſur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils ſont fidèles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins & nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui ſeul qui peut les conſoler : ne croyons dans nos intérêts véritables, que ceux qui ſont dans les intérêts de notre ſalut. Applaniſſons les voies de notre converſion : préparons le monde, par notre reſpect pour les Juſtes, à nous voir un jour ſans ſurpriſe, Juſtes nous-mêmes : ne nous faiſons pas par nos dériſions & par nos cenſures, un reſpect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer ſectateurs de la piété que nous avons ſi hautement & ſi publiquement mépriſée. Rendons gloire à la vérité ; & afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle ſe montre à nous ; ne la diſſimulons pas comme les Prêtres, lorſque nous la devons à nos frères ; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la diſſimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir ſui-

vi ſur la terre les voies de la vérité, nous ſoyons un jour tous enſemble ſanctifiés dans la vérité, & conſommés dans la charité.

Ainſi ſoit-il.





ANALYSES DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Sur le bonheur des Justes.

DIVISION. *Le bonheur des Justes ici-bas, consiste : I. Dans les lumières de la foi, qui adoucissent toutes les peines de l'ame fidèle, & qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions, & qui, refusées au cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même.*

I. PARTIE. Soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le passé & ces tems d'égarement qui précédèrent sa pénitence ; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde ; soit enfin qu'elle jette la vûe dans l'avenir, sa foi lui fournit des motifs de consolation & de joie : au lieu qu'une ame qui vit dans le désordre, ne trouve dans ces trois situations que des amertumes & des terreurs secrettes.

1°. Quelque livré que soit un pécheur aux plaisirs, il ne peut empêcher que ses crimes ne reparoissent en certains momens à son souvenir ; & ces images importunes le troublent, le fatiguent

& le confondent, en lui montrant, comme réunis en un point de vûe, des foiblesses dont il rougit, des monstres & des horreurs, sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux. Le sort d'une ame juste est bien différent; le souvenir de ses fautes mêmes, quoiqu'accompagné de gémissemens & de larmes, porte avec soi la douceur & la consolation; puisqu'elle ne sauroit rappeller la suite de ses égaremens, sans découvrir l'enchaînement des miséricordes de Dieu sur elle.

2°. Si le passé est une source de consolations solides pour les ames fidèles; ce qui se passe à leurs yeux ne console pas moins leur piété: l'inconstance, l'injustice, la censure du monde, si désolantes pour ceux qui l'aiment, ne servent qu'à leur faire sentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3°. Enfin la foi, en découvrant au Juste la couronne de gloire qui lui est préparée, & au pécheur les supplices qu'il mérite, rend la pensée de l'avenir aussi douce & consolante pour l'un, que triste & accablante pour l'autre.

II. Partie. *Le bonheur des Justes en cette vie, consiste dans les douceurs que la grace leur procure.* Les unes sont intérieures & secrettes; les autres extérieures & sensibles.

1°. Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, & de la réconcilier avec elle-même: au lieu que le pécheur est toujours en guerre avec lui-même, & traîne par-tout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'est pas que le cœur des Justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts & des inquiétudes; mais ce sont des nuages passagers, qui

n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur ame ; au dedans régne toujours un calme profond.

La seconde consolation de la grace, c'est l'amour, qui adoucit aux Justes la rigueur de la loi, & change le joug de Jesus-Christ, qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux & consolant pour eux. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur ; ou il adoucit les peines qu'il cause, ou il les change même en de saints plaisirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux ; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses desirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. La vivacité de son amour est la source de toutes ses peines, parceque le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le reméde: c'est de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorsque les passions plus refroidies leur permettent de faire quelqu'usage de la raison.

2°. Avantages extérieurs de la grace. Ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété, le soutien des Sacremens, qui ne sont plus pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne & qui l'embarrasse ; les exemples des Saints dont le pécheur détourne la vûe, de peur d'y voir sa condamnation ; les mystères adorables, qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence ; les cantiques saints & les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui ; enfin la consolation des divines Ecritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces & des anathêmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort du pécheur & la mort du Juste.

DIVISION. *I. Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image consolante de la mort du Juste.*

I. PARTIE. Rien n'est plus affreux que le pécheur mourant. Car de quelque côté qu'il se tourne ; soit qu'il rappelle le passé ; soit qu'il considère le présent ; soit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de désespérant, & de capable de réveiller en lui les images les plus sombres & les plus funestes.

1°. Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ; des crimes qui vont durer éternellement.

2°. Ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné ; ses surprises, ses séparations, ses changemens.

Ses surprises. Il s'étoit toujours flaté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point ; & cependant l'y voilà arrivé sans préparation. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, lorsque parvenu à ce qu'il avoit si vivement desiré, il exhortoit son ame à jouir en paix du fruit de ses travaux. Il va mourir ; & Dieu permet que personne n'ose le lui dire. Abandonné de tous les secours de l'art, il se flate, il espère encore ; il n'employe ce qui lui reste de raison qu'à se séduire lui-même ; mais enfin il est forcé de voir que le monde l'a toujours trompé ; & ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource.

Les ſéparations qui ſe font en ce dernier moment, ne ſont pas moins accablantes pour le pécheur. Plus il tenoit au monde, plus il ſouffre quand il faut s'en ſéparer; autant de ſéparations, autant de morts pour lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, & il ne ſaiſit que des phantômes.

Ses changemens. Changement dans ſon crédit & dans ſon autorité : dès qu'on n'eſpère plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans ſon corps : cette chair qu'il avoit tant idolâtrée, n'eſt déja plus qu'un ſpectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3°. La penſée de l'avenir met le comble aux peines & au malheur du pécheur mourant. Il s'eſt fait autrefois une gloire de ne le pas craindre : mais il touche enfin à cet avenir redoutable, & le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains ſuppliantes ; ou ſombre, taciturne, agité, & ne roulant au dedans que des penſées affreuſes.

II. PARTIE. *Image conſolante de la mort du Juſte.* La grace ſurmonte en lui cette horreur de la mort, naturelle à tous les hommes ; & ce qui forme le déſeſpoir du pécheur mourant, devient alors dans le Juſte une ſource abondante de conſolations.

1°. Il trouve dans le ſouvenir du paſſé la fin de ſes peines. Qu'offre-t-il en effet à l'ame fidèle ? des privations, des violences & des afflictions qui ont peu duré, & qui vont être éternellement récompenſées. Quand on eſt arrivé au port, qu'il eſt doux de rappeller le ſouvenir des orages & de la tempête ! Ce n'eſt pas que le ſouvenir du paſſé ne rappelle auſſi au Juſte ſes infidélités & ſes chûtes ; mais ce ſont des chûtes expiées par les gémiſſemens de la pénitence, qui lui rappellent les

miséricordes de Dieu sur son ame : ainsi les larmes qu'il répand ne sont plus que des larmes de joie & de reconnoissance.

2°. Tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde qui s'enfuit ; tout ce phantôme de vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté est encore pour l'ame juste une source de consolations. En effet à la différence du pécheur ; premiérement, rien ne la surprend ; le jour du Seigneur ne la surprend point ; elle l'attendoit, elle le desiroit, elle s'y préparoit : le monde qui disparoît avec toutes ses vanités ne la surprend pas non plus ; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vû, comme une figure qui passe & comme une fumée. Secondement, elle ne se sépare de rien qui lui coûte & qu'elle regrette : car ; que regretteroit-elle ? le monde, ses biens, ses dignités, ses proches, ses amis, son corps ? la foi l'a déja séparée de toutes ces choses ; & son cœur n'y a jamais été attaché pendant sa vie. Troisiémement enfin, les changemens qui se font au lit de la mort ne changent rien dans l'ame fidèle : sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis long-tems elle l'avoit captivée sous le joug de la foi : tous ses sens s'émoussent & perdent leur usage naturel ; mais depuis long-tems elle se l'étoit interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort.

3°. Ce qui achéve de la remplir de joie & de consolation ; c'est la pensée de l'avenir. Durant sa vie mortelle elle n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les justices mêmes : mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations ; les frayeurs cessent tout d'un

coup & se changent en une douce espérance : elle voit déja, comme Etienne, le sein de la gloire, & le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir. Aussi quand les Ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue & que l'éternité approche ; avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces reçoit-elle cette heureuse nouvelle !

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement universel.

DIVISION. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ; aux autres, par ses dissimulations & par ses artifices : dans ce grand jour il se connoîtra & il sera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

I. PARTIE. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui même ; & voici les circonstances de ce formidable examen.

1°. Il sera le même à l'égard de tous les hommes ; la différence des siécles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament n'y sera plus comptée pour rien.

2°. Cet examen sera universel ; c'est-à-dire, qu'il rappellera toutes les circonstances de la vie, les foiblesses de l'enfance, les emportemens de la jeunesse, l'ambition & les soucis d'un âge plus mûr, l'endurcissement & les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse.

3°. Outre l'histoire extérieure de nos mœurs, qui sera toute rappellée, on développera encore à nos yeux l'histoire secrette de notre cœur. Cette

vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au dedans de nous, & que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; une lumière soudaine éclairera cet abîme, & dévoilera ce mystère d'iniquité.

4°. A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, & sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5°. Cet examen sera suivi de celui des graces & des dons naturels dont vous aurez abusé. C'est ici où le compte sera terrible : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, & le peu que vous avez fait pour lui.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres : que sera-ce, lorsqu'il entrera en compte sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, & qui vous seront imputés ? quel nouvel abîme !

II. PARTIE. *Non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures ; & quelle sera alors sa confusion !*

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premiérement, au nombre & au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte ; secondement, au soin qu'il avoit pris de cacher ses foiblesses & ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'il étoit sur la terre ; troisiémement enfin, à ses qualités personnelles.

1°. Au nombre & au caractère des spectateurs. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce grand jour à l'ame réprouvée. Première ressource : sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a-

fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un petit nombre de témoins ; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des tems ; on a pu changer de demeure, & aller recouvrer ailleurs sa première réputation : mais au dernier jour tous les hommes assemblés liront sur le front du pécheur l'histoire de ses désordres, sans qu'il puisse se soustraire à leurs regards. Seconde ressource : sur la terre, lors même que notre honte est publique, il se trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'estime, ou du moins l'indulgence nous aide à soutenir le poids de la censure publique : mais au dernier jour la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. Troisiéme ressource : sur la terre, s'il ne se trouve point d'amis que nos malheurs intéressent, il est au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas & ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible nous n'aurons point de spectateurs indifférens ; le pécheur sera l'opprobre & l'anathême de toutes les créatures : celles même qui sont inanimées s'éleveront contre lui à leur manière. Première circonstance de la confusion de l'ame criminelle ; la multitude & le caractère des témoins.

2°. La seconde naît du soin que prend ici-bas le pécheur de se déguiser aux yeux des hommes. Comme nous sommes pleins de passions, & que les passions ont toujours quelque chose de bas & de méprisable ; toute notre attention est d'en cacher la bassesse, & de nous donner pour autres que nous ne sommes. Soins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophéte, vos desordres que d'une toile d'araignée ; que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour d'un seul souffle de sa bouche ; & alors quel sera l'excès de votre confusion ?

3°. Enfin, la dernière circonstance qui rendra

la honte du pécheur accablante, ce seront ses qualités personnelles. Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux; on vous regardoit comme un homme intégre & d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; on vous croyoit un digne Ministre du sanctuaire: mais vous jouissiez injustement de l'estime des hommes; vous serez connu, & votre confusion sera d'autant plus accablante qu'elle sera éternelle.

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les afflictions.

DIVISION. *On oppose tous les jours dans le monde trois prétextes à l'usage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre foiblesse. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre.*

I. PARTIE. Premier prétexte: *La propre foiblesse.* On avoue & on se plaint qu'on n'est pas né assés fort; qu'on est d'un caractère trop sensible pour conserver un cœur soumis & tranquille dans l'affliction. Mais c'est parceque vous êtes foible, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations & des amertumes: car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés; ce sont les foibles. Votre foiblesse, d'ailleurs, vient de votre cupidité; & la prospérité ne seroit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force: dire donc que l'on est foible, pour excuser son impatience; c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour

nous. Enfin, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous soyons éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; & que son dessein, en répandant des amertumes sur notre vie, est de nous purifier & de nous sauver.

II. PARTIE. Second prétexte : *L'excès & la nature des afflictions.* Nous nous persuadons que nous porterions avec résignation des croix d'une autre espéce; mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation, & qu'il est difficile de conserver sa patience & l'égalité dans un état où le hazard paroît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes.

Mais, premiérement, plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hazard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, puisqu'il nous méne par des voies si singulières. Secondement, des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un instant; les plaisirs, les consolations humaines auroient bientôt charmé notre tristesse, & nous auroient rendu le goût du monde & de ses vains amusemens : ainsi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes & constantes, a voulu prévenir notre inconstance, & nous attacher pour toujours à son service. Troisiémement, si nous mettons dans une balance, d'un côté nos crimes, de l'autre nos afflictions; nous trouverons que nous souffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de souffrir. Enfin, c'est l'amour excessif de nous-même, & notre dureté pour nos frères, qui grossissent à nos yeux nos propres malheurs : ils

nous paroîtroient moins grands si nous étions moins passionnés & plus compâtissans.

III. Partie. Troisiéme prétexte : *Les obstacles que les afflictions semblent mettre au salut.* Quand on exhorte les ames que Dieu afflige, de faire de ces afflictions passagères le prix du ciel & de l'éternité, elles répondent souvent, que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit & révoltent le cœur, & qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé & le plus coupable : le plus coupable; car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des situations incompatibles avec notre salut; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus insensé; car une ame ne revient à Dieu qu'en se détachant de ce monde misérable; & rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Division. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grace reçûe. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace.*

I. Partie. *Fidélité de précaution.* Trois écueils sont à craindre pour les ames qui commencent à

servir Dieu : 1°. leur propre fragilité, qui les entraîne : 2°. le monde, avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens ; 3°. enfin l'oubli de la grace qu'elles ont reçue.

Or à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions ; 1°. à la propre fragilité, une séparation entière du monde : 2°. à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité héroïque aux discours & aux pensées frivoles des hommes ; 3°. à l'oubli de la grace, une reconnoissance continuelle & proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

II. Partie. *Fidélité de correspondance.* Quelles sont les sources les plus ordinaires de nos rechûtes ? c'est, 1°. de ne pas suivre toute la force & toute l'étendue de la grace, qui nous a rappellés de l'égarement : c'est, 2°. de sortir de la voie par où elle vouloit nous conduire : c'est enfin de se décourager en avançant, & s'affoiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre foiblesse nous oppose. Or Marie offre à la grace une correspondance de perfection, une correspondance d'état, & une correspondance de persévérance qui achéve de nous instruire.

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le délai de la conversion.

Division. *Le pécheur diffère sa conversion : I. Ou parcequ'il croit que la grace lui manque. II. Ou parcequ'il s'imagine qu'un jour, revenu du monde & de ses passions, il sera plus en état de commencer une vie chrétienne & de soutenir cet engagement. Deux prétextes que je me propose aujourd'hui de combattre.*

I. PARTIE. Premier prétexte. La grace me manque, dit-on, & je l'attens : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme ; c'est à Dieu seul à changer le cœur. Prétexte vulgaire, mais injuste, si nous considérons le pécheur qui l'allégue ; téméraire & ingrat, si nous avons égard à Dieu, à qui il s'en prend ; insensé & insoutenable, si nous l'examinons en lui-même.

1°. Si nous considérons le pécheur qui l'allégue, il est injuste. Car plein de passions comme vous êtes, mon Frère, avez-vous raison d'attendre & d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? cela est-il même possible? Mais je dis plus : secondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, sentiriez-vous l'opération de sa grace ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous ? quand il vous toucheroit, ce sentiment auroit-il quelque suite pour votre conversion ? Troisiémement enfin, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grace vous manque ? Votre vie toute entière n'est-elle pas un enchaînement de graces continuelles ? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grace, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien ; ah ! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, & que c'est être résolu de périr, d'attendre une grace de cette nature.

2°. Ce prétexte est téméraire & ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu est le maître de vous convertir & de vous sauver quand il voudra ; c'est-à-dire, que votre salut, cette unique affaire que vous ayez sur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé, pour la prendre toute entière sur lui seul. Mais dans quel Evangile nous montrerez-vous cette promesse ? ce ne sera pas assurément dans celui de Jesus-Christ.

3°. Enfin ce prétexte eſt inſenſé en lui-même. Car après tout, ſuppoſons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous ? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, ſi la mort vous ſurprend, ne vous damneront pas ? vous n'oſeriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos déſordres en attendant que la grace vous ſoit donnée ? mais il eſt extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre converſion ? mais tous les pécheurs qui diffèrent & qui meurent impénitens ſeroient donc juſtifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre ſalut ? mais c'eſt le parti du déſeſpoir & de l'impiété : que le moment de votre converſion eſt marqué, & qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un inſtant ? mais vous n'avez donc auſſi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ſous prétexte que le moment de votre mort eſt marqué. La ſeule conſéquence ſenſée qu'il vous ſoit donc permis de tirer, ſuppoſé que la grace vous manque ; c'eſt que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies & éloigner tous les obſtacles qui vous l'ont rendue juſqu'ici inutile.

II. Partie. Second prétexte : *On ſe flate qu'un jour, revenu du monde & de ſes paſſions, on ſera plus en état de commencer une vie chrétienne & de ſoutenir cet engagement.*

Mais, 1°. qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ? 2°. Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jéſabel, d'Hérodias ? non, l'âge n'a point encore fait de converſion. D'ail-

leurs, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les tems & de tous les âges? Pourquoi lui ôterez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon & à ses œuvres? Enfin, plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables: vous pouvez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent; mais vos passions ne finiront pas pour cela; ou si le tems & le dégoût y mettent fin, vous n'en serez pas plus avancé pour le salut: votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle; & la difficulté de sortir de cet état sera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3°. Mais la conversion, dites-vous, est un coup d'éclat, qui nous engage envers le public, & qu'on craint de ne pouvoir soutenir. Eh quoi, en différant de vous convertir vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour? & en vous convertissant aujourd'hui vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra? D'ailleurs, la chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? & quand vous auriez le malheur de retomber, ne seroit-ce pas toujours un avantage d'avoir passé quelque tems dans la pratique de la vertu, & un sujet d'espérer des graces plus puissantes de la bonté de Dieu?

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur les dispositions à la Communion.

DIVISION. *Quatre dispositions sont nécessaires pour communier dignement & avec fruit: Une foi respectueuse qui nous fasse discerner:*

Une foi prudente qui nous fasse eprouver : Une foi ardente qui nous fasse aimer : Une foi généreuse qui nous fasse immoler. C'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, & le sujet de ce discours.

I. DISPOSITION. *Une foi respectueuse qui nous fasse discerner;* qui, malgré le voile dont le véritable Moyse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire; qui est saisie d'une horreur religieuse à la seule présence du sanctuaire; qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, & qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne suis qu'un homme & un homme pécheur.

Mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? On croit, mais d'une foi superficielle, qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, & n'en approfondit pas la vertu & les mystères; qui se termine à des hommages extérieurs, qui ne sent rien, qui n'a point de suites dans la vie ; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

II. DISPOSITION. *Une foi prudente qui nous fasse éprouver :* mais sur quoi nous éprouverons-nous ? sur la sainteté de ce Sacrement & sur notre propre corruption. C'est la chair de Jesus-Christ; c'est le pain des Anges ; c'est l'Agneau sans tache, qui ne veut autour de son autel que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'est un azime pur ; il faut être exemt du vieux levain pour en manger : c'est la viande des forts ; une ame foible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, n'est pas en état de s'en nourrir : c'est la Pâque des Disciples de Jesus-

Christ ; il faut donc être de ce nombre pour y participer ; c'est-à-dire, se renoncer soi-même, porter sa croix & suivre Jesus-Christ : enfin, c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui : bannissons donc de nos cœurs tout ce qui est indigne de sa sainteté.

III. DISPOSITION. *Une foi ardente qui nous fasse aimer.* J'ai desiré ardemment de manger cette Pâque avec vous, disoit Jesus-Christ à ses Disciples. Or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé par l'amour ; un cœur impatient, empressé, avide ; une faim & une soif de Jesus-Christ, qui nous presse d'aller à lui pour goûter combien il est doux. Mais hélas ! les uns y apportent un dégoût & une répugnance criminelle ; les autres en approchent avec un cœur pésant, un goût émoussé, une ame toute de glace ; ensorte que les images du monde & de leurs passions font sur eux des impressions bien plus vives que la présence de Jesus-Christ & le souvenir de ses mystères : aussi portent-ils toujours à l'Autel & en rapportent-ils les mêmes foiblesses & les mêmes imperfections. Quel sujet de trembler !

IV. DISPOSITION. *Une foi généreuse qui nous fasse immoler :* c'est ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur. Or, on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du Sanctuaire un esprit de mort & de martyre ; un desir sincère de sortir de cette prison de boue pour jouir de Jesus-Christ ; un corps mortifié & immobile pour les œuvres du péché ; des yeux fermés depuis long-tems à tout ce qui peut blesser la pudeur ; une langue environnée d'une garde de circonspection ; des oreilles impénétrables aux sifflemens du serpent ; une ame insensible aux mépris comme

aux louanges; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne & dans la mauvaise fortune, & toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'Autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état : mais il faut au moins y tendre & en avoir les prémices ; sans cela, communier, c'est se rendre coupable du corps & du sang du Seigneur.

LE JOUR DE NOEL.

DIVISION. *Jesus-Christ par sa naissance vient rendre la gloire à Dieu & la paix aux hommes. I. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir. II. Aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

I. PARTIE. L'idolâtrie rendoit à la créature le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul ; la Synagogue ne l'honoroit que des lévres & par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui ; la philosophie lui ravissoit la gloire de sa providence & de sa sagesse éternelle : trois plaies répandues sur toute la face de la terre, que Jesus-Christ vient guérir.

1°. L'hommage que son ame sainte unie au Verbe rend à Dieu, dédommage d'abord sa majesté suprême des honneurs que l'Univers lui avoit jusques-là refusés : une foule de Disciples fidèles instruits par cet homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumière : le monde reconnoît son Auteur, & Dieu rentre dans ses droits. Voilà le premier bien-

fait de la naissance de Jesus-Christ ; mais ce bienfait est-il pour nous ? Nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ses plaisirs ?

2°. Jesus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes ; il lui forme des adorateurs en esprit & en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime & ne les sanctifie. Pouvons-nous nous flater d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? A quoi se réduit tout notre culte ? à quelques observances extérieures ; & encore, c'est la religion des plus sages. Voilà le second bienfait de la naissance de Jesus-Christ, auquel nous n'avons presqu'aucune part.

3°. Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence & de sa sagesse éternelle : les Philosophes, forcés de reconnoître un seul Etre suprême, se le représentoient, ou comme un Dieu oisif & sans attention aux choses humaines, ou comme un Dieu sans liberté & assujetti à un enchaînement fatal d'événemens nécessaires. Jesus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnemens de la philosophie lui avoient ôtée ; & en exigeant le sacrifice de nos foibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Etre suprême & ce que nous en devons ignorer. Mais hélas ! où sont parmi nous les Fidèles qui font à la Foi un sacrifice entier de leur raison ?

II. PARTIE. *La naissance de Jesus-Christ rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines & les vengeances avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprou-

vées : Jesus-Christ vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grace, par sa doctrine & par son exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avoit elle pas allumées sur la terre ? Mais ce qui se passoit au-dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Jesus-Christ en dégradant par sa naissance pauvre & abjecte les biens & la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des Chrétiens cette paix heureuse qui devoit être leur héritage ; vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domestiques, ni dans les palais des Rois, ni même dans le sanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil ; Jesus-Christ vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, & leur donner la paix en leur rendant l'innocence & la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une Vierge & la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déja en honneur une vertu inconnue au monde, & que son peuple même regardoit comme un opprobre : de plus, en s'unissant à notre chair, il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce Temple saint ? Les passions honteuses ne troublent-elles pas encore la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, &c.

Enfin, la naissance de Jesus-Christ, en ne faisant de tous les peuples qu'un seul peuple, & de tous

ſes Diſciples qu'un cœur & qu'une ame, éteint toutes les inimitiés & toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes & dont les hommes ne ſavent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur la Divinité de Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'éclat & l'eſprit du miniſtère de Jeſus-Chriſt prouvent également la gloire de ſa Divinité. Si Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme : I. L'éclat de ſon miniſtère ſeroit pour nous une occaſion inévitable d'idolâtrie, & Dieu même ſeroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent. II. L'eſprit de ſon miniſtère deviendroit le piége funeſte de notre innocence.*

I. PARTIE. Le premier caractère éclatant du miniſtère de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été prédit & promis aux hommes depuis la naiſſance du Monde. A peine Adam eſt-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les ſiécles ſuivans Dieu ne paroît, ce ſemble, occupé qu'à préparer les hommes à ſon arrivée. Les circonſtances dans leſquelles Jeſus-Chriſt a été prédit, ſont encore plus merveilleuſes que les prédictions mêmes. En effet, il eſt prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue ſuite de Prophétes, figuré par toutes les cérémonies de la Loi, attendu par tous les Juſtes, montré de loin dans tous les âges : ce n'eſt pas pour un événement particulier; c'eſt pour être la reſſource du monde condamné, le légiſlateur des peuples, la lumière des nations, le ſalut d'Iſraël. Quel

piége pour la Religion de tous les ſiécles, ſi des préparatifs ſi magnifiques n'annoncent qu'une ſimple créature, & dans des tems ſur-tout où la crédulité des peuples mettoit ſi facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires.

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiſte, pour empêcher que le ſeul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occaſion d'idolâtrie à ſa nation, ne fait point de miracles, ne ceſſe de dire: Je ne ſuis pas celui que vous attendez; & n'eſt attentif, ce ſemble, qu'à prévenir des honneurs ſuperſtitieux: Jeſus-Chriſt, au contraire, que quatre mille ans de figures & de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu & puiſſance; il fait des œuvres & des merveilles que perſonne avant lui n'avoit faites; & loin de prévenir la ſuperſtition des peuples à ſon égard, il ſe dit égal à Dieu même, & ſouffre qu'on lui rende des honneurs divins. Si c'étoit-là un culte idolâtre, les hommes en ſeroient-ils reſponſables?

De plus, tous les Juſtes de la Loi & de l'âge des Patriarches, tous ces hommes ſi vénérables & ſi miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Meſſie à venir; chacun d'eux ne repréſentoit que quelque trait ſingulier de ſa vie & de ſon miniſtère: mais ôtez à Jeſus-Chriſt ſa divinité & ſon éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-deſſus de la figure, au moins au jugement des ſens.

2°. A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, il faut ajouter celui de ſes œuvres & de ſes prodiges; ſecond caractère éclatant de ſon miniſtère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ſes œuvres & dans ſes prodiges?

Je dis, dans ſes œuvres & dans ſes prodiges;

Je sai que dans les siécles qui l'avoient précédé, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu & de sa toute-puissance : mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance & de foiblesse. Jesus-Christ au contraire opère les plus grands prodiges avec une facilité toute-puissante & une souveraine indépendance.

3°. Enfin le dernier caractère éclatant de son ministère, ce sont les circonstances merveilleuses & jusques-là inouies qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Conçu par l'opération du Très-haut, il naît d'une Vierge pure. A peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, & nous apprennent que cette naissance rend à Dieu sa gloire, & la paix aux hommes. Peu après un astre nouveau conduit à son berceau des Sages du fond de l'Orient : un Juste & une sainte femme annoncent sa grandeur future. Les Docteurs assemblés voyent avec étonnement son enfance plus sage & plus éclairée que la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe ; Jean-Baptiste s'abbaisse devant lui ; le ciel s'ouvre sur sa tête ; les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence ; le Père céleste déclare qu'il est son Fils bien-aimé, & le propose comme la Loi vivante & éternelle en commandant de l'écouter. Si du Thabor nous passons sur le Calvaire ; ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire ; toute la Nature en désordre l'y reconnoît comme son auteur & confesse sa divinité. Il ressuscite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni

pour

pour mourir de nouveau comme tant d'autres; mais par sa propre puissance & pour jouir désormais d'une vie immortelle. Enfin il monte au ciel : ce n'est pas un char de feu qui le transporte en un clin d'œil ; il s'éléve lui-même avec majesté ; les Anges viennent au-devant de lui, & le promettent encore une fois à la terre environné de gloire & d'immortalité. Qui ne reconnoîtroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir conversé avec les hommes pour les tirer de leur égarement & de leur misère, va reprendre possession de sa gloire ? Voilà comme l'éclat du ministère de Jesus-Christ seroit pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature.

II. Partie. *L'esprit de son ministère deviendroit aussi le piége de notre innocence.* Or l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits & ses promesses.

1°. Sa doctrine. On ne peut nier que Jesus-Christ n'ait été un homme saint : car quel homme jusques-là avoit jamais paru sur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence & de sainteté ; je veux dire, tant de mépris & d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le salut des hommes ; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Or si Jesus-Christ est saint, il est Dieu ; soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée, ou par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne seroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blasphêmes enveloppés.

Considérez sa doctrine par rapport à son Père :

ſi Jeſus-Chriſt n'eſt qu'un ſimple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifeſter aux nations idolâtres l'unité de l'eſſence divine. Mais, premiérement, il eſt envoyé principalement aux Juifs : ainſi ſa miſſion étoit inutile ; car les Juifs n'étoient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir ſon miniſtère : au lieu que Moyſe & les Prophétes, chargés de la même miſſion, ne ceſſent de publier que le Seigneur eſt un, ſans jamais faire aucune comparaiſon d'eux à l'Etre ſuprême ; Jeſus-Chriſt ne ceſſe de ſe dire égal à ſon Père ; il dit qu'il eſt deſcendu du ciel & ſorti du ſein de Dieu ; qu'il étoit avant toutes choſes ; que le Père & lui ne ſont qu'un ; par-tout il ſe compare au Dieu ſouverain. Les Juifs murmurent & ſe ſcandaliſent de ces expreſſions. Loin de les détromper nettement, il les confirme dans le ſcandale, affectant un langage qui devient ou inſenſé ou impie, ſi ſon égalité avec ſon Père ne l'éclaircit & ne le juſtifie ; il ſouffre même qu'on lui rende les honneurs divins : il n'eſt donc venu ſur la terre, s'il eſt un pur homme, que pour ſcandaliſer les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il ſe compare au Très-haut ; ſéduire les nations en ſe faiſant adorer après ſa mort ; & répandre de nouvelles ténébres dans l'Univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du miniſtère de Jeſus-Chriſt, aboutiſſent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie ; & toute la magnificence future de l'Evangile, tant prédite par les Prophétes, devoit donc ſe borner à former la Secte affreuſe de l'impie Socin * ; mais,

* Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au Ciel & à la terre, la honte de la nature & de la Religion ; obligés de cacher dans les ténébres l'horreur de leurs blaſphêmes.

puiſque Jeſus-Chriſt eſt ſaint, concluons que ne pouvant être un blaſphémateur & un impie, la manière dont il parle de ſon Père, cette égalité qu'il affecte en toute occaſion avec ſon Père, établit la gloire de ſon éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorſque les Prophétes parlent du Dieu du ciel & de la terre, pleins de l'immenſité, de la toute-puiſſance & de la majeſté de l'Etre ſuprême, ils épuiſent la foibleſſe du langage humain pour répondre à la ſublimité de ces images : mais lorſque Jeſus-Chriſt parle de la gloire du Seigneur, ce ne ſont plus ces expreſſions pompeuſes des Prophétes ; on voit que c'eſt un enfant qui parle un langage domeſtique, & qui n'eſt point frappé & ébloui, comme nous, de la majeſté & de la gloire du Père.

Conſidérons maintenant la doctrine de Jeſus-Chriſt par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de ſa naiſſance divine. Premiérement, quelle ſageſſe! quelle ſainteté ! quelle ſublimité dans cette doctrine ! tout y eſt digne de la raiſon & de la plus ſaine philoſophie ; tout y eſt proportionné à la misère, & à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour & de dépendance que ſa doctrine exige des hommes envers lui-même : il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter, & nous-mêmes & toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choſes envers ſon Père ; donc s'il n'eſt pas Dieu, ſa doctrine ſi divine, ſi admirée des Payens, n'eſt plus qu'un mélange monſtrueux d'impiété, d'orgueil & de folie, puiſque n'étant qu'un pur homme il veut uſurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus ; au lieu que le Dieu véritable avoit paru ſe contenter des ſacrifices de boucs & de taureaux,

pour lui il veut que nous lui sacrifiions jusqu'à notre vie, que nous courions sur les gibets, que nous nous offrions à la mort & au martyre pour la gloire de son nom. Mais, s'il n'est pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous ? Sa religion n'est donc qu'une religion de sang & de barbarie ? les Confesseurs généreux de la foi n'ont donc été que des désespérés, & des fanatiques ? & les tyrans & les persécuteurs, les défenseurs de la justice & de la gloire de la divinité ? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphêmes sans horreur ?

2°. Considérez l'esprit du ministère de Jesus-Christ dans les graces & les bienfaits que l'Univers a reçu de lui. Il déclare qu'il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle ; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, les rendre ses enfans ; leur ouvrir le ciel, & leur en assurer la possession : il leur a apporté la science du salut & la doctrine de la vérité : il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures en nous appliquant le prix de son sang : en un mot il nous assure qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Mais un pur homme peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes ? ou n'est-il pas à craindre que devenu si utile, & si nécessaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole ? Car c'est la reconnoissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux : tel est le caractère de l'homme ; son culte n'est que son amour & sa reconnoissance.

3°. Outre les bienfaits dont Jesus-Christ nous a comblés, considérez les promesses dont il les accompagne ; il promet encore plus qu'il n'a donné. Premiérement, il promet aux hommes l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père,

Esprit de vérité, de force, d'intelligence, de sagesse, de charité, &c. Mais quel droit a Jesus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, si ce n'est pas son Esprit propre? Cependant les promesses de Jesus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses Disciples. Secondement, Jesus-Christ promet à ses Disciples les clefs du ciel & de l'enfer, & le pouvoir de remettre les péchés. Troisiémement, il leur promet outre cela, le don des miracles : s'il n'est pas Dieu, la folie & la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quatriémement, il leur promet la conversion de l'Univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des Philosophes, des Césars, des Tyrans; que son Evangile sera reçu du monde entier. Mais à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ses mains, peut-il répondre d'un changement dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple? On dira peut-être que Dieu révéloit à son serviteur les choses futures : mais si Jesus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même Prophéte; puisqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant, dans des ténébres mille fois plus criminelles, que celles dont il prétend les délivrer; & qu'au lieu de former au Pére des adorateurs en esprit & en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où méne l'incrédulité : renversez le fondement, qui est le Seigneur Jesus, Fils éternel du Dieu vivant; retranchez de la doctrine des Chrétiens, Jesus-Christ Homme-Dieu; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la cha-

rité : toute la religion chrétienne, n'est que fausseté & qu'imposture. Aussi quel zèle les premiers Disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? Les Payens reprochoient alors aux Chrétiens de rendre des honneurs divins à Jesus-Christ : s'en justifient-ils comme d'une calomnie ? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jesus-Christ : point du tout. Les apologistes de la Religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir : mais sur l'accusation d'adorer Jesus-Christ, bien loin de s'en défendre, ils l'autorisent par leur langage & par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jesus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Eglise, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, & converti tout l'Univers.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les Mages des adorateurs : dans les Prêtres des dissimulateurs : dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent & la déguisent, encore plus la méprisent & la persécutent. Ainsi, I. La vérité reçue. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

I. PARTIE. *La vérité reçue.* Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens & dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, & sur l'indignité de la vie qu'elles ménent ;

mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant; & tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, & font de la vérité un sujet de contention, & de vaine philosophie: les autres mal d'accord avec eux-mêmes, souhaitent ce semble de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée: enfin quelques-uns plus dociles se laissent ébranler par son évidence; mais rassurés par l'opinion publique, ou rebutés par les difficultés & les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent & l'abandonnent, après s'être réjouis quelque tems à sa lumière.

Ce n'est pas là l'usage qu'en firent les Mages. Quoiqu'accoutumés à tout rappeller au jugement de la raison, ils suivent la lumière céleste, sans s'arrêter aux vaines réflexions de l'esprit humain, sans égard à leurs amis & à leurs proches, malgré les discours & les dérisions publiques; & leur cœur désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse, & qui les console. Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie: voyons dans la conduite des Prêtres la vérité dissimulée.

II. Partie. *Trois sortes de dissimulation dans les Prêtres de la Synagogue; une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance & d'adoucissement, une dissimulation de feinte & de mensonge.*

Dissimulation de silence: consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent à la vérité que c'est à Béthléem; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru,

& les Rois de Saba & de l'Arabie venant avec des présens adorer le nouveau chef qui devoit conduire Israel, il ne falloit plus douter de sa naissance. Ils n'assemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle ; ils ne vont pas à Béthléem pour animer Jérusalem par leur exemple: renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence, & retiennent la vérité dans l injustice.

Sans toucher ici aux Oints du Seigneur, il est peu de personnes dans le monde qui ne se rendent tous les jours coupables de cette dissimulation de silence. Car pour en être coupables, il n'est pas nécessaire de souscrire à l'impiété & d'approuver les maximes du siécle, il suffit de se taire, quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Dissimulation de complaisance & d'adoucissement: les Prêtres & les Docteurs, forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils suppriment le titre de Roi que les Mages venoient de donner, & que les Prophétes avoient si souvent donné au Messie ; ils le désignent par une qualité, qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrin e & de puissance, quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, Roi & Conquérant. La conduite de ces Prêtres nous paroît indigne ; mais si nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos discours & nos démarches ne sont souvent que des adoucissemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière dissimulation des Prêtres Juifs, dissimulation de mensonge : ils ne se contentent pas

d'alléguer les prophéties en termes obscurs & adoucis ; ne voyant pas revenir les Mages, ils les accusent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine & superstitieuse. Et voilà où nous en venons enfin ; à force de ménager les passions des hommes & de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

III. PARTIE. *Vérité persécutée par Hérode.* Cet impie persécute la vérité : premiérement par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, & qui entraîne tout Jérusalem par son exemple; & c'est ce que j'appelle une persécution de scandale : secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les Prêtres, & en dressant même des embuches à la piété des Mages ; c'est ce que j'appelle une persécution de séduction : enfin il la persécute en répandant le sang innocent ; & c'est une persécution de force & de violence.

Or, ces trois genres de persécution, s'exercent aujourd'hui dans le Christianisme. Car 1°. qui peut se flater de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendart du crime & de la licence ; je parle de ces ames livrées aux plaisirs & aux vanités du siécle, & dont la conduite d'ailleurs régulière, s'attire l'estime & les louanges des hommes : & je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, & qu'elles font plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les Tyrans.

2°. Nous persécutons tous les jours la vérité par voie de séduction, en taxant d'excès la ferveur des justes, en leur faisant des peintures vives & agréables des plaisirs qu'ils fuyent, en exagé-

rant les difficultés de la persévérance; peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi; gênant par notre autorité le zèle & la piété des personnes qui dépendent de nous; enfin en faisant servir nos talens à la destruction du régne de Jesus-Christ.

3°. Le monde est plein de persécuteurs publics de la vérité; & si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des Tyrans & par l'effusion du sang de ses enfans, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, & par la perte des ames fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions & de leurs censures.

Fin des Analyses.

De l'Imprimerie de LOTTIN, *rue S. Jacques.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public; *les Oeuvres de feu Sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son oncle*, contenant, *ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Mystères & Panégyriques, Oraisons funèbres, Vêtures & Professions Religieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets*; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zèle à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit feu sieur Massillon, Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangères, renfermant des piéces tronquées ou faussement attribuées à cet Auteur :* Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre autorité*, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, de correction, changemens ou autres, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le

Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date desdites Présentes; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chatte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le douziéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quarante quatre, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Je soussigné, reconnois avoir cédé à Messieurs la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas Hérissant, Libraires à Paris, mon droit au présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16 Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Registré, ensemble la présente Cession, sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. fol. 317 conformément aux anciens Réglemens; confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 3 Novembre 1744.

VINCENT, Syndic.

